

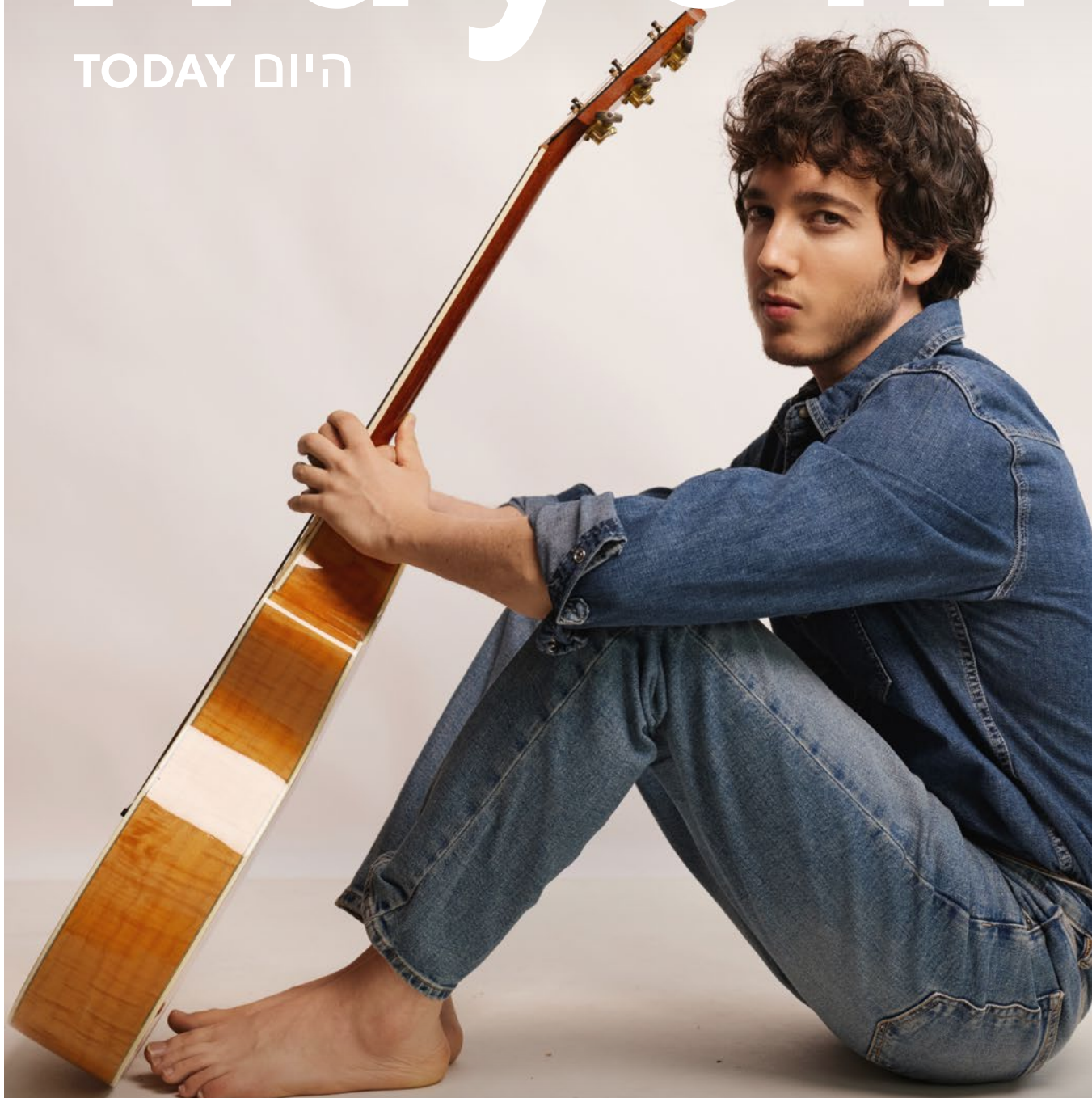
Hayom

היום TODAY

N°
98

hiver
2025

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui



RENCONTRE
Yonatan Artzi

J'AI METEL-AVIV
Les Chelouche

MUSIQUE
Balkan Beat Box

INTERVIEWS EXCLUSIVES
**Philippe Val,
Nitzan Bartana,
Nadav Lapid &
Lawrence Bender**

Ouvrez grand vos yeux et vos oreilles !

AIDES AUDITIVES HAUTE PERFORMANCE



ÉVALUATION
DE VOTRE CAPITAL
AUDITIF OFFERT
PRENDRE RENDEZ-VOUS
EN MAISON



GENÈVE • LAUSANNE • MORGES • NEUCHÂTEL • MARIN CENTRE
NYON • SION • VEVEY • MONTHEY • CONTHEY

ACUITIS.COM

Acuitis 
Maison d'Optique et d'Audition

Édito



Hanoukah: l'étincelle qui éclaire l'âme et le monde

Décembre s'est installé, enveloppant nos villes et nos foyers d'une douce pénombre hivernale. Instinctivement, nos regards se tournent vers la lumière, celle qui réchauffe le cœur et défie la nuit...

Dans cette quête de clarté, ce mois fait briller le chaleureux cérémonial de Hanoukah, la Fête des Lumières. Durant cette période, nous assistons chaque soir à un rituel simple et pourtant profondément réconfortant : l'allumage progressif des bougies de la Hanoukiah.

Et d'imaginer cette flamme, seule au début, mais porteuse d'une incroyable histoire de courage, de persévérance et de foi. Chaque jour, une nouvelle lumière s'y ajoute, transformant l'obscurité en un spectacle de clarté grandissant. C'est assurément une métaphore vivante qui célèbre le miracle historique de l'huile, mais qui est surtout un véritable appel à l'action. Car chacune de ces huit flammes est un rappel que la lumière doit toujours vaincre l'obscurité. Dans le tourbillon du quotidien, Hanoukah nous invite ainsi à éclairer d'abord nos propres âmes. Un peu comme une promesse que nous faisons à nous-mêmes : celle de cultiver la clarté intérieure, de rallumer la joie, la bonté et l'espoir, même lorsque le monde semble assombri par les doutes.

Et l'ambition de ces flammes va au-delà de notre cercle intime. La tradition veut en effet que la Hanoukiah soit placée à la fenêtre, visible de tous, car cette lumière ne nous est pas donnée pour la garder précieusement. Elle a pour vocation d'éclairer le monde, de servir de phare pour la collectivité.

C'est peut-être ici que réside le miracle véritable de Hanoukah car lorsque nos lumières individuelles se rejoignent, elles forment une constellation capable de guider l'humanité vers des rivages plus paisibles. Dans un monde qui semble parfois prisonnier de ses divisions, ces huit nuits nous enseignent la patience et la persévérance. La paix ne s'impose pas d'un coup, mais se construit progressivement, une lueur après l'autre, un geste de tolérance suivant le précédent.

Alors, en ce mois de décembre, que chacun de nous soit cette bougie. Faisons de chaque lueur – et de toutes les lumières qui ornent nos fêtes de fin d'année – un engagement : celui de ne jamais laisser la haine, le pessimisme ou encore l'intolérance gagner du terrain.

Je souhaite que la lumière de cette période festive se multiplie en chacun de nos gestes, de nos paroles et de nos projets afin de faire briller, avec éclat, le plus grand des espoirs : celui de la Paix.

Hanoukah Sameah ! 



Dominique-Alain Pellizari
Rédacteur en chef

VOTRE EXIGENCE

CONFIANCE

[kõfjās] n.f. -XV^e; *confience* XIII^e; du lat. *confidentia*, d'apr. l'a fr. *fiance* « foi ». 1 ♦ Espérance ferme, assurance de celui qui se fie à qqn ou à qqch. - créance, foi, sécurité. ♦ *Homme personne de confiance*, à qui l'on se fie entièrement. - fiable, sûr.

NOTRE ENGAGEMENT

Gestion discrétionnaire
Conseil en investissement
Négociation et administration de valeurs mobilières
sécurité. ♦ *Homme per-
sonne de confiance*, à qui
l'on se fie entièrement. -
fiable, sûr.



4 rue du Grütli - 1204 Genève - tél +4122 318 88 00
fax +4122 310 95 62 - swift SELVCHGG - e-mail info@selvi.ch

Communauté juive
libérale de Genève - GIL
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
Tél. 022 732 32 45
Fax 022 738 28 52
hayom@gil.ch
www.gil.ch

Rédacteur en chef,
responsable de l'édition
& publicité
Dominique-A. PELLIZARI

Maquette et mise en page
Agence Hémisphère
Genève

Courrier des lecteurs
Vous avez des questions,
des remarques, des coups
de cœur, des textes à
nous faire parvenir ?
N'hésitez pas à alimenter
nos rubriques en écrivant à :
CILG-GIL - HAYOM
Courrier des lecteurs
chemin Ella Maillart 2
1208 Genève
hayom@gil.ch

Le magazine du
judaïsme d'aujourd'hui
Hiver 2025
Tirage : 2650 ex
Parution trimestrielle

Prochaine parution :
Hayom 99
Printemps 2026

© Photo couverture :
Shai Franco



46. MUSIQUE
Balkan Beat Box



26. KOŠICE
Entretien avec
Jana Teššerová

- 1 ÉDITO
Hanoukah : l'étincelle
qui éclaire l'âme et
le monde
DU CÔTÉ DU GIL
- 4 LES MOTS DE RABBI NATHAN
La toupie de Bialik
- 5 LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS
Un miracle, vraiment ?
- 6 LIRE LE TALMUD AVEC
Luc Bronner
- 12 COMMISSION VAUD
Le mois de Tichri au GIL
- 14 JUDAÏSME & MER
Le judaïsme et la Mer :
entre horizon et
héritage
MONDE JUIF
- 15 ISRAËL
« Reviving the Land » :
redonner vie au Sud
d'Israël
- 16 VOYAGE DE L'ÂME
L'âme du peuple
d'Israël et son destin
- 18 J'AIME TEL-AVIV
Les Chelouche, à la
croisée des chemins
entre Jaffa et Tel-Aviv
- 22 L'INVITÉ
Jeremy Lack : « Justice,
justice tu poursuivras »
- 24 INNOVATIONS
La licorne Decart
révolutionne le
streaming grâce à l'IA

39. ART & SHOAH
Shelomo Selinger



- 26 KOŠICE
« Dans huit ans, il n'y
aura probablement plus
de Juifs à Košice... »
- 30 À TRAVERS LE MONDE
Dans le Caucase :
les Juifs des Montagnes
à travers le monde
CULTURE
- 34 INTERVIEW EXCLUSIVE
Nitzan Bartana :
« La musique est un
langage universel qui
nous relie. »
- 36 J'AI LU POUR VOUS
« Aux Vivants »
de Karen Haddad
- 37 CULTURE J
À la découverte
de l'histoire et du
patrimoine juifs
parisiens
- 39 ART & SHOAH
Shelomo Selinger :
la mémoire dans la peau
- 41 ENTRETIEN
Nathalie Nagar, femme
et journaliste vaillante
- 43 CULTURE
« Nobody Wants This »
- 44 CULTURE
« Une affirmation à
la vie dans sa totalité,
jusque dans ses aspects
les plus tragiques »
- 46 INNOVATION
Balkan Beat Box :
le cultissime !
- 48 CULTURE EN VRAC
Raphaël Sigal :
« Géographie de
l'oubli » ou « Comment
transmet-on les
silences et l'oubli
de génération en
génération ? »
- 49 CULTURE EN VRAC
« Les cheveux d'Édith » :
un récit poignant sur le
retour à la vie après l'enfer
- 50 CULTURE EN VRAC
Un 13^e opus savoureux :
Joann Sfar revient
à ses fondamentaux
PERSONNALITÉS
- 55 INTERVIEW EXCLUSIVE
Nous sommes tous juifs
- 58 INTERVIEW EXCLUSIVE
Lawrence Bender :
le producteur qui veut
raconter Israël autrement
- 61 PORTRAIT
Chaïm Soutine :
un peintre à
contre-courant
- 64 PEOPLE
Les News
- 66 RENCONTRE
Yonatan Artzi :
la musique n'efface
pas la douleur mais
crée des ponts

© Olivier Laban - Mattei - Agence MYOP, ADAGP, 2025



LES MOTS DE RABBI NATHAN

La toupie de Bialik

Rabbin Nathan Alfred

Combien de chants de Hanoukah connaissez-vous ?

Pendant mon enfance en Angleterre, je me souviens n'en avoir connu que trois. La principale était le classique « Maoztsour », avec toutefois une modification locale dans la deuxième ligne. Dans ma famille, nous chantions : « Maoztsour Yeshuati », « le chat est dans le placard et il ne peut pas me voir ! ». Chaque soir de Hanoukah, nous allumons les bougies et chantions cette chanson, ainsi que « Sevivon Sov Sov Sov » et « Hanoukah Hag Yafeh », avant d'ouvrir la « boîte de Hanoukah » et d'échanger des cadeaux.

Je dois ici avouer mon ignorance : je n'ai découvert beaucoup d'autres chansons de Hanoukah que beaucoup plus tard. La chanson américaine « I have a little Dreidl » a traversé l'Atlantique quand j'avais une vingtaine d'années, grâce à la série télévisée « Les Simpson ». Une autre chanson très appréciée aux États-Unis est « Oh Hanoukah, Oy Hanoukah », en anglais ou en yiddish, mais je ne l'ai apprise que plus tard. Je me souviens avoir entendu pour la première fois la chanson israélienne « Mi Yemalel » à l'âge de vingt-cinq ans lors d'un concert en Pologne. Et j'ai dû me rendre à Singapour pour assister à un événement de Hanoukah destiné aux jeunes adultes afin de découvrir le classique ladino « Ocho Kandelikas » !

On oublie facilement qu'avant l'avènement d'Internet, la musique juive ne se diffusait pas aussi facilement. Aujourd'hui, il suffit de rechercher des chansons sur le thème pour les écouter toutes en un clic. Et il reste encore des trésors à découvrir...

Ma chanson préférée du moment est une mélodie que je ne connaissais pas avant de faire mon Aliya, il y a cinq ans, et que j'ai entendue dans les centres commerciaux à travers Israël. Sa mélodie était captivante et plaintive – apparemment une « mélodie hassidique » – et une recherche rapide sur « Shazam » m'a révélé que les paroles avaient été écrites par le célèbre poète hébreu Hayim Nahman Bialik, en 1916. Il s'agit de « Likvod HaHanoukah ».

Chaque couplet décrit un cadeau offert à un enfant par une personne différente¹ et se termine par le même refrain : « Savez-vous pourquoi ? Pour Hanoukah ! ».

Inspiré par ma découverte, j'ai poussé mes recherches un peu plus loin, et mes efforts ont été largement récompensés. Bialik – une figure importante de la renaissance de la langue hébraïque moderne – a écrit ses poèmes dans un hébreu classique magnifiquement correct. Mais ayant écrit avant la création de l'État d'Israël, certaines de ses formulations semblent étranges à l'oreille israélienne d'aujourd'hui. Et les chanteurs ont modifié le langage des paroles originales de ses chansons.

L'exemple le plus frappant est qu'il n'a pas utilisé « sevivon » ou le mot yiddish « dreidel », mais plutôt « kirkar » (כרכר) pour la toupie. Son sens premier est « tourner » ou « faire le tour », et c'est un mot utilisé à l'époque rabbinique pour désigner certains objets tournants, tels que « le fuseau » ou la « navette ». Il est également mentionné dans le Talmud de Jérusalem comme « une tige utilisée pour secouer les oliviers », et dans le Pesikta Rabbati, le mot est utilisé pour décrire « la formation d'un cercle afin de faire une annonce ». Les exemples utilisés sont ceux d'un roi debout et rassemblant un cercle autour de lui à l'entrée d'un palais, ou encore de Dieu faisant de même sur le mont Sinai.

De nos jours, « kirkar » est obsolète, et bien que la forme féminine « kirkarah » soit utilisée pour désigner un « carrosse », avec l'avènement de la voiture, ce mot risque lui aussi de tomber en désuétude. Il incombe donc aux « nudniks » (empêcheurs de tourner en rond) parmi nous, moi y compris, de préserver ce mot et les paroles originales de Bialik à chaque Hanoukah. 🕯



© Roland Scheicher

¹ « Mon père a allumé des bougies pour moi, et un shamash qui ressemble à une torche... »
« Mon professeur m'a donné un dreidl, moulé dans du plomb... »
« Ma mère m'a donné un beignet, chaud et sucré... »
« Mon oncle m'a donné un petit cadeau, une pièce de monnaie solitaire et usée... »



LES MOTS DE RABBI FRANÇOIS

Un miracle, vraiment ?

Rabbin François Garaï

Dimanche 14 décembre, nous allons allumer la première bougie de Hanoukah en nous référant au Talmud (traité) Chabbat 21b, où les rabbins posent la question suivante : « Qu'est-ce que Hanoukah ? ». Et ils répondent : « Dès le 25 Kislev se dérouleront huit jours pendant lesquels il n'y aura ni oraison funèbre ni jeûne. Car les Hellènes avaient profané dans le Temple l'ensemble des huiles s'y trouvant. Lorsque les Hasmonéens entrèrent dans le Temple, ils cherchèrent l'huile consacrée et n'en trouvèrent qu'une seule fiole scellée avec le sceau du Grand prêtre. Un miracle se produisit car cette huile, suffisante pour une seule journée, brûla pendant huit jours. C'est pourquoi ils instituèrent une fête avec chants et prières. »

Cette explication nous semble si familière que personne ne se demande pourquoi les rabbins se sont demandé « Qu'est-ce que Hanoukah ? ». Puisque l'on pose une telle question, c'est qu'il y a doute. Or allumer les lumières de Hanoukah n'éveille chez nous aucune contestation quant à la raison de cet allumage.

Pourtant, cette question a tout son sens car, dans le livre des Maccabées (Premier Maccabées 4:36-60), on lit : « Le vingt-cinq du neuvième mois – nommé Kislev – en l'an cent quarante-huit, ils se levèrent au point du jour et offrirent un sacrifice légal sur le nouvel autel des holocaustes qu'ils avaient construit. L'autel fut inauguré au son des hymnes, des cithares, des lyres et des cymbales (...) Le peuple entier se prosterna pour adorer, puis il fit monter la louange vers le Ciel (...) Huit jours durant, ils célébrèrent la dédicace de l'autel, offrant des holocaustes avec allégresse et le sacrifice de communion et d'action de grâces (...) Judah décida avec ses frères et tout l'assemblée d'Israël que les jours de l'inauguration de l'autel, (hanoukat-hamizbéah), seraient célébrés en leur temps chaque année pendant huit jours, à partir du vingt-cinq du mois de Kislev, avec joie et allégresse. »

Dans ce récit, antérieur au texte du Talmud et à la question posée par les rabbins, aucune trace de la fiole d'huile et du miracle ! Le livre des Maccabées parle de la libération de la Judée de



l'emprise assyrienne et du rejet de tout ce qu'Antiochus Épiphane avait imposé aux Judéens. Il décrit la rénovation du Temple et la fête qui a réuni tout le peuple pour sa ré-inauguration, mais aucune trace d'un miracle !

Pourquoi les rabbins ont-ils jugé nécessaire de parler d'un miracle et, plus tard, de donner un autre nom à cette fête : Hag Ourim, la Fête des lumières ? On peut le comprendre car, à leur époque, la Judée, sous le joug de Rome, avait perdu son indépendance, et le Temple était détruit. Comment donc pouvoir célébrer une victoire militaire dont les conséquences positives n'étaient plus actuelles ? Il fallait trouver une autre explication à cette fête si populaire. C'est pourquoi ils imaginèrent le « miracle » de la fiole d'huile.

Cependant, il y avait bien eu un miracle car, que les Judéens aient trouvé la volonté de se libérer de l'emprise hellénique, de redonner vie au Temple et de créer les conditions de l'indépendance de la Judée, cela tenait du miracle, non au sens religieux mais au sens politique, un peu comme pour Israël aujourd'hui.

Le deuxième miracle est que nous continuons à allumer la Hanoukiah. Cet allumage est l'affirmation de notre attachement à la tradition juive et de notre désir de transmettre aux générations suivantes l'amour du judaïsme. Allumer les lumières de Hanoukah, c'est perpétuer le « miracle » des Maccabées et abonder dans le sens des rabbins du Talmud qui surent transformer une victoire militaire ancienne en une victoire identitaire toujours actuelle.

Hanoukah Saméah et que cette fête soit emplie de joie et de lumière pour vous et les vôtres. Sans oublier que, pendant que les lumières de Hanoukah nous éclairent, on est dispensé de tout travail servile sauf celui de faire tourner le Dreidel, la toupie. 🕯



← Les vestiges de Chaudun, France

LIRE LE TALMUD AVEC

Luc Bronner

(T.B. *Berakhot* 21a)

Luc Bronner et moi – ceci étant dit avec toute la modestie requise – avons plusieurs points communs : outre que nous partageons un même lieu de naissance¹, nous avons une certaine appétence pour l’écrit et la recherche, incapables que nous sommes d’accepter les vérités toutes faites et les soi-disant évidences. Mais par-dessus tout, nous sommes d’infatigables montagnards, amoureux éperdus d’un hameau, bien perdu celui-là, niché au creux d’un vallon autrefois riant, devenu hostile et inhospitalier, où ne subsistent que quelques ruines d’un passé désormais révolu.

Gérard Manent

Si les ruines de Chaudun – puisque c’est de ce hameau qu’il s’agit – ne remontent pas à l’Antiquité la plus haute, elles n’en partagent pas moins avec le Colisée, le Parthénon... ou le Kotel, une même fonction, à savoir celle de favoriser le savoir : traces lapidaires indubitables, elles ont une histoire, souvent tragique, à raconter : « J’ai commencé par le cimetière au milieu des folles herbes de la montagne d’été. L’église et le presbytère ont disparu, détruits, effacés » raconte ainsi Luc Bronner à l’orée de son récit³.

Relevons alors, derrière la simplicité apparente de ces lignes, le paradoxe qui les travaille : comment le narrateur-enquêteur peut-il savoir que se sont dressés jadis, au lieu où ils se tient, une église et son presbytère s’il est vrai qu’ils ont tous deux disparu ? Ne faut-il pas que cette destruction que l’on évoque ait laissé, malgré tout, quelque trace⁴ ? Ce même narrateur n’en fait-il d’ailleurs pas l’aveu quelques lignes plus loin : « À Chaudun, [...] il ne reste plus qu’une pierre tombale, ultime trace de vie et de mort⁵ ». Risquons alors l’hypothèse : quand effacement il y a eu, ne s’ensuit-il pas, nécessairement, que quelque trace demeure, sinon de ce qui a été effacé, du moins de l’effacement lui-même ?

On sait – ou mieux : on croit savoir, à force de ressassement – que l’édifice halakhique propre au judaïsme se compose de 613 commandements⁶. On sait aussi que ce nombre considérable ne recense en réalité que les mitsvot mide’oraita’, c’est-à-dire les commandements expressément contenus dans la Torah écrite, à l’exclusion des mitsvot miderabbanan, issus de la législation propre aux Sages, cette bipartition ayant donné lieu – on s’en doute – à de fameuses controverses, notamment entre Rambam⁷, Ramban⁸ et Ra’avad⁹, qui rarement trouvent à s’accorder sur le statut ou la nature de tel ou tel commandement singulier.

Ce qui est certain c’est que, s’agissant des nombreuses bénédictions qu’un-e Juif-ve observant-e est censé-e réciter, on distingue soigneusement les bénédictions prononcées avant la consommation d’un aliment, des bénédictions post-prandiales. Or, si le Birkat Hamazone, récité après le repas, est bien d’origine toraïque, tel n’est pas le cas des bénédictions qui précèdent un repas. Cela, si j’ose dire,

À la mémoire de Bernard Oury, historien loufoque, géographe fantasque, artisan inspiré du sèche-cheveu²

nous l’apprenons de la bouche de Rav Yehoudah, qui a enseigné : « D’où provient la mitsvah de la Torah qui impose de réciter la bénédiction après les repas ? Du verset : « Tu mangeras, tu seras rassasié et tu béniras l’Éternel, ton Dieu¹⁰ »¹¹. Preuve, *a contrario*, que les autres bénédictions liées à la consommation d’aliments ne sont pas issues de la législation toraïque.

L’argument à l’appui de cet enseignement est de nature fort classique, puisqu’il repose sur l’exégèse d’un verset. Or, conformément à la méthode dite Brisker Derekh, je pose – seconde hypothèse – que cette distinction, tant halakhique qu’herméneutique, est sous-tendue par une logique conceptuelle. J’en veux pour preuve la formulation même du Birkat Hamazone en sa version abrégée, telle que nous la trouvons dans le siddour du GIL¹² : « Que ce que nous avons mangé nous rassasie, que ce que nous avons bu nous désaltère et que ce qui nous reste soit pour la bénédiction ». Attardons-nous alors sur cette dernière formule : « mah chehotarnou yihyeh liverakhah ». Comme on le voit, le verbe employé – hotarnou – renvoie à l’idée de reste : de ce point de vue, l’essence de cette bénédiction, et sa supériorité sur les bénédictions d’avant-repas, résiderait en ceci qu’elle souligne

l’importance de ce qui reste après que tout a été mangé, consommé, englouti.

Il y aurait alors comme une géographie, en tout cas une topographie, voire une orographie, du repas : comme on le dit joliment en français, les restes sont les reliefs du repas, ce qui dépasse au-dessus d’une plaine alimentaire qui apparaîtra parfois bien morne. Conceptuellement donc, le Birkat Hamazone tire sa grandeur de cette conviction qu’il reste toujours un reste, et qu’il n’est jusqu’à l’effacement lui-même qui ne laisse une trace : quand vous sautez votre plat, voyez quelles délicieuses arabesques et autres délicates volutes votre morceau de pain vient tracer au fond de l’assiette, usant de la sauce tomate comme d’un précieux pigment que ne désavouerait aucun artiste-peintre !

Certes, me direz-vous, mais qu’advient-il lorsque les traces elles-mêmes font défaut ? Laissons la philosophe¹³ répondre : « Dans le creux que laisse apparaître une empreinte [...] on peut voir que quelqu’un ou quelque chose est passé. La présence témoigne de l’absence de ce qui l’a formé. Les traces ne donnent pas à voir ce qui est absent, mais plutôt l’absence même. » Ainsi Lola Lafon, après avoir passé la nuit dans l’Annexe du Musée Anne Frank d’Amsterdam, peut-elle aussi affirmer : « il y a ce rien et ce rien, je l’ai vu »¹⁴. Ainsi, selon cette logique paradoxale de la trace, le rien retrouve, conformément à son étymologie latine, la consistance d’une chose, ou d’un quelque chose malgré tout. Ce dont prend également acte Luc Bronner : « cette journée s’est forcément gravée dans sa mémoire, dans les couches neuronales de l’émotion, laissant la trace d’une odeur, d’un bruit, d’un son, d’une lumière, d’un mot, d’une expression »¹⁵. Telle est la vérité susurrée par Chaudun... et le Birkat Hamazone. 🍷

¹ Je vous imagine déjà tapotant sur votre clavier afin de dénicher la ville où nous vîmes le jour...

² Bernard Oury fut professeur d’histoire-géographie au Lycée Dominique Villars de Gap, où Luc Bronner et moi avons fait, à une année d’intervalle, nos études secondaires.

³ Luc Bronner, *Chaudun. La Montagne blessée*, Éditions du Seuil, 2020, p. 11.

⁴ Sur cette idée, lire l’ouvrage fascinant de Daniel Heller-Roazen, *Écholalies. Essai sur l’oubli des langues*, collection « La Librairie du XXI^e siècle », Éditions du Seuil, 2007, notamment les pp. 121-127.

⁵ *Id.*

⁶ T.B. *Makkot* 23b.

⁷ Maïmonide (1138-1204).

⁸ Namanide (1194-1270).

⁹ Rabbi ‘Abraham ben David de Posquières (1125-1199).

¹⁰ *Deutéronome* 8:10.

¹¹ T.B. *Berakhot* 21a. Une preuve similaire est avancée en T.B. *Berakhot* 48b.

¹² Voir *Siddour Sefat Hanechamah*, pp. 378-379.

¹³ Sybille Krämer, citée par Lola Lafon, dans *Quand tu entendras cette chanson*, Éditions Stock, 2022, p. 56.

¹⁴ *Ibid.*, p. 32.

¹⁵ Luc Bronner, op. cit., p. 130.



Des nouvelles du Talmud Torah !

Qui a dit que le Talmud Torah prenait des vacances ? Depuis juin, les activités se sont enchaînées. Au programme : un voyage à Venise pour les élèves de la classe Bené-Mitsvah, avec Déborah Lellouch et Rabbi Josué : une semaine de Maḥané réussie à Finhaut avec Léa Presgurwic ; une semaine de Kaitanah avec Samara et Richard, et l’indispensable Chabbaton des enseignants, annonciateur de la rentrée des classes...

Maḥané

Vous entendez ces cloches, agitées par les mouvements des vaches, au milieu de ce paysage bucolique ? Non ? C’est normal ! Ce soir, c’était la soirée des talents. Les enfants ont redoublé d’inventivité et ont fait grimper les décibels : danse, théâtre, chant, magie... Ils nous en ont mis plein les yeux et plein les oreilles. C’était le signe d’une semaine de Maḥané particulièrement réussie, du 29 juin au 6 juillet, sous la direction de Léa Presgurwic.

Kaitanah

La Kaitanah n’est pas tombée à l’eau, c’est le moins qu’on puisse dire ! Chaque jour, du 11 au 15 août, les enfants de 5 à 9 ans sont venus s’amuser au GIL, autour du thème de l’eau dans la Torah. Piscine, bricolage d’Arches de Noé, zoo, baignade au lac, accrobranche... Un pur condensé de bonheur !



Les Bené-Mitsvah à Venise

Du 22 au 25 juin 2025, nous avons eu la joie de visiter Venise lors de l’habituel voyage Bené-Mitzvah. Notre séjour dans la Sérénissime a débuté par le palais des Doges, l’ancien siège de l’administration vénitienne, dont l’architecture typique et les sublimes fresques nous ont émerveillés.

Nous avons bien sûr visité le ghetto de Venise, créé en 1516, et qui donna ensuite son nom à tous les quartiers européens où les Juifs avaient l’obligation de résider à l’écart de la population. Des Juifs de diverses origines sont venus s’installer à Venise : ashkénazes, espagnols, portugais, ou encore du Levant. Comme le ghetto avait des frontières limitées et ne pouvait s’étendre en surface, des étages étaient ajoutés aux bâtiments existants afin de loger tout le monde. Le ghetto comptait cinq synagogues, dont deux sont encore utilisées par la communauté juive de Venise (l’une en hiver, l’autre en été). Après avoir nourri nos esprits, nous nous sommes régales avec les glaces artisanales, qui étaient d’une grande utilité pour lutter contre la chaleur ambiante !

Notre séjour a ensuite pris un ton plus artistique, avec la visite des verreries colorées de Murano et des jardins originaux du musée Guggenheim, dont les œuvres intrigantes nous ont autant amusés qu’impressionnés.

Enfin, au plafond de la Scuola Grande de San Rocco, il a été possible de reconnaître plusieurs scènes du Tanakh. Des miroirs étaient mis à disposition pour mieux observer les œuvres (et essayer de repérer Jonas dans la baleine, l’échelle de Jacob, ou encore le Jardin d’Eden...) ce qui a été l’occasion d’un selfie original sur fond d’œuvres d’art pour conclure ce merveilleux voyage !

Déborah Lellouch et Rabbi Josué



Chabbaton des enseignants

Ce week-end, du 22 au 24 août, j’ai fait la connaissance de l’équipe des enseignants du Talmud Torah ; et l’objectif était de préparer la rentrée. Mais ce que je retiens, c’est surtout l’intensité de la rencontre. Je suis convaincu que l’essentiel se joue dans ces moments-là, qui sont pourtant difficiles à raconter. Je partage ici quelques portraits et quelques photos. Un immense merci à eux pour m’avoir si généreusement intégré !

Richard, responsable du Talmud Torah



Je m’appelle Hélène, j’ai 18 ans et je suis en quatrième année au collège Rousseau. J’enseigne dans la kitah guimel. J’enseigne au Talmud Torah pour garder un lien avec la communauté, la religion et mes amis de longue date. J’aime également être avec les enfants et cela m’offre une bonne expérience pour l’avenir.

Hélène



J’ai 14 ans et je suis assistante prof de la kitah Hé. J’ai voulu devenir prof car je voulais transmettre les valeurs juives aux enfants et qu’ils comprennent aussi qu’il ne faut pas avoir honte de sa religion...

Elsa



Je m’appelle Nathan, j’ai 19 ans et je suis en dernière année du collège. En dehors du Talmud Torah, je fais beaucoup de rock acrobatique. Je suis prof de la kitah Hé avec Elsa. J’enseigne depuis maintenant cinq ans. Je trouve que le cadre proposé aux jeunes est exceptionnel et que l’approche qu’on propose est très pédagogique. J’aime beaucoup apprendre sur la religion à mesure que je transmets à mes élèves. Pour moi il est important de trouver le juste équilibre entre rigoler et le travail.

Nathan



Je m’appelle Ada, j’ai 17 ans et je suis une des «Morim» de la Kitah Dalet. J’adore enseigner et je trouve que la transmission est l’un des piliers fondamentaux du judaïsme.

Ada



BENÉ ET BENOT-MITZVAH



Talia MAZZOLLINI
22 - 23 août 2025

NAISSANCE



Eytan Isaac ALEXANDER
22 juillet 2025
Fils de Ceylan Yeginsu
et David Alexander

ILS NOUS ONT QUITTÉS

- Michèle FERDMAN
22.05.1942 – 19.07.2025
- Fleurette GLÜCKSMANN
17.06.1929 – 14.09.2025
- Eddy COHEN
12.10.1939 – 24.09.2025
- Harold WERTHEIMER
24.05.1925 – 24.09.2025



RETROUVEZ LE CERCLE
DE BRIDGE DU GIL SUR
WWW.BRIDGE-GIL.CH

ANIMATION MUSICALE
Patrick Amsellem
gratte sa guitare pour vous

On le connaît pour sa ferveur inébranlable lorsqu'il porte les offices du Chabbat en l'absence de rabbi Nathan. On l'entend lorsqu'il prend en charge des chants, sur la thébah du GIL, avec des tonalités orientales singulières. Et on le reconnaît par sa taille, sa bonne humeur, son sourire légendaire et son brushing stylisé...

Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que Patrick est un guitariste chevronné, chanteur aguerri qui se produit au Club Med et qui se tient à votre disposition pour animer Bené-mitzvah et autres festivités aux résonnances et rythmes juifs. Avec son répertoire composé de chansons israéliennes, de refrains internationaux français et anglo-saxons, de chants du Chabbat parfois revisités ou encore de sa playlist latino-italienne, notre chanteur-guitariste de talent va vous en mettre plein les oreilles. Et le tout livré avec chaleur et bonne humeur pour que tout le monde en redemande et rappelle « Patriiiiiick ! ».

Animation musicale de Bené-mitzvah, notamment, au GIL ou ailleurs, le samedi après-midi, le samedi soir ou à d'autres moments. Rémunération à discrétion.

Patrick Amsellem
Guitariste chanteur | CMT Club Med talents
pat.amsellem@gmail.com | T. +33 6 11 19 15 44



Les rabbins, le président et le comité du GIL
vous souhaitent de belles fêtes de Hanoukah.

Hochanah Rabbah sous la Soukkah

Commissions Religieuse et Éducation Adultes



Ambiance nocturne, studieuse et chaleureuse sous la Souccah du GIL en cette veille de Hochanah Rabbah, traditionnellement consacrée à l'étude ! Au menu, Havdalah suivie de mets salés et sucrés, agrémentés de boissons réconfortantes (dont une très appréciée vodka à l'etrog !), et ponctués par des interventions ayant trait à la Fête de Souccot : parcours de textes consacrés aux prières pour la pluie (rabbi Nathan), tour du monde architectural des divers types de soukkah (Brigitte Sion) et réflexions talmudiques sur cette cabane à géométrie variable qui réserve décidément bien des surprises (Gérard Manent). Après le succès de cette première édition, nous vous disons... à l'an prochain sous la Souccah ! 🍷

MA FIDÉLITÉ, RÉCOMPENSÉE

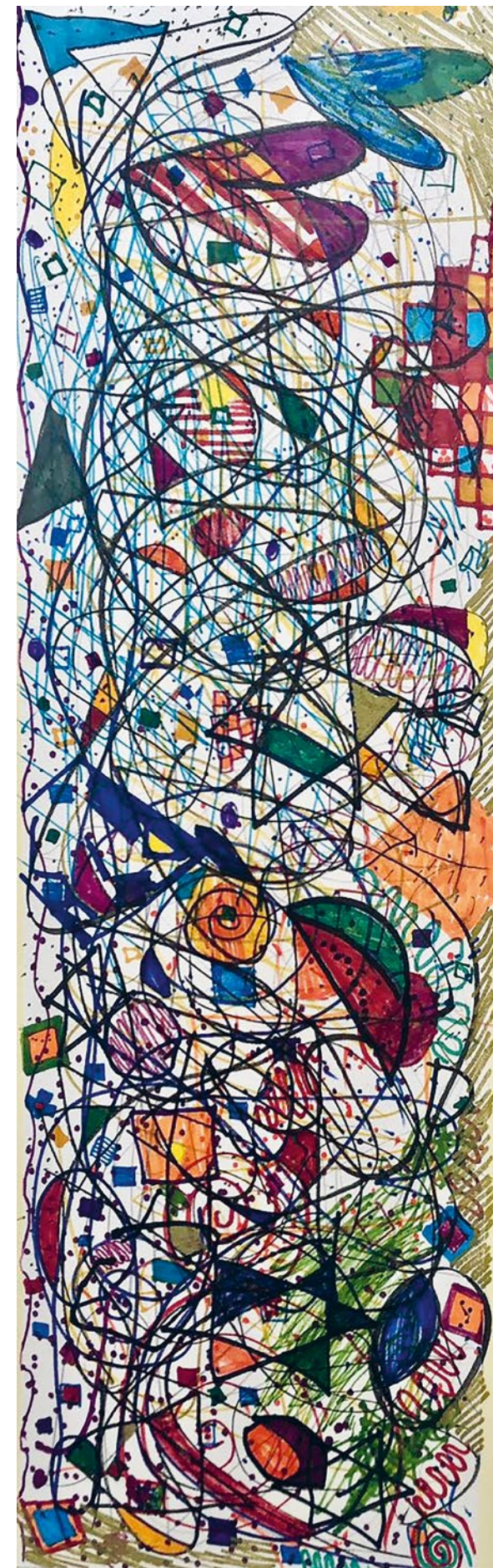
- Jusqu'à -30% de réduction
- Prix réduits sur des produits sélectionnés
- Surprise d'anniversaire
- Gagnez des points pour payer vos achats chez Manor



Réductions exclusives
et offres personnalisées

Scannez le code-QR et
profitez-en maintenant!





→ Havdalah artistique

COMMISSION VAUD

Le mois de Tichri au GIL: entre renouveau, réflexion et joie

Frédéric Hayat & SC

Le mois de Tichri marque le début de l'année juive et concentre les fêtes les plus fortes du calendrier: Roch Hachana, Yom Kippour, Souccot et Simhat Torah. C'est un temps de renouveau, de retour à soi et de joie partagée.

Cette année encore, au GIL, ces moments ont été vécus intensément: prières, repas festifs et joie communautaire. Retour sur Roch Hachana et Souccot dans la région lausannoise...

→ Havdalah:
quand l'art relie
et éclaire



Havdalah: quand l'art relie et éclaire

Le 23 août 2025, une trentaine de participants, petits et grands, se sont retrouvés dans l'ancien pressoir de Cully pour une Havdalah artistique. Sous la conduite d'Anat Rosenwasser, artiste israélienne et art-coach, chacun a exprimé en couleurs et en formes ce qui le relie aux autres. À l'image du vin qui réjouit, des épices qui réconfortent et de la flamme qui éclaire, cette soirée a offert une belle énergie collective. Les chants se sont élevés, et rabbi Nathan a rappelé que, si le Chabbat s'achève, sa paix et sa douceur peuvent continuer à nous accompagner toute la semaine.

Un Seder de Roch Hachana entre réflexion et convivialité

Le dîner communautaire du 22 septembre 2025 a affiché complet! Merci à toutes et à tous pour votre fidélité et votre enthousiasme.



↑ Souccot: sous l'abri d'Hachem

Nous avons eu la joie d'accueillir pour la première fois rabbi Josué, venu de Genève pour animer la soirée. Dans un sermon érudit et inspirant, il a évoqué les deux temporalités, matérielle et spirituelle, dans lesquelles nous évoluons: l'univers aurait 13,7 milliards d'années, tandis que la tradition juive nous place en l'an 5786 après la Création.

En prenant la lumière comme mesure du temps, il a proposé une lecture harmonieuse entre Torah et science, évoquant la correspondance entre les « sept jours » de la Genèse et l'instant originel du Big Bang; une idée que l'on retrouve dans « La Formule de Dieu » de José Rodrigues Dos Santos.

Ce fut un Seder aussi intellectuel que spirituel, ponctué de chants, de bénédictions et de rires partagés.

Souccot: sous l'abri d'Hachem

Le 7^e et dernier jour de Souccot, une cinquantaine de membres se sont réunis à Lausanne, sous une magnifique Souccah. Suzanne Masliyah, responsable de la commission vaudoise, a rappelé que la vraie sécurité ne réside pas dans les murs, mais dans notre lien à Dieu et dans la solidarité qui nous unit.

Guidés par rabbi Nathan, nous avons agité le loulav dans toutes les directions, symbole de la présence d'Hachem dans nos vies et de l'unité du peuple juif représentée par les quatre espèces.

Le Hallel a résonné, souffle de gratitude devenu chant, porté avec ferveur par notre rabbin. L'atmosphère s'est emplies de chaleur et d'espérance, alors même que nous attendions avec émotion la libération annoncée des otages israéliens.

Un grand merci à la membre qui nous a ouvert son jardin pour un repas convivial. L'esprit de Souccot — joie, fraternité et paix — y a vibré de tout son sens. 🍂



← « **Passage de la mer Rouge** »
Possible auteur : Hans Jordaens III,
fin XVI^e – début XVII^e siècle.
Collection du Musée national de Varsovie

JUDAÏSME & MER

Le judaïsme et la Mer : entre horizon et héritage

Dan Z.

Depuis l'Antiquité, la mer occupe une place ambivalente dans la tradition juive. À la fois symbole de chaos et d'infini, elle est omniprésente dans les textes bibliques, la liturgie et l'histoire du peuple juif. Pourtant, contrairement à d'autres civilisations méditerranéennes, le judaïsme a souvent entretenu une relation distante avec le monde maritime.

Une mer biblique, entre crainte et délivrance

Dans la Bible hébraïque, la mer est souvent perçue comme un espace hostile et chaotique. Dès la « Genèse », elle précède l'acte créateur de Dieu : « La terre était informe et vide ; les ténèbres étaient au-dessus de l'abîme, et l'esprit de Dieu planait au-dessus des eaux. » (Genèse 1:2). Cet abîme primitif représente une force indomptable que seule l'intervention divine peut ordonner. Mais la mer est aussi un lieu de miracles. Le plus célèbre est sans doute le passage de la mer des Joncs (plus connus sous le nom de passage de la mer Rouge), où les Hébreux fuyant l'armée égyptienne voient les eaux s'ouvrir devant eux avant de se refermer sur l'armée de Pharaon. Cet événement

fondateur, célébré à Pessah, fait de la mer un lieu de délivrance autant que de crainte. À l'inverse, le « Livre de Jonas » raconte l'histoire d'un prophète réticent avalé par un grand poisson après avoir fui sa mission en prenant la mer. Son périple souligne l'impuissance de l'homme face aux flots, mais aussi la possibilité de rédemption.

Une tradition tournée vers la terre

Malgré ces récits, le peuple juif s'est historiquement ancré dans une culture terrestre. La Torah valorise l'agriculture et la vie pastorale, et la Terre promise est définie par ses montagnes et ses rivières plutôt que par ses côtes. Si certains textes évoquent des ports et des activités maritimes – comme le roi Salomon qui aurait fait commerce avec les cités phéniciennes – la mer reste globalement absente des pratiques économiques et spirituelles du monde juif ancien. Contrairement aux Grecs ou aux Phéniciens, les Hébreux ne développent pas une tradition de navigation. Même la littérature rabbinique, dans le Talmud, aborde peu la mer en tant que cadre de vie. Lorsqu'elle est mentionnée, c'est souvent sous l'angle du danger, des tempêtes ou du respect des lois religieuses en mer.

La mer témoin de l'exil et de l'histoire juive

Paradoxalement, si le judaïsme s'est peu approprié la mer comme espace culturel, celle-ci a joué un rôle crucial dans l'histoire du peuple juif. Durant l'Antiquité et le Moyen Âge, la diaspora juive se répand à travers les ports méditerranéens. De l'Andalousie à Salonique, en passant par Alexandrie, de nombreuses communautés prospèrent grâce au commerce maritime. La mer est aussi le théâtre de tragédies. De l'expulsion des Juifs d'Espagne en 1492 aux émigrations forcées vers de nouvelles terres, elle devient souvent une route de l'exil. Plus tard, au XX^e siècle, la mer Méditerranée et l'Atlantique sont des passages essentiels pour les Juifs fuyant les persécutions en Europe. L'épisode des navires de réfugiés tentant de rejoindre la Palestine sous mandat britannique, comme l'Exodus en 1947, est un symbole fort de cette relation entre judaïsme et mer : un chemin semé d'épreuves, mais aussi d'espoir.

Israël et le retour à la Mer

Avec la création de l'État d'Israël en 1948, le rapport juif à la mer change. Loin d'être une frontière, elle devient un atout stratégique et économique. Haïfa et Ashdod deviennent des ports majeurs, et la marine israélienne joue un rôle clé dans la défense du pays. Aujourd'hui, la mer Méditerranée est un espace de loisirs autant que de commerce pour Israël. La culture balnéaire s'est développée à Tel-Aviv et ailleurs, renouant ainsi avec une mer autrefois redoutée. Si le judaïsme traditionnel reste ancré dans une vision terrestre, l'histoire et la modernité ont réinventé le lien des Juifs avec la mer. Entre exil, épreuve et renaissance, elle demeure un horizon à la fois redouté et espéré. 🇮🇱



©Shuki Ben Aharon - KKL-JNF Photo Archive

ISRAËL

« Reviving the Land » : Redonner vie au Sud d'Israël

Réfaëla Trochery

Depuis des décennies, Gadi Moses est le cœur et l'âme du kibboutz Nir Oz. Agronome animé d'un amour indéfectible pour la terre, il a formé des générations d'agriculteurs et récolté lui-même d'innombrables moissons. C'est dans ce kibboutz du Sud d'Israël qu'il a élevé ses enfants et il en connaît chaque olivier, chaque tronc d'arbre et chaque mètre carré de terre. Pour lui, l'agriculture n'est pas qu'un métier, c'est une vocation, l'avenir d'une région.

↓ Gadi Moses



Gadi Moses a été enlevé par les terroristes du Hamas le 7 octobre alors que le kibboutz de Nir Oz était pris d'assaut et que les serres et les champs étaient incendiés. Durant ses 482 jours de captivité, d'une cruauté indescriptible, il s'est accroché à cette pensée : « Nous n'avons pas encore perdu espoir. ».

Libéré en janvier 2025, cet octogénaire, animé d'une farouche volonté de survivre, va enfin voir « son Sud » revivre et refleurir à nouveau.

En effet, le Conseil régional d'Eshkol et le KKL-JNF ont uni leurs efforts pour mener à bien un projet d'envergure : « Reviving the Land ». Ce projet vise à rendre à nouveau fertiles 120 hectares de terres en friche et à les rendre exploitables en vue d'une agriculture durable.

La mise en œuvre se déroulera en deux phases. Lors d'une première phase, 74 hectares (740 dunams) seront défrichés, nivelés, équipés de systèmes d'irrigation et ensemencés. La deuxième phase sera une prolongation de la première pour 46 hectares (460 dunams) supplémentaires.

Ces terres, situées au sud-est du Moshav Talmei Yosef, près du réservoir Hillel, seront attribuées notamment aux

« Je veux être là quand Nir Oz renaîtra. Nous n'abandonnons pas : c'est notre réponse aux ténèbres. »

Gadi Moses

agriculteurs des communautés de Holit, Sufa, Nir Oz et Nir Yitzhak et produiront une agriculture diversifiée et durable pour l'avenir.

La majorité du budget de 200 millions de dollars que le KKL-JNF alloue à la reconstruction des communautés dévastées en Israël sera consacrée à la rénovation et au renforcement des infrastructures agricoles dans le Sud : une façon de redonner espoir et courage aux habitants des kibboutzim du Sud et de les encourager à revenir, repartir à zéro et faire refleurir la terre pour leur génération et les générations futures.

« Reviving the Land » est un projet qui va au-delà de la restauration des terres agricoles : c'est une avancée vers l'indépendance économique de la région! 🇮🇱



Avihay Abohav →
Séance de méditation en
pleine nature, au Brésil

VOYAGE DE L'ÂME

L'âme du peuple d'Israël et son destin

Liz Hiller

Avihay Abohav, guide de l'éveil de la conscience humaine et fondateur de la méthode thérapeutique internationale « Le Voyage de l'Âme : une exploration profonde de l'identité au niveau de l'âme » pratiquée depuis plus de 20 ans, lance un appel vibrant au peuple d'Israël pour un éveil collectif.

À l'âge de 16 ans, vous étiez déjà un jeune scientifique au centre de physique nucléaire de « Sorek ». Par la suite, vous êtes devenu ingénieur en électronique à l'Institut Technion. Qu'est-ce qui vous a conduit à élargir votre voie vers le monde spirituel ?

Très jeune, je me suis tourné vers le monde de la science dans l'espoir d'y trouver des réponses aux grandes questions existentielles. Mais j'ai rapidement compris que la science « officielle » ne pouvait répondre aux interrogations fondamentales sur l'origine de notre existence ou sur tout ce qui dépasse la vie terrestre. C'est alors que j'ai ressenti le besoin de compléter mon approche scientifique par une exploration du monde spirituel. Autrement dit, ma quête a commencé par la science : la physique, la cosmologie et l'informatique. Puis, progressivement, je me suis ouvert à

d'autres domaines comme la musique, la littérature, la philosophie et la thérapie. Cette démarche m'a naturellement conduit vers le mysticisme, d'abord sur le plan académique, puis à travers une pratique directe, notamment la méditation, en m'inspirant de diverses traditions spirituelles.

Votre méthode thérapeutique s'intitule « Le voyage de l'âme ». Que signifie, selon vous, le concept d'âme ? Et que recouvre précisément cette idée de « voyage de l'âme » ?

Nous sommes tous constitués de plusieurs couches. Au niveau conscient, nous avons notre personnalité. À un niveau plus profond, inconscient, se trouve notre âme, une entité qui traverse différents cycles de vie et que j'aime comparer à un logiciel. Lorsque nous quittons cette vie terrestre, nous

« Nous courons sans comprendre vers la mort, tels des somnambules, et nous sommes surpris que cela soit angoissant. Alors nous meublons nos journées de plaisirs éphémères pour supporter cette déconnexion d'avec notre part spirituelle. Cette désunion nous conduit à éprouver avec impuissance le sentiment que quelque chose d'essentiel, mais d'inaccessible, manque à notre existence. Ce soleil éteint. Notre âme oubliée. »

Stéphane Allix, « La mort n'existe pas », 2024, p.21

« abandonnons » notre « ordinateur », c'est-à-dire notre corps physique, et nous poursuivons notre chemin vers un autre corps, en emportant avec nous ce « logiciel » qu'est notre âme, pour nous incarner dans un nouvel « ordinateur » (corps). Ainsi notre âme traverse plusieurs voyages de plusieurs vies. Au-delà de toutes ces couches, il existe une dimension ultime : la Source, Dieu, notre véritable identité. Cette essence originelle réside en chacun de nous. La thérapie de « voyage de l'âme », que je pratique depuis deux décennies sur plus de 2'300 personnes dans trois pays (Israël, Espagne et Brésil) est une exploration de notre identité, au niveau de l'âme. Ce voyage se déroule dans le champ de notre conscience, à travers trois dimensions principales : le mental, le cœur et la respiration.

Le mental fonctionne comme un système numérique ou digital : il opère à travers les pensées, de manière structurée et logique. Le cœur, quant à lui, émet une

fréquence analogique, liée au monde des émotions. Je le décris souvent comme le siège de « l'intention ». Enfin, le troisième axe se trouve dans le corps, à travers la respiration. Celle-ci constitue un univers à part entière, riche de nombreuses variations, chacune produisant des effets différents sur notre état intérieur. Grâce à ces trois étapes, j'accompagne une guérison, une libération de la peur de la mort (puisque la mort de notre âme n'existe pas), une concrétisation et une réalisation de la mission de l'âme.

Selon vous, le « voyage de l'âme » est à la fois individuel et global. Comment expliquez-vous le voyage de l'âme du peuple d'Israël ?

Le peuple d'Israël est une entité formée de groupes d'âmes rassemblés à nouveau sur la terre d'Israël, après deux mille ans d'exil. Cette réunion d'âmes constitue, pour moi, un véritable miracle. Lorsque nous observons notre peuple, nous découvrons une incroyable diversité d'origines unique au monde : Maroc, Éthiopie, Russie, Pologne, Géorgie, et bien d'autres encore. Ce rassemblement n'est pas un simple hasard de l'histoire, il s'agit de la volonté profonde des âmes de se retrouver pour poursuivre ensemble leur chemin d'évolution, leurs leçons spirituelles. La leçon d'âme du peuple d'Israël est particulièrement essentielle : comprendre qu'il existe une voie d'accomplissement individuel partagée, au-delà des différences

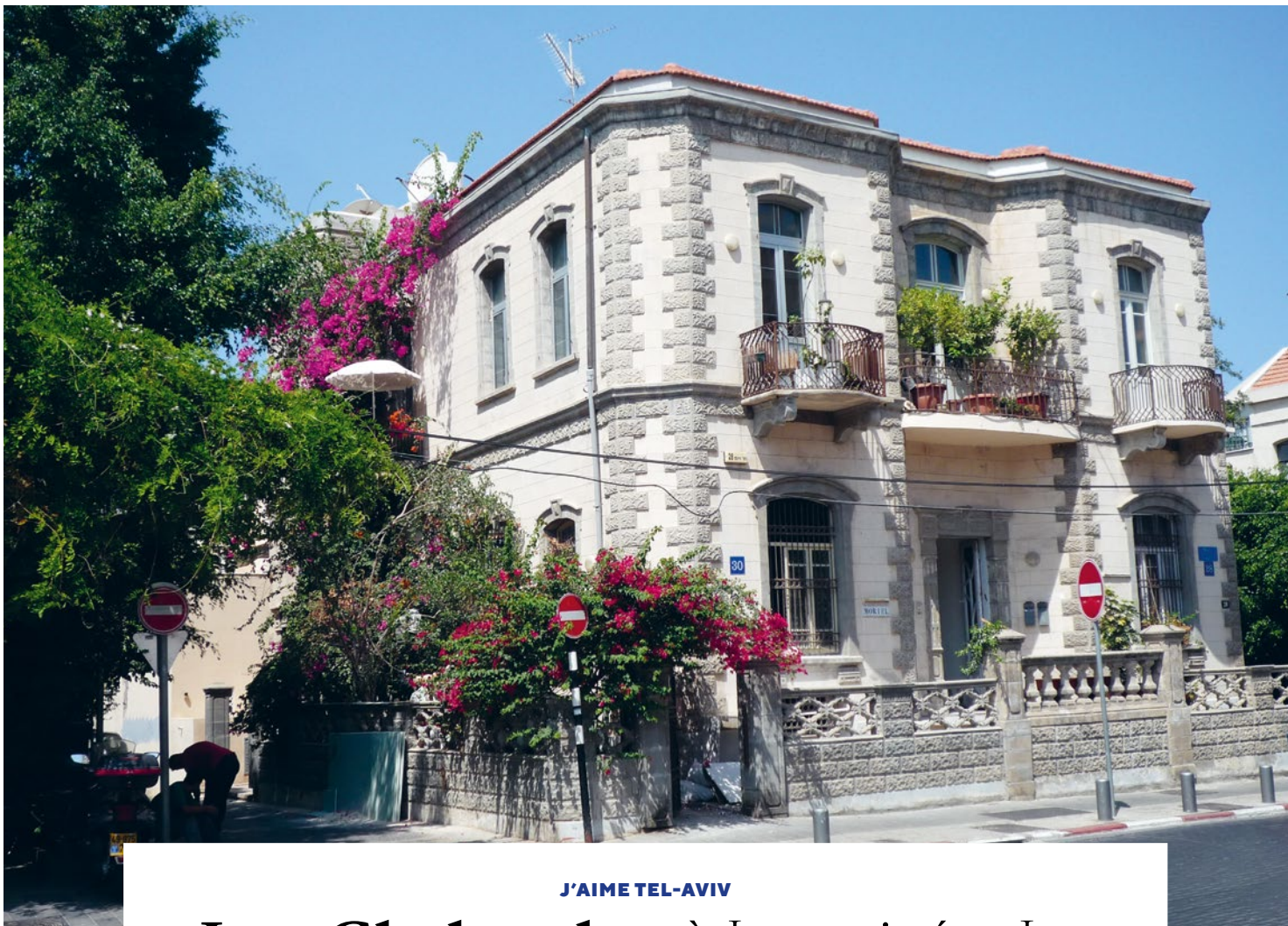
d'origines, de parcours ou de traditions. Notre mission est d'unir nos forces et nos consciences autour de valeurs communes de l'humanité.

L'histoire du peuple juif est marquée par de nombreuses tragédies : la destruction des premier et second Temples, l'exil d'Espagne, la Shoah, et plus récemment encore, le 7 octobre. Je l'appelle dans l'argot de la spiritualité, « la nuit noire de l'âme ». C'est-à-dire que l'âme se réveille à Dieu après les difficultés et la souffrance. Tous ces drames portent en eux un enseignement fondamental et un appel à l'éveil de la conscience, celui de rester unis dans l'amour, la solidarité et la réalisation, malgré nos différences.

Comment chaque âme individuelle au sein du peuple juif peut-elle contribuer à l'élévation et au cheminement de l'âme collective du peuple d'Israël et de l'humanité ?

Le peuple d'Israël porte une mission de portée cosmique dans ce monde. De nombreuses âmes qui le composent sont déjà éveillées et dotées d'un immense potentiel pour contribuer au bien de l'humanité. La véritable question qui se pose est la suivante : « Comment puis-je me réaliser au sein de ma communauté, au service des autres ? ». Autrement dit, Israël a été choisi pour être au service de l'humanité tout entière. 🕊





J'AIME TEL-AVIV

Les Chelouche, à la croisée des chemins entre Jaffa et Tel-Aviv

Karin Rivollet

Connaissez-vous la famille Chelouche ? Leur histoire est indissociable de celle de Tel-Aviv. Après un voyage tragique qui a vu deux de ses fils périr noyés, Avraham Chelouche et sa famille débarquent à Haïfa en 1840, s'établissent brièvement à Naplouse, migrent à Jérusalem avant de s'installer définitivement à Jaffa...

La famille Chelouche, Juifs originaires d'Oran en Algérie est active dans la finance et le commerce des métaux précieux. De culture orientale, parlant l'arabe, les Chelouche s'intègrent rapidement dans la Palestine ottomane. Pourquoi ont-ils quitté l'Algérie ? Avraham, le patriarche, homme d'affaires avisé, a-t-il perçu le potentiel de développement de cette terre de Palestine, brûlée par le soleil méditerranéen, administrée de manière un peu dolente et lointaine par les autorités ottomanes de Constantinople ?

On sait assez peu de choses sur la vie d'Avraham Chelouche. La vie de son fils Aharon, né en 1827 à Oran, est mieux documentée. Vif, intelligent, Aharon devient l'un des leaders de la communauté juive sépharade de Jaffa. Il entretient de très bonnes relations, aussi bien sociales que commerciales, avec ses voisins arabes.

Les affaires de la famille se portent bien. En plus de leurs activités financières, les Chelouche ont investi dans le commerce du fer et fondé une entreprise de matériaux de construction et de carreaux de

ciment coloré qui vont recouvrir le sol de toutes les maisons de Jaffa et des environs. La construction locale est un secteur en plein développement. Afin d'en faciliter le transport, les Chelouche installent l'usine de fabrication de carreaux à proximité de la nouvelle liaison ferroviaire Jaffa-Jérusalem, le train J&J, inauguré en 1892 (voir *Hayom* n°92).

Aharon se sent à l'étroit dans sa maison de Jaffa. Pour loger sa famille grandissante, il aspire à la modernité occidentale qui prône plus d'air et de lumière. Les bénéfices de l'entreprise sont notamment investis dans l'achat de terrains autour de Jaffa. C'est sur l'un d'eux, à l'ouest, en dehors de la ville de Jaffa, qu'Aharon Chelouche fait construire en 1887 une vaste demeure, créant ainsi le nouveau quartier de Neve Tzedek.

Aharon a trois fils, deux d'entre eux portent les prénoms de Yossef et Avraham, ceux de ses frères disparus à 7 et 9 ans lors du tragique voyage qui a conduit les Chelouche d'Algérie en Palestine. Ils vont rejoindre leur père dans la conduite des affaires familiales et prendre une place importante lors de la fondation et du développement de la ville de Tel-Aviv. À la suite de longues et tortueuses négociations avec les autorités ottomanes de

Constantinople qui administrent alors la Palestine, la société *Ahuzat Bayit* dispose d'une surface de terrain suffisante pour démarrer au nord de Jaffa un nouveau développement. Soixante maisons seront construites sur les dunes pour loger les immigrants de la seconde Alya provenant d'Europe de l'Est. Aharon Chelouche est l'un des administrateurs d'*Ahuzat Bayit*. On est en 1909, la ville de Tel-Aviv vient ainsi de voir le jour.

Le financement de l'achat des terrains passe par l'intermédiaire de l'*Anglo-Palestine Company* fondée en 1902, dont l'administrateur est Yakov Chelouche, l'un des trois fils d'Aharon. Le chantier démarre, grâce notamment aux matériaux de construction produits par la *Fabrique Chelouche Frères* de Yossef et Avraham. La fabrique est contiguë à la maison Chelouche (actuel 32 Chelouche St.) à proximité du nouveau chantier.

Les Chelouche ont maintenant un pied à Jaffa et l'autre à Tel-Aviv. Ils conjuguent avec la même aisance la société orientale traditionnelle de Jaffa et la modernité occidentale de Tel-Aviv. Ils sont aussi à l'aise en arabe qu'en hébreu, maîtrisent l'art subtil des négociations en arabe tout autant que la gestion bancaire européenne. Parallèlement Aharon cède une



↑ Entrée de la Fabrique Chelouche Frères, 32 rue Chelouche

partie de ses terrains de Neve Tzedek à ses amis. Les maisons se construisent, voisines de la sienne et forment un nouveau quartier moderne, bien que la touche orientale persiste dans l'architecture. Si l'antique ville de Jaffa est une mosaïque de communautés arabe, arménienne, grecque, égyptienne, maronite et juive, Neve Tzedek affiche clairement ses ambitions de quartier juif.

Pour se prémunir de l'humeur changeante des autorités ottomanes, les Chelouche de Jaffa optent pour la nationalité française. Ils bénéficient ainsi de privilèges particuliers concédés par l'administration ottomane au XVI^e siècle, notamment pour l'acquisition et la possession de terrains.

Le début du XX^e siècle voit également les Chelouche changer physiquement : le caftan oriental et la longue barbe arborée par les patriarches sont délaissés par Yossef, Avraham et Yakov au profit du costume-cravate d'homme d'affaires occidental.

Aharon Chelouche décède en 1920, mais, bien enraciné, le clan grandit : les frères Chelouche prennent des épouses parmi les familles juives de la bonne société de Jaffa, les enfants naissent.

Autour des soixante premières maisons d'*Ahuzat Bayit*, Tel-Aviv s'étend pour devenir une véritable ville. En 1925, la population atteint 34'000 habitants. On va dès lors retrouver des Chelouche dans tous les domaines d'activité du *Yishouv*. Ils sont architectes et entrepreneurs, livrent les matériaux de construction, briques, poutrelles métalliques et carreaux desol. Ils financent les opérations et en supervisent la commercialisation. À cette époque, Tel-Aviv est déjà dotée d'égouts et d'un système de distribution d'eau courante. Elle a sa presse en hébreu, sa culture avec un orchestre et un théâtre, sa police. On construit moderne et aéré,



Immeuble 5 Levontin St, conçu par **Zaki Chelouche** ↑

les rues sont parcourues par des transports publics. Yakov Chelouche finance et construit le Gymnase Herzliya (disparu) et l'école Alliance Israélite Universelle (actuel Centre Suzanne Dallal). Symboliquement Tel-Aviv acquiert le statut de ville en 1921, 13 ans après sa fondation, l'âge de la Bar-mitzvah pour un jeune juif. Le quartier de Neve Tzedek est intégré à la jeune ville, les Chelouche de Neve Tzedek deviennent des habitants de Tel-Aviv.

Tout n'est pourtant pas rose, en mai 1921 éclatent des émeutes qui opposent les Arabes de Jaffa aux Juifs de la nouvelle ville. La tension est grande entre les deux communautés. Yakov dirige l'*Anglo-Palestine Bank*, autrefois l'*Anglo-Palestine Company*. L'institution financière a des clients parmi les Juifs et les Arabes. Il faut toute la diplomatie d'un Chelouche pour manœuvrer dans ces eaux tourmentées.

Des émeutes vont à nouveau éclater en 1929 et 1936 dans la Palestine sous mandat britannique, rendant tout contact impossible entre les deux communautés. Attisée par le Grand Mufti de Jérusalem, la haine enflamme la communauté arabe qui s'en prend violemment aux commerces et à la vie des Juifs. Les Juifs de Jaffa fuient en direction de Tel-Aviv. Partout la Palestine est secouée par des troubles meurtriers.

Parallèlement aux émeutes, le commerce des Chelouche est confronté à un problème majeur : la fermeture du port de Jaffa. Le maire de la ville, Meïr Dizengoff, projette un nouveau port et fait appel à son ami Yakov pour en financer la construction. L'*Anglo-Palestine Bank* crée *The Marine Trust*, dont les actions serviront au financement de la nouvelle infrastructure portuaire.

Les tensions politiques de 1936 sapent les fondements de la fortune des Chelouche qui se voient contraints de réduire leurs activités. Une partie de la famille migre à Haïfa, deux fils d'Avraham s'établissent à Paris. À la fin de la décennie 1930, les relations amicales et commerciales entre Juifs et Arabes telles que les Chelouche les ont pratiquées ont disparu. Seul le domaine de la culture des agrumes voit une collaboration entre Juifs et Arabes. Touche à tout, les Chelouche cultivent les oranges de Jaffa. Zadok Avraham, fils de Yossef, dépose une marque pour l'exportation. Les fruits de ses orangeries sont récoltés par des ouvriers arabes et emballés d'un fin papier portant la marque *Ruth*, en hommage à sa fille.

Les quatrième et cinquième Alyah voient les Juifs ashkénaze arriver en nombre, fuyant le nazisme et l'antisémitisme en Europe. Cette immigration d'une intelligentsia européenne va créer une nouvelle élite et occidentaliser l'administration de la Palestine. Un fossé de méfiance se creuse entre ces européens peu au fait de la diplomatie du Moyen Orient et les commerçants établis de longue date. Yossef Chelouche meurt en 1934, un fervent partisan de l'entente entre Juifs et Arabes s'est éteint.

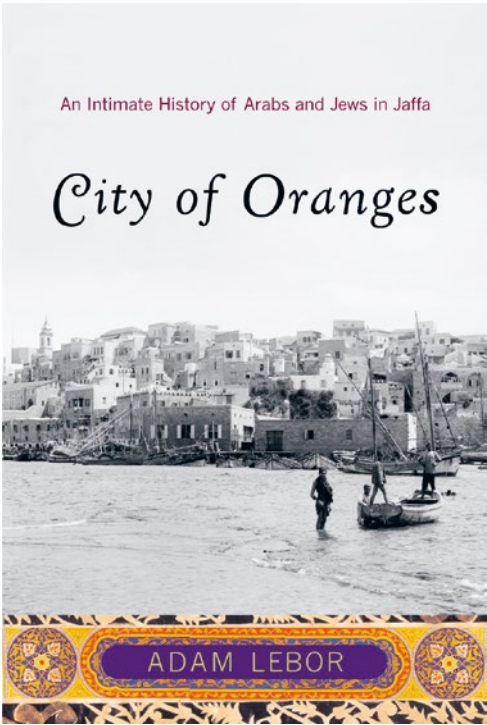
Face à l'insécurité grandissante, Shlomo le fils de Yakov, ardent sioniste, va intégrer la Haganah, l'armée secrète du futur État d'Israël. Plus tard, il sera la cheville ouvrière de l'émigration des Juifs marocains qui vont venir rejoindre le jeune État d'Israël en 1948. Son frère Gabriel, violoniste de renom, va trouver la mort sous les balles arabes sur la route de Jérusalem en 1938.

Plus personne ne se risque à Jaffa. Afin d'assurer l'approvisionnement des Juifs en fruits et légumes, la municipalité de Tel-Aviv décide de créer son propre marché. Ce sera encore un Chelouche, Zaki, fils d'Avraham, qui sera chargé des plans du marché situé en bordure du quartier yéménite et de Neveh Tzedek. Nommé *Shouk Chelouche*, puis rebaptisé *Shouk ha Carmel*, ce marché est organisé de manière moderne : fruits et légumes dans l'allée centrale, viande et abattoir dans la ruelle latérale. Zaki Chelouche a étudié l'architecture à Paris. L'époque est au modernisme : on construit dans le style de l'école d'architecture du Bauhaus apporté dans leurs bagages par les immigrés allemands, ce qui va profondément marquer le centre de Tel-Aviv. On doit au crayon de Zaki de nombreux plans d'immeubles de style Bauhaus, aujourd'hui restaurés.

Hiver 1947-1948 : la Palestine est à feu et à sang. Partout, Juifs, Arabes et Britanniques s'affrontent ; le Mandat britannique sur la Palestine vit ses derniers mois.

Le 14 mai 1948 David Ben Gurion proclame l'indépendance de l'État d'Israël. Les Chelouche – qui sont en âge de le faire – intègrent l'armée du jeune État. Aharon Chelouche, né à Tel-Aviv en 1921, arrière-petit-fils du patriarche arrivé d'Oran, est nommé gouverneur militaire de Jaffa, une tâche délicate.

Lors de leur plus récente réunion de famille, les Chelouche d'Israël comp- taient plus de 400 membres. Ils sont les gardiens des souvenirs de cette époque de pionniers... 🇮🇱



Pour en savoir plus...
«**The City of Oranges, an intimate history of Arabs & Jews in Jaffa**», Adam Le Bor, Head of Zeus Ltd London, 2017.



L'INVITÉ

«Justice, justice tu poursuivras»: ce qu'un verset biblique nous enseigne sur la médiation et pourquoi il peut être pertinent pour la résolution appropriée des différends (ADR)

Jeremy Lack

À une époque marquée par une polarisation croissante, où le débat public se transforme souvent en pensée binaire et en affrontements hostiles, une courte phrase de l'Ancien Testament se révèle étonnamment pertinente non seulement pour les juristes ou les théologiens, mais pour toute personne attachée à l'équité, au dialogue et à la réconciliation:

« Justice, justice tu poursuivras. » (Deutéronome 16:20)

Ce commandement apparemment simple en hébreu, seulement trois mots (« *Tsedek, tsedek tirdof* »), a donné lieu à des siècles de commentaires dans la tradition juive. Il contient une exigence éthique fondamentale: s'efforcer de rendre justice non seulement dans les résultats que l'on recherche, mais aussi dans les moyens mis en œuvre pour y

parvenir. Pour celles et ceux d'entre nous qui œuvrent dans la médiation, la négociation ou la résolution des conflits, ce verset nous rappelle puissamment qu'il existe plus d'une manière d'atteindre la justice.

Dans les termes d'aujourd'hui, ce verset peut être lu comme un appel intemporel à ce que l'on appelle désormais la résolution appropriée des différends (« ADR »): l'idée selon laquelle les conflits ne doivent pas nécessairement être traités par des procédures rigides ou par défaut, mais par des processus souples, respectueux et adaptés, qui tiennent compte des personnes et du contexte.

Pourquoi répéter «justice»?

L'hébreu biblique ne comporte pas de mots superflus. Chaque terme est porteur de sens. Alors pourquoi cette répétition?

Les commentateurs juifs traditionnels considèrent que l'emploi répété du mot «justice» n'est pas fortuit. Certains y voient l'invitation à poursuivre la justice de façon constante et déterminée, en toutes circonstances. D'autres suggèrent qu'il s'agit de deux formes de justice: l'une juridique, l'autre morale; l'une procédurale, l'autre substantielle.

Mais une interprétation talmudique propose une lecture frappante: «justice, justice» ferait référence à la fois au droit et à la recherche d'un accord. En d'autres termes, la véritable justice ne réside pas uniquement dans le fait de gagner un procès ou de faire appliquer une règle, mais dans la facilitation d'une compréhension mutuelle ou d'un résultat acceptable pour toutes les parties concernées.

Cette interprétation ancienne jette les bases de deux concepts importants dans la tradition juive de résolution des conflits: *pishur* et *gishur*.



↑ Jeremy Lack est médiateur, arbitre et avocat basé à Genève, en Suisse. Il est cofondateur d'*InnovADR*, une plateforme dédiée à la résolution de différends, membre du Comité consultatif indépendant de l'*International Mediation Institute (IMI)*, et coprésident de l'*Association Francophone Internationale de Médiation (AFIM)*.

Compromis et médiation: Pishur vs Gishur

L'hébreu distingue deux termes pour la résolution des conflits en dehors d'un jugement judiciaire strict:

Pishur (פישור) – Le compromis juridique

Pishur désigne un compromis négocié, souvent encouragé par un juge dans un cadre judiciaire. Il est enraciné dans le droit classique et apparaît dans le Talmud. Les juges sont invités à proposer un *pishur* avant de rendre une décision, surtout si les parties peuvent parvenir à un accord amiable. En général, cela implique des concessions mutuelles: on partage la différence ou on trouve un terrain d'entente.

Gishur (גישור) – La médiation

Gishur, terme plus moderne, fait référence à une médiation facilitée par une tierce partie neutre. Contrairement à *pishur*, il ne s'agit pas nécessairement d'un compromis transactionnel mais plutôt d'une compréhension approfondie des besoins, préoccupations et intérêts de chaque partie. Ce processus permet aux participants de dépasser les positions rigides pour entrer dans un dialogue plus humain et plus créatif.

Dans les termes d'aujourd'hui, *pishur* se rapproche de la négociation d'un règlement ou de la conciliation, tandis que *gishur* reflète les valeurs de la médiation fondée sur les intérêts ou du dialogue transformateur.

Ces deux approches incarnent la philosophie plus large de l'ADR, qui reconnaît que la justice peut prendre différentes formes selon les personnes concernées, le contexte, et la nature de la solution recherchée pour préserver la dignité de toutes les parties.

Une conception plus large de la justice

Le verset du Deutéronome ne dit pas: «Gagne ton procès» ou «Fais valoir tes droits». Il dit: «Poursuis la justice». Et surtout, il le dit deux fois. La tradition juive y voit un appel à poursuivre la justice par des moyens justes, en évitant les tactiques contraires à l'éthique ou les procédures déshumanisantes, même au nom d'une cause légitime. Pour les médiateurs et autres professionnels de la résolution des conflits, cet appel offre un cadre puissant:

- il ne faut pas seulement rechercher des résultats justes, mais aussi mettre en place des processus équitables;
- il ne suffit pas de respecter la lettre de la loi, il faut également respecter la dignité et la voix de chaque partie;
- il ne faut pas confondre «avoir raison» avec restaurer des relations ou construire la paix.

Ainsi envisagée, la médiation n'est pas opposée à la justice. C'est une autre voie, parfois plus globale, pour la poursuivre.

La Résolution Appropriée des Différends (ADR) prolonge cette idée: elle nous invite à choisir des méthodes qui sont non seulement légalement acceptables mais aussi émotionnellement intelligentes, constructives sur le plan relationnel, et appropriées au contexte.

D'adversaires à alliés dans la résolution des conflits

Le génie du verset «Justice, justice tu poursuivras» réside peut-être dans le fait qu'il affirme la pluralité: l'idée qu'il peut y avoir plus d'un point de vue valable, et que la justice émerge parfois non pas de la victoire d'un camp mais du fait que les deux parties ont été entendues.

C'est là le cœur même de la *gishur*: non pas déterminer qui a raison mais aider les personnes à se parler et s'écouter d'une manière qui permette l'émergence d'une relation plus juste et plus saine.

Et c'est aussi l'essence même de l'ADR: proposer une diversité de processus, qu'il s'agisse de compromis, facilitation, co-médiation, ou modèles hybrides, qui sont choisis non par facilité mais parce qu'ils correspondent réellement aux circonstances et aux personnes concernées.

Un appel au-delà des tribunaux

Ce verset provient peut-être d'un ancien code juridique ou religieux, mais sa portée est profondément humaine. Que nous soyons juges, arbitres, médiateurs, avocats, dirigeants, collègues, membres de famille, voisins, amis ou citoyens, il nous interpelle et enjoint à ne pas réduire la justice à des règles ou à des résultats mais à l'envisager comme une pratique fondée sur l'intégrité, la compassion et l'équité.

Dans un monde qui oppose souvent justice et paix, «*tsedek tsedek tirdof*» nous enseigne que nous pouvons, et même devons, poursuivre les deux. Et ce faisant, nous devons aussi nous poser la question: ce processus est-il adapté à ce différend? Sommes-nous en train de choisir la voie qui reflète le mieux notre humanité commune, nos intérêts mutuels et notre désir de faire ce qui est juste? 🕊



La **licorne Decart** révolutionne le *streaming* grâce à l'IA

INNOVATIONS

Nathalie Harel

Cette start-up israélienne a développé un modèle d'IA capable de transformer les vidéos en direct et en temps réel. Innovation !

Bousculer Netflix, YouTube, TikTok ou encore FaceTime grâce à une technologie qui repousse les limites de l'IA générative : telle est l'ambition de Decart. Fondée fin 2023 à Tel-Aviv par Dean Leitersdorf et Moshe Shalev, la start-up a levé l'été dernier 100 millions de dollars, atteignant une valorisation de 3,1 milliards. Soutenue par Benchmark, Sequoia Capital et Zeev Ventures, Decart a développé une technologie encore absente du marché : un modèle d'IA capable de transformer les vidéos en direct et en temps réel.

Son premier modèle, Oasis, a bluffé l'entrepreneur Elon Musk (Tesla, SpaceX) par sa capacité à générer un jeu vidéo pendant qu'on y joue. Son successeur, baptisé Mirage, est encore plus ambitieux : ce système permet de transformer

n'importe quelle source vidéo et de créer des expériences interactives à grande échelle. Le patron de Meta (Facebook), Mark Zuckerberg, s'est lui aussi déclaré impressionné. La technologie a déjà généré des millions de revenus, tout en réduisant drastiquement les coûts de production vidéo.

Plus récemment, Decart a lancé un site web et une application permettant aux utilisateurs de créer leurs propres vidéos et de modifier des clips YouTube. Le site web propose plusieurs thèmes par défaut, dont « horizon de Dubaï », « cyberpunk » et « Château de Versailles ». Malgré son positionnement sur les marchés professionnels, c'est le grand public qui est visé : divertissement, gaming, médias, expériences immersives... Dean Leitersdorf promet un basculement total dans l'ère

de la créativité par l'IA : « Ce qu'on fait ne vient pas enrichir les plateformes existantes, ça va les bouleverser », a-t-il déclaré.

À priori, rien ne prédisposait les deux fondateurs à unir leurs forces. Dean Leitersdorf, âgé de seulement 26 ans, est issu d'une importante famille de financiers israéliens. Son frère Yoav a fondé le fonds de capital-risque YL Ventures, un fonds à succès. Dean est lui-même titulaire de trois diplômes en informatique, dont un doctorat obtenu à 23 ans. Ses recherches lui ont permis d'effectuer un postdoctorat à l'Université nationale de Singapour. Il a commencé le premier cycle de ses études universitaires à 17 ans, en attendant d'être incorporé dans l'unité 8200, l'escouade technologique des renseignements de *Tsahal*, où il a croisé le chemin de son partenaire.

Le parcours de Moshe Shalev n'aurait pas pu être plus différent. Né et élevé dans une famille *haredi* à Bnei Brak, il s'est marié jeune et a travaillé dans une boucherie tout en suivant des cours du soir de comptabilité. À 23 ans, il a fait le choix rare de s'engager dans l'armée israélienne grâce à *Bina Beyarok*, un programme destiné à intégrer des jeunes hommes juifs ultra-orthodoxes au sein des unités technologiques militaires. Il a servi pendant 13 ans à divers postes au sein de 8200, devenant finalement le bras droit du commandant de l'unité de l'époque, Yossi Sarel. En 2017, il a cofondé l'association StartAch avec Dor Saban, ancien membre de l'unité, afin de développer des solutions logicielles pour les associations israéliennes.

Ensemble, ils incarnent une nouvelle génération d'entrepreneurs israéliens alliant excellence technologique et vision stratégique. L'entreprise – qui est passée de 15 à 60 salariés en un an prévoit d'accélérer son expansion mondiale. Pour les investisseurs, Decart coche toutes les cases : innovation, vitesse d'exécution et marché potentiel stratosphérique. Sachant que manipuler des scènes en direct et en temps réel s'avère très exigeant en termes de calcul.

Le choix du nom Decart n'est pas le fruit du hasard, mais un hommage réfléchi aux esprits visionnaires de la science et de la philosophie. Le co-fondateur Dean Leitersdorf en a expliqué l'inspiration lors d'un podcast. Decart est une fusion du nom du philosophe et mathématicien René Descartes, de Léonard De Vinci et Nikola Tesla. Ces trois figures représentent à ses yeux l'alliance de la science, de l'ingénierie et de la capacité à concrétiser des visions ambitieuses ; des qualités que l'équipe aspire à incarner à son tour à travers leur startup.

L'entreprise a été officiellement enregistrée le 7 septembre 2023. Un mois plus tard, les deux fondateurs ont été appelés sous les drapeaux. Sans pour autant renoncer à leur projet : créer une solution révolutionnaire en IA générative. « Dès le début de mon postdoctorat à Singapour,



↑ Dean Leitersdorf
cofondateur Decart



↑ Moshe Shalev
cofondateur Decart

« Ce qu'on fait ne vient pas enrichir les plateformes existantes, ça va les bouleverser. »

ChatGPT a été lancé et a tout changé », raconte Leitersdorf. « Moshe et moi avons compris que nous ne pouvions plus attendre. Pendant mon séjour à Singapour, nous avons même commencé à recruter des chercheurs de haut niveau. »

L'entreprise a d'abord percé en développant un produit qui améliorait l'efficacité des puces du géant américain Nvidia. Il a attiré un client multimillionnaire dès décembre 2023 et a commencé à générer des revenus. Puis est venu le succès d'Oasis, la « démo » d'un jeu générant des vidéos en temps réel. Trois jours après sa sortie, Oasis a dépassé le record de lancement de ChatGPT, atteignant le million d'utilisateurs. Et en s'appuyant sur un « modèle de busines » inédit.

Alors que la plupart des outils de génération vidéo coûtent environ 100 dollars de l'heure, Decart l'a fait pour seulement

25 centimes. Oasis reste disponible et gratuit mais il fait surtout office de mission de reconnaissance visant à comprendre ce que les utilisateurs attendent réellement de l'IA, le secteur que Decart souhaite révolutionner.

Quand ? Comment ? Rien ne filtre sur la prochaine étape. Seul indice : chaque nouvel employé de Decart reçoit cinq principes par écrit au moment de son recrutement. « Nous sommes là pour bâtir une entreprise comptant un milliard d'utilisateurs. Il y en a eu moins de dix dans l'histoire. Nous y parviendrons en construisant l'un des laboratoires d'IA les plus performants au monde. Seuls OpenAI, Anthropic, Google, Meta, xAI et le chinois DeepSeek opèrent à un tel niveau. Nous le faisons ici en Israël, avec les talents les plus fous du monde : algorithmes, ingénierie et recherche ».

D'après un rapport de l'association Startup Nation Central, les start-ups spécialisées dans l'IA représentent plus de 30% des entreprises de haute technologie israéliennes et environ 47% des investissements totaux. Signe qui ne trompe pas, Decart et le Technion, le « MIT » de Haïfa, ont décidé de créer un centre de recherche conjoint en IA. Une initiative à méditer sans modération. 🧐

KOŠICE

« Dans huit ans, il n’y aura probablement **plus de Juifs à Košice**, et la Slovaquie pourrait bien n’en compter aucun dans dix ans »

Jana Teššerová

Malik Berkati

La présence juive en Hongrie historique et en Slovaquie remonte au Moyen Âge. Dès les XII^e et XIII^e siècles, d’importantes communautés s’installent dans l’ouest du pays. L’est, lui, connaît des vagues d’immigration plus marquées à partir du milieu du XVII^e siècle, jusqu’à devenir plus peuplé que l’ouest.



← Intérieur synagogue orthodoxe

Principal moteur de ces arrivées : la recherche d’un refuge face aux pogroms. Mais même ici, les Juifs doivent composer avec des restrictions, comme l’interdiction de posséder des terres ou la « taxe de tolérance » imposée par Marie-Thérèse en 1749. Leur savoir-faire s’épanouit alors dans les domaines qui leur sont accessibles : l’artisanat, la finance et l’éducation.

Une étape majeure de l’intégration est le décret *Systematica Gentis Judaicae Regulatio*, promulgué par l’empereur Joseph II en 1783. Il autorise les Juifs à s’établir librement (sauf dans les villes royales et minières), à commercer, à développer l’artisanat et à fonder des écoles réglementées. Bien accueillie, cette réforme s’accompagne toutefois de mesures de contrôle : interdiction

→ Jana Teššerová et Ludovít Feld

d’importer des livres hébreux et obligation d’adopter des noms de famille allemands. Ces restrictions provoquent un profond schisme au sein de la communauté, entre modernistes et traditionalistes.

Malgré le décret, les villes résistent à la concurrence juive et ne respectent pas la réglementation. La loi *De Judaeis* de 1840 est décisive : elle interdit cette résistance et assure aux Juifs une activité économique et sociale complète en ville, y compris commerces et professions libérales. L’égalité civile et politique n’est toutefois totale qu’en 1867. Cette loi provoque une migration des campagnes vers les villes. La communauté juive de l’est de la Slovaquie devient prospère et visible. Elle construit ainsi synagogues et écoles (dont des yeshivas) et participe activement à l’économie. De nombreuses sociétés sportives et caritatives voient le jour, et une intégration culturelle progressive donne naissance à de nombreux professionnels renommés.

Cependant, des contradictions internes scindent la communauté religieuse en trois mouvements : orthodoxe, néologue (réformé) et *status quo ante*. Si l’orthodoxie reste majoritaire, des villes comme Košice et Prešov abritent des courants libéraux et *hassidiques*.

Au XX^e siècle, avec l’effondrement de l’Autriche-Hongrie, l’établissement de la première République tchécoslovaque et la création de l’État slovaque en temps de guerre, l’antisémitisme resurgit. Durant la Shoah, la majorité des Juifs de l’est de la Slovaquie est déportée et assassinée. Leurs biens sont expropriés et de nombreuses synagogues détruites ou reconverties. Après 1945, peu de survivants reviennent, cherchant en vain leurs foyers ou leurs proches. L’antisémitisme persistant pousse beaucoup à émigrer vers le nouvel État d’Israël ou les États-Unis.

Aujourd’hui, plusieurs synagogues, écoles et cimetières subsistent dans l’est de la Slovaquie. Beaucoup de bâtiments sont restaurés, mais réaffectés à d’autres usages. La communauté juive, vieillissante et réduite, disparaît peu à peu de la vie publique.

Entretien avec Jana Teššerová
À Košice, nous avons rencontré une membre éminente de la communauté restée dans la région. Jana Teššerová naît le 4 août 1948 à Kežmarok dans une famille juive orthodoxe. Ses parents se cachent dans la maison de la famille Žihal et survivent ainsi à la Shoah. Après son diplôme à la Faculté des Lettres de l’Université P. J. Šafárik de Prešov en 1971, elle épouse un médecin et s’installe à Košice, où elle commence à enseigner dans un lycée, dont elle

devient directrice en 1993 jusqu’en 2009. Elle poursuit ensuite son enseignement à l’École secondaire de médecine Kukučínova pendant dix ans. Retraitée, elle s’investit activement dans la sensibilisation aux événements de la Seconde Guerre mondiale et à la Shoah, donnant régulièrement des conférences dans les lycées et écoles primaires pour faire découvrir aux élèves la vie des Juifs en temps de guerre. Elle est également conservatrice de la Galerie Ludovít Feld à Košice.

Comment est la vie actuelle de la communauté juive de Košice ?

Pour comprendre la situation actuelle, un retour historique est indispensable. Avant-guerre, Košice compte près de 13’000 Juifs sur une population de moins de 60’000 habitants.

suite →



© Malik Berkati

→ Synagogue orthodoxe



© Jewish Heritage Foundation

La ville, alors hongroise, n'est touchée par les déportations qu'en mai 1944. Tous les Juifs sont rassemblés dans une briqueterie, d'où partent les convois. 15'807 personnes sont déportées et à peine 300 reviennent.

Après-guerre, certains survivants regagnent la ville. Beaucoup émigrent ensuite en Israël après 1948. Mes parents, eux, restent. De nombreux Juifs des villages alentour rejoignent aussi Košice, craignant un antisémitisme persistant, voire renforcé. La communauté actuelle est l'héritière de cette histoire.

Y avait-il de l'antisémitisme après-guerre ?

Oui. Je viens de Kežmarok, une petite ville où presque tous les 1'130 Juifs d'avant-guerre ont été assassinés. Les survivants se sont rassemblés à Košice pour se protéger. Plusieurs vagues d'émigration ont suivi : une première en 1949, puis la frontière s'est fermée. Elle ne rouvre qu'en 1964, permettant à certains de retrouver leurs enfants partis seize ans plus tôt : une catastrophe humaine. L'émigration massive a lieu en 1968, lors de l'occupation soviétique. La communauté, terrifiée, croit revivre les persécutions. Presque toute ma génération, alors âgée de 18 à 22 ans, part.

Qui est donc resté après 1968 ?

Principalement la génération de mes parents. Peu de personnes de mon âge ont fait ce choix, souvent pour ne pas abandonner leurs parents. Mon frère, déjà en Israël, n'est pas revenu. Je suis restée, tout comme mon futur mari, chacun par devoir envers nos mères. Mes enfants me reprochent souvent de ne pas avoir saisi cette chance de liberté. La Bible dit

pourtant de s'occuper d'abord de ses enfants, mais je ne pouvais pas abandonner ma mère. Nous avons des visas pour l'Autriche, mais notre hésitation a tout fait basculer : la frontière se ferme en octobre 1968. Ce choix, bien que déchirant, a scellé nos vies ici.

Est-ce que c'était difficile ?

Absolument. En 1971, une « Section juive » est créée au sein de la police secrète. Sa mission est de surveiller les Juifs restés ici, dont moi, parce que mon frère a émigré en Israël. Prononcer le mot « Israël » était interdit. Des agents stationnaient devant mon appartement. Mes parents, comme tant d'autres, n'ont pas eu le droit de lui rendre visite. Cette surveillance constante et la séparation familiale étaient l'expression même de la persécution.

Alors, qui reste-t-il aujourd'hui ?

La génération plus âgée a disparu, la mienne s'éteint petit à petit et très peu d'enfants naissent. Aujourd'hui, la communauté juive de Košice compte environ 200-300 membres inscrits, mais certains refusent de s'enregistrer, par peur héritée des listes de 1944, devenues listes de déportation. L'antisémitisme regagne en force et la peur revient. Dans huit ans, il n'y aura probablement plus de Juifs à Košice et la Slovaquie pourrait bien n'en compter aucun dans dix ans. Personne n'en veut ici.

Avez-vous rencontré des difficultés personnelles en tant que juive ici ?

Non, je n'ai pas de problèmes directs. J'ai enseigné, puis suis devenue directrice du plus grand lycée de Košice. J'étais la seule juive de l'établissement. Si je n'ai jamais ressenti d'hostilité ouverte, mon travail n'était pas simple ; on sentait quelque chose en arrière-plan. J'ai dirigé le lycée pendant 16 ans, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau directeur ouvertement antisémite. J'ai alors dû partir. J'ai ensuite enseigné dix ans dans une école de santé, où l'ambiance était excellente. Aujourd'hui à la retraite, je travaille dans la grande synagogue orthodoxe. Je suis conservatrice de la galerie Feld et y donne des conférences sur la Shoah et les expériences de ma famille. Il est crucial que les jeunes générations apprennent cette histoire.

Vous faites ce travail pour témoigner ?

Oui. Je guide les étudiants dans la galerie Feld et raconte son histoire : il fut le peintre personnel de Mengele dans les camps, où toute sa famille a péri. Lui seul a survécu et est revenu à Košice. La collection provient d'une donatrice ayant émigré à New York, qui a offert les toiles qu'elle achetait chaque année pour le soutenir. Je fais ce travail pour témoigner, afin que les générations futures n'oublient pas.

Quelle est la réaction des jeunes ?

Je reçois principalement des lycéens. La majorité découvre tout car ils n'ont jamais mis les pieds dans une synagogue et ignorent la présence passée ou actuelle des Juifs à Košice. La ville compte 223'000 habitants pour seulement environ 300 Juifs. Ma méthode est progressive : j'explique d'abord le lieu et le culte, puis j'aborde la Shoah. Ce rappel est nécessaire, car 90 % des jeunes ignorent cette histoire.

Est-ce que la Shoah est enseignée à l'école ?

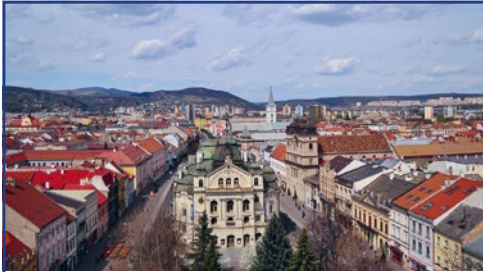
La Shoah est théoriquement enseignée à l'école, mais souvent une heure seulement en troisième année. Les enseignants eux-mêmes en savent souvent peu.

Les préjugés restent tenaces : certains enfants répètent que « les Juifs boivent du sang », d'après leurs grands-parents. Une jeune fille m'a dit : « Vous êtes si gentille, vous ne pouvez pas être juive. » La bonté et l'identité juive semblent incompatibles pour eux. Je m'efforce de

rendre ce sujet passionnant. Les enfants sont captivés, posent des questions et beaucoup reviennent. Pourtant, l'idéologie ambiante n'est pas positive. Ma voisine, que nous avons aidée quotidiennement lorsque mon mari était vivant, a laissé un jour échapper : « Au quatrième étage habitent des Juifs. Mais des gens convenables ! ». Ce « mais » en dit long...

Vous dites qu'il n'y aura bientôt plus de communauté juive. Comment ces lieux, comme la synagogue, vont-ils survivre ?

La situation est difficile. Plusieurs bâtiments communautaires ont déjà été vendus, générant quelques fonds, mais insuffisants. La synagogue néologue de 1927, l'une des plus belles d'Europe de l'Est, a été vendue après-guerre à la ville pour une somme dérisoire et est devenue la Maison des Arts. D'autres synagogues sont dans un état déplorable. L'avenir est incertain. La ville pourrait reprendre ces lieux pour en faire une salle de concert ou même une église. Je préfère ne pas y penser....



Sur le site Memory of Nations

<https://www.memoryofnations.eu/en/tesserova-jana-1948>, il est possible d'écouter le témoignage de Jana Teššerová.

Pour visiter les synagogues de Košice visiter les cimetières ou chercher une tombe :

<https://www.kehilakosice.sk/en/contact-english>

Ludovít Feld Cultural center :

<https://www.slovak-jewish-heritage.org/museums/ludovit-feld-cultural-center/>



Vos dons permettent de soutenir la guérison d'Israël

Depuis deux ans, Israël traverse une période de guerre et d'incertitude sans précédent, qui a mis à l'épreuve la résilience de tout un pays. Dans ce contexte difficile, le Keren Hayessod est resté mobilisé pour soutenir les populations touchées : blessés, familles éprouvées, communautés déplacées ou marquées par le traumatisme. Fidèle à sa mission, notre organisation continue d'accompagner la reconstruction et le renforcement du système de santé israélien, notamment à travers des projets essentiels comme la réhabilitation de l'hôpital Soroka, partiellement détruit par des missiles iraniens en juin dernier. Aujourd'hui, alors que le pays aspire à retrouver un horizon de paix et de stabilité, notre engagement demeure intact.



À TRAVERS LE MONDE

Dans le Caucase: les Juifs des Montagnes à travers le monde

Armand Schmidt



Chaque année autour de Tisha be'Av, jour commémorant la destruction du Temple de Jérusalem, les rues tranquilles, voire désertes, de Krasnaïa Sloboda, au sud de Quba, petite ville située à 170 km de la capitale Bakou (Azerbaïdjan), sont animées par la présence des « Juhurri » ou « Kavkazi ». Venus de New York, Akko et Moscou, ils se retrouvent pour un pèlerinage sur la tombe des ancêtres dans le cimetière juif. Rares sont les communautés dont la diaspora dépasse en nombre ceux restés au pays, et qui présentent un tel attachement au passé.

Mais qui sont donc ces « Gorskiye Yevrei » ou Juifs des montagnes comme on les appelle parfois ? Ni séfarades ni ashkénazes, présents en Azerbaïdjan, Tchétchénie, Daghestan et Ingouchie, les Juifs caucasiens appartiennent à la civilisation juive mondiale. Isolés pendant des siècles des autres ethnies, ils sont l'un des peuples caucasiens les plus anciens, ayant conservé leurs propres coutumes, distinctes des autres traditions juives.

Leurs origines sont inconnues, mais selon toute vraisemblance, ils seraient originaires de Perse, ayant fui les conquêtes islamiques pour s'établir dans la région à partir du VII^e siècle. Une forte tradition militaire donne à penser qu'ils seraient les descendants de soldats juifs persans installés dans le Caucase par les Parthes et les Sassanides comme gardes-frontières contre les envahisseurs nomades.

Au royaume des Khazars, établi dans le Caucase oriental du VIII^e au X^e siècle, avec une population composée de Turcs et de Slaves, la classe dirigeante pratiquait le judaïsme. La retenue religieuse et linguistique, propre aux communautés juives, empêcha leur intégration dans une société fortement hiérarchisée, mais leur rôle dans le commerce intercommunautaire constitua un facteur d'identification : les Juifs formaient une classe d'intermédiaires entre les éleveurs dans les contreforts des montagnes et les maraîchers et cultivateurs des vallées, ainsi qu'entre la communauté paysanne des montagnes et les artisans des villes.

La « vallée juive » et le dernier « shtetl »

Au début du XVII^e siècle, il existait deux foyers juifs : au Nord dans le royaume d'Enderi, dans les vallées sous domination de troupes perses et locales, et au Sud dans les environs de Quba. Hussein Khan (1722-1758) autorise les Juhurri à posséder des terres agricoles et des vignes ; son fils, Fatali Khan (1758-1789), ainsi que son successeur Sheikh Ali Khan (1789-1808), appréciant leur loyauté et leur sagesse, les autorisèrent également à devenir commerçants et artisans. Au début du XIX^e siècle, les Juhurri fondent des colonies dans les vallées montagneuses du Daghestan, dont l'une d'elles, située au sud de Derbent, fut appelée « vallée juive ». Un État juif semi-indépendant, jouissant d'une relative autonomie, comptait une centaine de points de peuplement et une quinzaine de villages avec Aba-Sava comme centre spirituel et politique. La partie au sud de la rivière Gudyalchaï fut déclarée zone juive, toute forme de persécution y fut interdite, ce qui incita les Juifs des villages avoisinants à s'y installer. Ce quartier,



appelé Yevreyskaïa Sloboda (village juif), puis à l'époque soviétique Krasnaïa Sloboda (village rouge), peut être considéré comme le dernier shtetl existant.

La conquête russe entraîna une résistance, suivie par des persécutions antijuives et la destruction de leurs habitations. Néanmoins, sous l'occupation russe, les Juifs accédèrent à des postes importants, notamment dans les échanges commerciaux avec des entrepreneurs turcs, et ce malgré la politique de la Russie dans le Caucase visant à stigmatiser les Juifs caucasiens. Cette politique, notamment la suppression des quotas d'entrée attribués aux Juhurri, rendit leur accès à l'enseignement supérieur difficile.

Persécutions antireligieuses et déportation

Sous le régime soviétique, alors que des persécutions des rites religieux frappent les Juifs de la Russie européenne, les Juifs du Caucase bénéficient d'une plus grande tolérance, ce qui se traduit par un compromis entre le renoncement aux lois du judaïsme et la célébration dans la sphère privée des fêtes religieuses. Toutefois, à partir de 1937, le régime communiste impose dans la région les mêmes contraintes qu'ailleurs : sécurité économique (travail pour tous et salaire minimum) contre restrictions religieuses, fermeture des institutions culturelles, conversion des synagogues en lieux de stockage et ateliers, ainsi que des rabbins exécutés ou exilés. L'identité ethnique de la communauté reste néanmoins intacte.

ÉTABLISSEMENT MÉDICO-SOCIAL POUR PERSONNES ÂGÉES

LIEU DE VIE ET D'ACCOMPAGNEMENT



- Un projet d'accompagnement individualisé adapté à vos besoins
- Une prise en charge par des équipes professionnelles pluridisciplinaires 24h/24
- Des chambres individuelles confortables et lumineuses
- Un cadre de vie verdoyant et reposant au centre ville, à deux pas des transports publics
- Un restaurant caché ouvert 7/7 au public sous la surveillance du Grand Rabbin
- Une synagogue
- Une salle de réception et un service traiteur



9, Chemin de la Bessonnette - 1224 Chêne-Bougeries

NOUS CONTACTER

T 022 869 26 26

info@marronniers.ch

www.marronniers.ch



LÉGUER AU
KEREN HAYESSOD
C'EST LÉGUER
À ISRAËL



Faites votre legs, donation ou
assurance-vie au Keren Hayessod



CONTACT EN TOUTE CONFIDENTIALITÉ :

Legs et donations -Suisse Romande

Iftah Frejlich : kerenge@keren.ch

Tel : 022 909 68 55

www.keren.ch

Le Keren Hayessod existe depuis 1920 et est l'organe officiel de collecte pour Israël. Il aide les populations les plus fragiles en Israël et agit dans les situations d'urgence.

La région n'échappa ni à la Seconde Guerre mondiale ni à la déportation des Juifs. En 1942, la Wehrmacht occupa la région et le 20 septembre 1942, 420 Juifs furent exécutés près du village de Bogdanovka. Cependant, une majorité de Juhurri survécurent, à la fois parce que les troupes allemandes ne purent pénétrer dans leurs zones et, assez curieusement, parce que l'occupant considéra ce groupe comme des Juifs « religieux » et non « raciaux ». Par exemple, avec l'aide de leurs voisins, les Juifs de Naltchik convainquirent les SS qu'ils étaient des Tats, la population locale, sans lien avec la communauté juive.

Exode après 1991

L'effondrement de l'Union soviétique (1991) a eu comme conséquences, d'une part, la renaissance de l'observance religieuse, surtout dans la jeune génération, et de l'autre, une montée du nationalisme et une récession économique, poussant un grand nombre à immigrer à la recherche de nouvelles opportunités, en Israël, aux États-Unis, voire en Russie.

À Quba, sur les 13 synagogues, la synagogue « Gilaki » (Hilaki), datant de 1896, et la grande Synagogue « Alti Gumbaz », construite en 1888, furent restaurées. À l'instar des Palais d'Hiver et Palais d'Été des tsars, ces deux synagogues sont alternativement ouvertes en été et en hiver, vraisemblablement en fonction de la température extérieure.

Bien qu'il ne reste aujourd'hui qu'environ 3'600 Juhurri à Quba et un nombre équivalent dans les régions rurales, la quasi-totalité des maisons reste leur propriété et, en leur absence, ce sont les Azéris qui gardent et entretiennent les riches demeures aux toitures étincelantes et aux façades flamboyantes neuves. Leur présence reste visible, par la mezouza accrochée à chaque porte et par d'autres symboles, tels les étoiles de David, forgées sur les portes de garage.

Et demain ? Il serait utopique d'espérer qu'un jour les rues de Quba bruissent à nouveau des cris des enfants et adolescents sortant du « heder » ou de la synagogue, sauf changement de situation,

improbable pour l'instant. Mais, chaque année autour de « Soron » (Tisha be'Av), la diaspora des « Gorskiye Yevrei » se retrouvera dans les rues de Qirmizi Qasaba et ira se recueillir sur la tombe de leurs ancêtres dans le cimetière juif, sur la colline surplombant « Yevreiskaia Sloboda ».

Les Judéo-Tats

L'origine sémitique des Juhurri se reflète dans leur culture, leur langue, leurs traditions et leurs pratiques religieuses. Leur structure hiérarchique à deux niveaux comprend un « maggid », chef religieux exerçant les fonctions de prédicateur liturgique, un « hazan » (chantre) enseignant dans le « heder », un « chochet » (abatteur rituel) et un « dayan », élu par les leaders de la communauté, président du tribunal juif et représentant auprès des autorités locales.

On note une absence quasi totale de mariages mixtes avec les Musulmans, les deux groupes pratiquant l'endogamie. Leur langue intègre des éléments sémitiques (hébreu/araméen/arabe), et si les caractères utilisés à l'origine étaient hébraïques, ils furent remplacés d'abord par les caractères latins, ensuite cyrilliques. Au début du XX^e siècle, elle fut remplacée comme langue d'enseignement dans les écoles primaires par le russe. Récemment, le gouvernement du Daghestan, pour soutenir la vie culturelle des minorités, contribua à l'ouverture d'un théâtre et à la publication de journaux en judéo-tat, dont « Zakhmetkesh » (Les travailleurs).

Redonnez vie au
Sud d'Israël ...

Soutenez la forêt
de Be'eri !

Faites un don !

Keren Kayemeth Leisrael
Fonds National Juif (Suisse)
CH14 0900 0000 1200 3244 7
Tel. 022 347 96 76
www.kklsuisse.ch
info@kklsuisse.ch



Photo crédit : KKL-JNF



Pouvez-vous nous raconter votre parcours musical, de vos débuts en Israël à votre carrière professionnelle en Suisse ?

J’ai grandi à Tel-Aviv, dans une famille où la musique occupait une place importante du côté de ma mère, originaire de Lettonie. Mon grand-père, le professeur Joachim Braun, était violoniste et musicienologue. Son influence a été décisive. Nous allions voir mes grands-parents un week-end sur deux, et je jouais souvent avec lui dans le salon. Après mes études à la Buchmann-Mehta School of Music de l’Université de Tel-Aviv, mon chemin

m’a naturellement conduit en Europe. C’est un parcours fréquent pour les musiciens israéliens, car il permet de s’enrichir de multiples influences artistiques. En 2018, mon mari et moi avons eu la chance de décrocher chacun un poste dans un orchestre suisse. J’ai alors rejoint l’Orchestre symphonique de Bâle comme second *Concertmaster*. Ce que j’aime dans cette formation, c’est la richesse du répertoire, allant de l’opéra aux concerts symphoniques, mais aussi la possibilité de faire de la musique de chambre avec des collègues que je respecte profondément.

INTERVIEW EXCLUSIVE

Nitzan Bartana:

« La musique est un langage universel qui nous relie. »

Nathalie Hamou

Née à Jérusalem, la violoniste Nitzan Bartana, 36 ans, a passé ces dernières années au sein de l’Orchestre symphonique de Bâle. Elle s’apprête à franchir une étape majeure dans son parcours : elle rejoindra prochainement l’Orchestre philharmonique d’Israël en tant que *Concertmaster* (premier violon).

Vous vous apprêtez à prendre le poste de *Concertmaster* à l’Orchestre philharmonique d’Israël. Que représente cette nomination pour vous ?

J’ai grandi entourée par l’histoire de cet orchestre : en regardant des documentaires, en écoutant les récits des générations précédentes et en allant très tôt, avec ma mère, assister à ses concerts. En tant qu’étudiante, j’ai parfois eu la chance d’y jouer comme invitée. À 16 ans, j’ai joué en soliste avec l’orchestre pour la première fois puis j’ai eu l’occasion de renouveler l’expérience à plusieurs

reprises. Un souvenir marquant reste celui de l’exécution du Double Concerto de Bach au Carnegie Hall, aux côtés de Pinchas Zukerman. J’étais nerveuse avant de monter sur scène mais en voyant les visages familiers et bienveillants de l’orchestre, j’ai ressenti une énergie tellement positive que le concert en est devenu inoubliable. Remporter le concours de *Concertmaster* de l’Orchestre philharmonique d’Israël a été pour moi un moment d’une intensité émotionnelle exceptionnelle. Rejoindre cet orchestre, c’est prolonger une tradition qui m’a inspirée depuis l’enfance et contribuer à mon tour à ce qui m’a façonnée en tant que musicienne et en tant que personne.

Comment définissez-vous ce rôle ? Qu’aspirez-vous à diriger à Tel-Aviv, et pourquoi ?

Pour moi, le *Concertmaster* est la figure centrale, le lien entre toutes les parties de l’orchestre. C’est un rôle de médiateur : entre le chef et l’orchestre, entre les chefs de pupitres des cordes, entre les cordes et les vents, et bien sûr au sein du pupitre des premiers violons. Une part essentielle du travail consiste à interpréter et transmettre les intentions du chef, mais aussi à montrer l’exemple par la clarté et la cohérence.

La manière dont je bouge peut traduire une phrase musicale, une unité d’ensemble, ou même des indications très pratiques comme la quantité d’archet ou le type de vibrato à utiliser pour obtenir le style recherché. J’ai aussi le sentiment d’avoir la responsabilité d’inspirer confiance et concentration à l’orchestre lorsque c’est nécessaire. Être *Concertmaster* exige d’être attentif à chacun, de répondre à l’énergie de l’ensemble et de contribuer à unifier le jeu. C’est une fonction qui procure un sentiment puissant de connexion et d’émotion partagée. Le poste inclut aussi des solos exposés. Une œuvre qui me tient particulièrement à cœur est « Shéhérazade » de Rimski-Korsakov. J’ai eu le privilège de la jouer en Israël l’été dernier en tant que

→ Nitzan Bartana



Concertmaster invitée et c’est aussi la toute première pièce que j’ai dirigée en tant que lors de mes études à Tel-Aviv. Les solos de Shéhérazade sont longs, virtuoses, presque écrits comme des cadences : libres, personnels, ouverts à l’interprétation. Chaque violoniste les façonne différemment, selon sa personnalité et son état d’esprit. Je l’ai jouée sept fois avec l’Orchestre philharmonique d’Israël, et chaque interprétation m’a semblé unique.

Vous avez joué au sein du West-Eastern Divan Orchestra et vous participez régulièrement au Festival international de musique de chambre de Jérusalem, fondé par Elena Bashkistrova. En quoi ces expériences ont-elles façonné votre regard musical ?

Mes années passées au *West-Eastern Divan Orchestra*, sous la direction du maestro Daniel Barenboim, m’ont profondément marquée. Cet orchestre, qui réunit des musiciens venus d’Israël, de Palestine et d’autres pays arabes, crée un climat où le dialogue est permanent. Il ne s’agit pas seulement de musique en répétition : nous apprenons aussi à nous connaître comme personnes, nous partageons nos histoires et nous affrontons parfois ensemble des questions difficiles. Jouer dans ce contexte m’a prouvé combien la musique pouvait être un pont au-dessus des différences culturelles et politiques. Cela m’a rappelé notre chance de disposer de ce langage universel qui

nous relie. Travailler avec Barenboim m’a énormément façonnée en tant que musicienne. Il m’a appris à « lire le texte » de la musique, à plonger dans la partition, à donner un sens à chaque phrasé et à le traduire dans le son de l’orchestre. Observer sa manière de faire respirer et phraser un orchestre reste pour moi une expérience inoubliable, qui continue d’influencer ma vision de la musique aujourd’hui.

Le Festival international de musique de chambre de Jérusalem, comme d’autres auxquels j’ai participé, m’a enseigné une leçon similaire mais à une échelle plus intime. La musique de chambre repose sur la confiance, l’écoute et la sensibilité ; les relations personnelles comptent autant que les répétitions. Nous nous retrouvons souvent en dehors des salles de travail, nous échangeons nos idées, nous nous découvrons plus en profondeur et tout cela enrichit le jeu collectif. Ces expériences m’ont appris que la collaboration, qu’elle soit à trois, à quatre ou à cent musiciens, repose toujours sur la communication, le respect et la souplesse. Elles m’ont aussi confirmé combien de joie et de sens naissent de ces liens humains que la musique nous permet de tisser. 🌱

J'AI LU POUR VOUS

«Aux Vivants» de Karen Haddad

Paula H.

« Ils ne disaient jamais qu'ils étaient des exilés. Jamais Mathilde n'aurait songé à appliquer ce mot à leur histoire, qui était aussi la sienne. Ils disaient qu'ils avaient dû partir, et parfois, s'enhardissant, qu'on les avait chassés. L'exil était pour les autres, ceux des contrées sauvages et froides de l'Europe où s'était jouée la grande Histoire » écrit Karen Haddad, dans son nouveau roman intitulé « Aux vivants » (Éditions Arléa), de ceux qui avançaient, avec une blessure au cœur, sans la nommer.

« Ils », ce sont Georges et Nina, de modestes Juifs tunisiens, émigrés en France, qui ont tout fait pour que leur fille, Mathilde, née, elle aussi, à Tiberia, une petite ville de Tunisie, semblable à d'autres contrées abreuvées de soleil, devienne comme les autres. Sans pour autant rejeter la sève qui les réunissait tous une fois en France : les fêtes de famille, communions et mariages, tenus dans des salons exigus, et les traditions parfois pesantes, que d'autres nomment religion.

Au décès de sa mère, dernier témoin du monde d'avant, Mathilde, libraire, relate son histoire, elle qui s'est éloignée des siens, sans toutefois les renier, pour habiter son propre chemin.

Il y a d'abord Paul, un homme plus jeune qu'elle, d'une curiosité persistante qui la conduit à évoquer, par bribes, la figure de ses parents, dont le père, aventurier du kibboutz, parti seul, à Shanim, la foi sioniste au cœur. Puis, elle raconte Laurent et Adrienne, deux « Français », comme on les imagine dans des romans distingués, qui l'initient à « la vie de château », faite de musique et de campagne bourguignonne, sous la neige, loin de toute rive méditerranéenne. Un trio brisé par le destin funeste réservé à l'un d'entre eux, ce qui a fait de lui une ombre planante sur un amour qui révèle, dans la mort, les sentiments cachés.

Cet entrelacement de récits et de personnages offre ainsi d'interroger, en miroir, la question des origines, de l'identité de chacun et de la mémoire qui s'enfuit doucement, à travers Nina : « Puisque Georges n'était plus avec elle pour se souvenir, mieux valait oublier ».

Après « Le Dernier voyage de Salomon Martcher », Karen Haddad signe ici un deuxième roman élégant et émouvant où la langue sonde avec délicatesse et exigence ce qui n'a pas été dit, ce qui n'est plus et ce qui ne doit pas souffrir de regrets.

« Oui, elle allait rentrer à la maison. Il était inutile de la chercher à Tiberia, le pays perdu qui les avait chassés, ni d'en inventer une autre dans le pays interdit comme avait tenté de le faire Georges. Elle devait simplement reprendre sa place parmi les vivants », écrit l'auteure de cette odyssée, dédiée à la vie, avant tout. ●



CULTURE J

À la découverte de l'histoire et du patrimoine juifs parisiens avec le site Cultures-J.com

Patricia Draï

Après des études d'architecture et d'histoire de l'art en Belgique, Alon Hermet s'installe à Paris en 2001. La formidable aventure de Cultures-J.com démarre grâce à une exposition proposée par le Grand Palais sur la collection de la famille Stein. Gertrude Stein et ses frères, nés aux États-Unis, ont choisi de vivre à Paris, capitale des arts : « L'Amérique est mon pays et Paris est mon chez moi » affirmait Gertrude Stein.

Impressionné par cette découverte, Alon Hermet décide de créer un blog afin de partager ses impressions. Depuis 2010, le succès de cette entreprise ne s'est jamais démenti. Ainsi, encouragé par les retours positifs des nombreux visiteurs de son blog, il propose par la suite des recensions d'ouvrages, des critiques de films et de pièces de théâtre, toujours en lien avec le judaïsme.

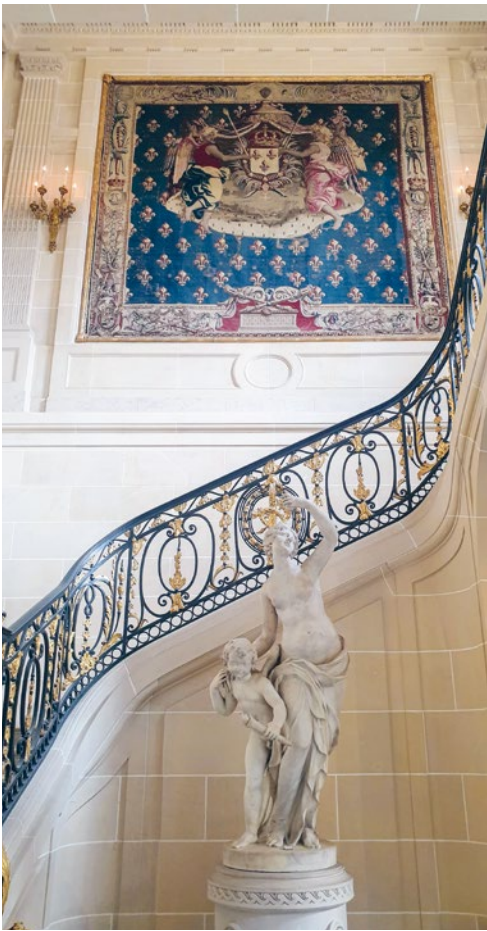


↑ Alon Hermet

En 2020, la pandémie de Covid marque, hélas, un coup d'arrêt de l'activité culturelle à Paris comme dans tout le pays. Alon Hermet en profite pour donner une nouvelle orientation à son activité : désormais, il propose des visites guidées et des conférences pour faire découvrir le patrimoine artistique et architectural juif. Et cela, notamment, à travers l'histoire des familles de la grande bourgeoisie israélienne du Paris du XIX^e siècle : Rothschild, Camondo, Pereire, Ephrussi, Cahen d'Anvers...

Particuliers, associations, institutions ou groupes privés, les visiteurs, juifs ou non-juifs, apprécient de découvrir l'histoire et le patrimoine juif de Paris. Le programme n'est évidemment pas réservé à la seule communauté juive et Alon Hermet exprime le souhait de proposer les visites et conférences à un public toujours plus large. Ce patrimoine et cette histoire appartiennent, en effet, à tous les Français.

L'assaut meurtrier perpétré en Israël le 7 octobre 2023 a eu des répercussions sur la société française et bien au-delà. Il n'a pas manqué d'impacter l'activité culturelle en général et le programme de Cultures-J en particulier. Si le créateur du site regrette une baisse de la fréquentation des activités en extérieur, il est rassuré



↑ Grand escalier du Musée Camondo

par la sécurisation – hélas devenue nécessaire – de certains événements et lieux de la communauté juive. « Cependant, je refuse d'avoir peur. Mon travail et ma passion mettent en valeur le patrimoine national juif, ses valeurs, sa tolérance, mais aussi son courage » affirme-t-il.

À la faveur des nombreux voyages effectués à l'étranger, il consacre des articles présentant des lieux ou des sites remarquables. Encouragé par le succès grandissant des visites et conférences qui lui offrent l'opportunité de concilier sa passion de l'histoire juive et son goût du partage, Alon Hermet propose également une lettre d'information trimestrielle adressée à quelque 5'000 abonnés et des chroniques dans L'Arche, le magazine du Fonds Social Juif Unifié.

Nul doute qu'Alon Hermet ne manquera pas de développer de nombreux projets dans un but louable, notamment parce que la connaissance de l'histoire nous permet de comprendre le présent et de mieux appréhender l'avenir... 🌱



Cultures-J | Valorisation du patrimoine
Informations, programme et réservations sur cultures-j.com
Contact mail : contact@cultures-j.com
À suivre sur Facebook : **Cultures-J**
et sur Instagram : **@alonermet**

ART & SHOAH

Shelomo Selinger: la mémoire dans la peau

Paula Haddad

Artiste et témoin de l'innommable, Shelomo Selinger porte en lui une œuvre humaniste dédiée aux victimes de la Shoah et plus encore à la célébration de la vie. L'exposition *Bleu / Nuit. L'art après les camps*, au Mémorial de la Shoah de Drancy, présente des œuvres, en partie inédites du sculpteur et dessinateur franco-israélien qui a également conçu le Monument aux déportés, installé en 1976 devant l'ancien camp d'internement de Drancy.



© Olivier Laban - Mattei - Agence MYOP. Shelomo Selinger, ADAGP, 2025

← Dessin, la Shoah, Le travail, **Shelomo Selinger**

« Qui a connu les camps de concentration ne s'en libère jamais. Ils sont là, chaque nuit, et avec eux, chaque matin, ceux qui sont morts assassinés à mes côtés, témoins d'une ténacité absolue et informe à partir de laquelle je sculpte l'espérance » a écrit Shelomo Selinger. Des camps, le sculpteur, revenu de la « ténacité absolue » n'a connu que ça durant sa jeunesse avec pas moins de neuf lieux de déshumanisation, entre 1942 et 1945. Du premier, à Faulbrück, alors en Allemagne où il est déporté avec son père, au dernier, à Theresienstadt. Rescapé de deux marches de la mort, il doit la vie à un médecin militaire juif de l'armée soviétique qui découvre son corps agonisant, en lutte, juché sur une pile de cadavres.

Né le 31 mai 1928, dans la petite ville de Szczakowa, au sud de Cracovie et au nord du futur site d'Auschwitz-Birkenau, le jeune Shelomo grandit auprès de ses parents tous deux assassinés, de Rouja, sa petite sœur de neuf ans jamais revenue de l'enfer et de Sara, son autre sœur, survivante, comme lui. Après la guerre, en mars 1946, il embarque clandestinement pour la Palestine, mais son navire est intercepté par la Marine britannique. Lui et les autres passagers sont alors internés à leur arrivée dans le camp d'Atlit, au sud de Haïfa. « Ma propre renaissance a coïncidé avec la renaissance de la terre d'Israël » dit-il.

suite →



↑ **Shelomo Selinger**

De fait, une fois libéré, celui qui ne s'intéresse pas encore à l'art travaille dans plusieurs kibboutzims, mais fait surtout la rencontre de la femme qui le pousse chaque jour à « sculpter l'espérance » : Ruth Shapirovsky, qu'il épouse en 1954. L'exposition de Drancy est d'autant plus émouvante que Ruth, orfèvre de la préservation de l'œuvre de son mari, nous a quittés le 13 septembre 2025, probablement heureuse de cette reconnaissance renouvelée. Originnaire de Haïfa, elle a non seulement contribué à la mise en valeur du travail de l'immense artiste, mais plus encore à son éclosion, quand celui-ci lui offre une petite sculpture, réalisée à partir d'un morceau d'écorce. Les prémices d'une œuvre constituée de sculptures sur bois et surtout sur granit, son matériau de prédilection. Pourtant rien ne prédestinait l'ancien rescapé au métier d'artiste, même si, à son retour en France, en 1955, il s'inscrit aux Beaux-Arts, et fréquente de grands noms dont Brancusi et Giacometti, avant d'installer son propre atelier à Paris où il réside toujours.

La vie et la mort dans une dualité permanente

Contrairement à d'autres artistes, Selinger ne produit aucune œuvre au cœur de l'un des camps qu'il a traversés. Par ailleurs, à son retour à la vie, une amnésie le frappe, durant sept ans, jusqu'à en oublier son nom. Une fois en Israël, la mémoire lui revient, grâce à son épouse et des amis rescapés, mais aussi lors de cauchemars, ce qui explique peut-être l'omniprésence

de lignes brisées sur un grand nombre de ses réalisations, comme le récit d'une histoire fragmentée. Au Mémorial de Drancy, le public découvre une œuvre marquée par l'idée d'un clair-obscur, le sombre de la nuit, qu'évoquait Elie Wiesel dans son célèbre livre, et la lumière du bleu, symbole d'espoir.

« L'artiste n'a jamais d'esquisse à son travail, et sculpte en taille directe, il dit même que l'œuvre se trouve déjà dans la matière, à lui de la faire jaillir. »

Selinger ne raconte pas seulement ce qu'il a vu, mais ce que les disparus ont affronté. Il choisit de représenter l'arrivée au corridor de Birkenau, la révolte du ghetto de Varsovie, même s'il n'a pas été lui-même témoin de ces scènes, et rend hommage à la figure de Janusz Korczak, immense éducateur polonais, précurseur et inspirateur de la Convention des droits de l'enfant, qui a choisi d'être délibérément

déporté vers Treblinka, avec les enfants de son orphelinat. Du dessin intitulé *L'Orchestre*, l'artiste dit : « La composition de ce dessin, où les blancs sont aussi importants que les noirs, évoque le caractère infini des souffrances que nous avons vécues. Les absents, les disparus, trop nombreux pour être représentés, sont présents dans les blancs. C'est quelque chose que je fais très souvent dans mes dessins. » D'autres dessins, toujours au fusain, montrent l'atrocité du quotidien au camp : le réveil, l'appel des SS, le travail forcé qui tue chaque jour... Devenu malgré lui la voix de ceux qui ne peuvent plus parler, Selinger disait avoir compris – quand il a conçu le Monument sur le site de l'ancien camp de Drancy – pourquoi il avait survécu : pour raconter au suivant.

Si la vie et la mort se répondent sans s'opposer, Shelomo a aussi choisi d'incarner la transmission à travers la création d'une famille, lui qui n'a jamais revu les siens. À l'entrée de l'exposition, une immense sculpture, intitulée *Le rêve d'Helena*, représente la mère de Selinger, sa fille et son mari, ainsi que sa petite-fille ; autant de branches d'un arbre de vie que plus personne ne pourra briser. L'artiste n'a jamais d'esquisse à son travail et sculpte en taille directe. Il dit même que l'œuvre se trouve déjà dans la matière, à lui de la faire jaillir. Une série de dessins illustre encore le judaïsme et la célébration de la vie, par la danse et la musique.

Âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, Selinger continue à sculpter et à dessiner, chaque jour, dans son atelier, animé par sa vision du monde : « Quand je sculpte, je répare le monde car mon œuvre est taillée avec amour. Tout acte accompli avec amour répare le monde. Tout acte accompli dans la haine détruit le monde. »

Jusqu'au 12 février 2026, au Mémorial de la Shoah de Drancy 📍



← **Nathalie Nagar**

ENTRETIEN

Nathalie Nagar, femme et journaliste vaillante

Patricia Drai

Aujourd'hui figure emblématique de la chaîne de télévision i24 news, la journaliste franco-israélienne, Nathalie Nagar, a couvert en 2006 la terrible affaire du jeune Ilan Halimi. En 2008, elle réalise son *Alya...*

Après avoir collaboré au Jerusalem Post, elle rejoint i24news. Son charisme et la justesse de ses interventions ont séduit de nombreux téléspectateurs.

Nul doute que Nathalie Nagar aurait préféré ne pas devoir écrire « Les journalistes se cachent pour pleurer ». Mais il lui a permis de mettre des mots sur le traumatisme que représente les tragiques événements du 7 octobre en Israël. Entretien.

Votre livre est un cri du cœur et un cri d'amour pour Israël. Pourquoi et comment avez-vous décidé de vous lancer dans l'écriture – douloureuse – de cet ouvrage ?

Je n'ai pas vraiment « décidé » ; l'écriture s'est imposée à moi. Elle a toujours été mon recours, mon exutoire, le 7 octobre plus que jamais. Et je sentais que je me devais plus de transparence sur ce métier de journaliste qui, à mes yeux, est tellement malmené, scruté mais tellement incompris, tellement mal lu. Alors j'avais envie de me mettre à nu, d'expliquer d'où je venais, ce que j'avais vécu en tant qu'Israélienne depuis le 7 octobre, ces questions que je m'étais posées en tant que journaliste, en tant que femme, en tant que mère.

Sur la chaîne i24news où vous intervenez depuis plusieurs années – Magazine politique, Conversations – tout a changé depuis le 7 octobre, pour vous et tous les journalistes de la chaîne ? Le titre de votre livre traduit sans doute le sentiment de l'ensemble de vos collègues ; s'est-il imposé très vite ?

J'avais le titre avant d'avoir écrit le livre (rires). Plus sérieusement, cela décrit exactement ce que cette rédaction vit et a vécu depuis le 7/10. Nous sommes plusieurs dizaines de nationalités, plusieurs religions, à composer cette chaîne. Le 7/10, nous

suite →

avons perdu des proches, le 7/10, on a tous pleuré ensemble. Les couloirs de cette rédaction que j’arpente depuis 13 ans n’avaient jamais été aussi calmes, emplis d’autant d’effroi. Et puis le quotidien d’un journaliste en temps de guerre, ce sont des questions qu’on croyait ne jamais plus se poser et que l’on voit resurgir : est-ce moral de mettre les images des jeunes femmes dénudées ? Quels mots mettre sur cette nouvelle réalité qui réapparaît comme une claque : cendres, rescapé, pogrom, etc... ? Chaque énoncé est une douleur et il faut alors réapprendre à mettre une certaine distance tout en se disant que si i24news avait pu émettre depuis Auschwitz, quelle aurait été la différence ? Je ne dis pas qu’on aurait pu dénoncer et arrêter la Shoah... Malheureusement, les journalistes n’ont évidemment pas ces « pouvoirs » mais je suis en revanche convaincue que le trauma collectif en aurait été changé. Ma grand-mère ashkénaze dont je parle dans le livre, rescapée de la Shoah, abhorrait mes innombrables « visites » dans tous les camps de transit, de concentration, d’extermination. Elle ne voulait pas, elle ne voulait plus ressasser. Notre travail depuis le 7/10 a été d’être un trait d’union, un « média » qui permettait peut-être à certains de penser, mais aussi et peut-être surtout, de commencer à panser ensemble nos blessures.

Vous vous interrogez sur la mission du journaliste, sur les notions d’objectivité et de neutralité souvent évoquées : quel regard portez-vous sur ces sujets ?

Un journaliste est un être humain. Il porte son regard sur une situation en accord avec son éducation, son « background ». Il décide de mettre l’accent sur un événement plutôt qu’un autre, d’utiliser un terme plutôt qu’un autre, de donner la parole à l’un et pas forcément à l’autre. Par définition, tout est « biaisé ». Un média libre et démocratique se doit de tout remettre en question, d’émettre des doutes et de vérifier chaque information. Mais ça n’est pas le cas de tous les médias,

et c’est ce que je dénonce dans le livre. Il faut en être conscient et savoir ce que l’on consomme en matière d’information.

À travers vos éditos, particulièrement appréciés des téléspectateurs, vous exprimez ce que nous sommes nombreux à ressentir ; mais comment « rapporter » l’horreur vécue ce 7 octobre 2023 ? Comment avez-vous affronté les écueils ?

J’ai été honnête ; je me suis fait le trait d’union entre ces interrogations des Israéliens que je côtoyais, simplement, sans ambition d’être neutre ou objective, des mots menteurs à mon sens, mais avec le désir d’être toujours équilibrée, critique, interrogatrice. Et je sais que beaucoup de ceux que l’on appelle la majorité silencieuse ont été touchés et ont décidé de réfléchir à cette masse de mensonges dont ils étaient abreuvés.

Dans cet ouvrage, vous évoquez également votre parcours personnel, familial et professionnel. Sans doute n’en auriez-vous pas ressenti le besoin si cette tragédie ne vous avait pas, comme de nombreux Israéliens et Juifs, traumatisée ?

Oui, je pense qu’on a tous été traumatisés. Voir la terreur des enfants se réveiller en pleine nuit, sentir l’angoisse en tant que parents, de ne plus être capable d’assurer la sécurité de ses petits, vivre en tant que femme en se disant que son corps peut devenir une arme de guerre... c’est troublant. Je ne pensais pas le connaître de mon vivant... Mais la maxime a bien raison : « Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts ».

Je sors de cette guerre plus convaincue que jamais que le sionisme est le plus beau des projets, qu’il est une envie de se développer, de s’améliorer tous les jours, sans transiger, et que je suis heureuse d’appartenir à ce peuple et à cette nation qui reste pour moi plus que jamais un phare dans l’obscurité !



Avec sa prémisse accrocheuse – une animatrice de podcast agnostique et un rabbin « séduisant » tombent amoureux – cette série à voir sur Netflix et diffusée depuis septembre 2024 (avec une deuxième saison lancée en octobre 2025) a rapidement conquis le public tout en suscitant un débat passionné. Bien au-delà de la simple comédie romantique, la série créée par Erin Foster s’ancre profondément dans l’exploration des complexités du judaïsme dans le contexte des relations modernes et interconfessionnelles.

Le judaïsme au cœur de l’enjeu

Au centre de l’intrigue, la question de la religion n’est pas un simple arrière-plan, mais un véritable obstacle structurel. Noah (interprété par Adam Brody) est non seulement juif, mais il est rabbin. Son identité religieuse est indissociable de son projet de vie et de sa carrière, qui est menacée s’il n’épouse pas une femme juive, ce que sa mère, Bina, lui rappelle avec insistance. La série illustre de manière éloquente la pression de la tradition et de la communauté sur les individus. Mais le judaïsme n’est pas présenté comme un bloc monolithique : on y voit la vie au sein d’une synagogue « réformée » de Los Angeles,

CULTURE

«Nobody Wants This» : quand la comédie romantique ose aborder les défis du judaïsme moderne

Dan Z.

la diversité des pratiques et le rôle central de la famille et des « Schadenfreude » communautaires face à une relation jugée impossible.

L’exploration de la « Shiksa » et de la conversion

Le terme péjoratif de « shiksa » (employé pour désigner une femme non-juive) est au cœur des tensions, notamment par l’entourage de Noah. La série explore ainsi le dilemme de Joanne (interprétée par Kristen Bell) qui, pour que sa relation avec Noah survive, doit envisager la conversion au judaïsme. C’est là que la série brille par sa nuance. Elle s’interroge sur l’authenticité d’une conversion motivée par l’amour plutôt que par une conviction spirituelle profonde. « Nobody Wants This » dépeint du coup et de manière crédible le parcours émotionnel, éducatif et identitaire de Joanne, montrant que devenir juive est une démarche exigeante qui ne peut être réduite à une simple formalité pour obtenir une promotion. La série est d’ailleurs inspirée de l’histoire vraie de la créatrice Erin Foster, qui s’est convertie au judaïsme après être tombée amoureuse de son mari juif.

Représentation et Critiques

Le succès retentissant de la série — qui a passé six semaines dans le Top 10 mondial de Netflix — a été salué pour son ton rafraîchissant et l’alchimie de son casting. Cependant, la série a aussi fait l’objet de critiques, notamment concernant la représentation des femmes juives. Certaines voix se sont élevées pour dénoncer la présence de clichés antisémites, en particulier dans la description de certains personnages féminins juifs

jugés trop stéréotypés et « autoritaires » par rapport à l’héroïne agnostique. Néanmoins, la série a fait des efforts pour assurer son authenticité, notamment en employant une « rabbine consultante » qui a relu chaque script. La saison 2 cherche d’ailleurs à enrichir les personnages secondaires juifs, offrant plus de profondeur à l’épouse de son frère, Esther, et à la sœur de Joanne, Morgan, permettant une exploration plus large et plus équilibrée du tissu familial et communautaire.

En définitive, « Nobody Wants This » est plus qu’une simple histoire d’amour. C’est une fenêtre sur les questions de foi, d’identité et de l’intégration du judaïsme dans la vie moderne, un sujet qui continue de faire débat, à l’écran comme dans la vie réelle.

Genre : Comédie romantique.
Créatrice : Erin Foster.
Acteurs principaux : Kristen Bell (Joanne) et Adam Brody (Noah Roklov).

Diffusion sur Netflix.
2 saisons disponibles

Synopsis : La série suit la relation improbable entre Joanne, une animatrice de podcast agnostique et au franc-parler et Noah, un rabbin progressiste et charmant. Leur romance doit naviguer entre leurs vies radicalement différentes, les obstacles modernes de l’amour et, surtout, les attentes et l’ingérence de leurs familles respectives, notamment la nécessité pour Noah d’épouser une femme juive pour progresser dans sa carrière de rabbin...



CULTURE

« Une affirmation à la vie dans sa totalité, jusque dans ses aspects les plus tragiques »

Emmanuel Deonna

Aux Cinémas du Grütli de Genève, Nadav Lapid, la cinquantaine juste entamée, look jeune et attentif, présente son nouveau film, « Oui », en avant-première. Primé à Locarno, Berlin et Cannes, son art exigeant lui vaut une large reconnaissance internationale. Mais en Israël comme dans le reste du monde, il doit faire face à ses détracteurs : trop virulents dans leur critique d'Israël pour les uns, ses films ne sont pas assez engagés en faveur de la Palestine pour les autres. S'il vit depuis quelques années à Paris, ses œuvres ont presque toujours Israël pour décor et sujet.

Cependant, le succès est aussi au rendez-vous. En témoignent la couverture élogieuse de son dernier film par les influents « Cahiers du cinéma », ainsi que les récentes avant-premières, au Brésil, en Italie et en Roumanie notamment.

Son cinéma est courageux, engagé. Mais aussi nuancé. C'est véritablement une gageure. Au vu du contexte explosif du Proche-Orient pour un cinéaste revendiquant son ancrage israélien, mais aussi parce que l'industrie de l'audiovisuel est très frileuse, réfractaire au risque. Le financement en partie israélien de « Oui »

fait déjà l'objet d'une controverse. « Pourtant, seul 10 % du montant total du budget de cette coproduction franco-germano-chypriote est israélien ! », souligne-t-il. « Nous avons eu ce très petit financement en 2022. L'Israel Film Fund n'est pas lié au ministère de la Culture. Aucun fonctionnaire ou homme politique ne l'avait vu avant sa sortie à Cannes. » Et de préciser encore : « Je ne suis pas du tout contre le boycott et les sanctions. Cependant, pour le meilleur et pour le pire, en ce qui concerne le cinéma, Israël n'est pas la Chine ou l'Iran. »

Le mécontentement de ses détracteurs tiendrait-il plus au contenu du film qu'à son mode de financement ? Car « Oui » traite du thème délicat de l'aveuglement des Israéliens et de la folie meurtrière qui s'est emparée d'eux après le 7 octobre 2023.

Aveuglement et responsabilité

Campé en grande partie dans le décor de Tel-Aviv, « la ville avec laquelle je ressens la plus grande intimité » souligne-t-il, le film suit le couple formé par Y., musicien de jazz précaire, et Yasmine, danseuse. En dépit de leur amour, ils traversent toutes les étapes d'un avilissement progressif, à la fois physique, psychique et moral. La scène la plus difficile à supporter pour les spectateurs, et aussi peut-être la plus controversée, a été tournée sur une colline permettant d'assister de loin, mais

en direct, à la guerre menée par Tsahal dans l'enclave ces derniers mois.

Nadav Lapid accorde-t-il trop d'attention dans « Oui » à l'aveuglement israélien ? C'est la question que je lui pose lors d'un entretien à l'hôtel Cornavin de Genève, en compagnie du distributeur de son dernier film, Abel Davoine, et du programmeur de la rétrospective consacrée à son œuvre aux Cinémas du Grütli, Morgan Pokée.

En tournant et en décidant de terminer le film au moment des faits qu'il souhaite dénoncer, il a fait un choix radical. Il s'expose ainsi à la critique. Il assume le fait de manquer de recul. Néglige-t-il pour autant, même inconsciemment, la souffrance palestinienne ? Il répond avec beaucoup de sincérité : « Être humain, c'est apprendre à vivre avec la tragédie et la souffrance des autres. Et dans le cas de Gaza, en tant qu'Israéliens, nous sommes responsables de cette tragédie. »

Représenter la souffrance et l'injustice

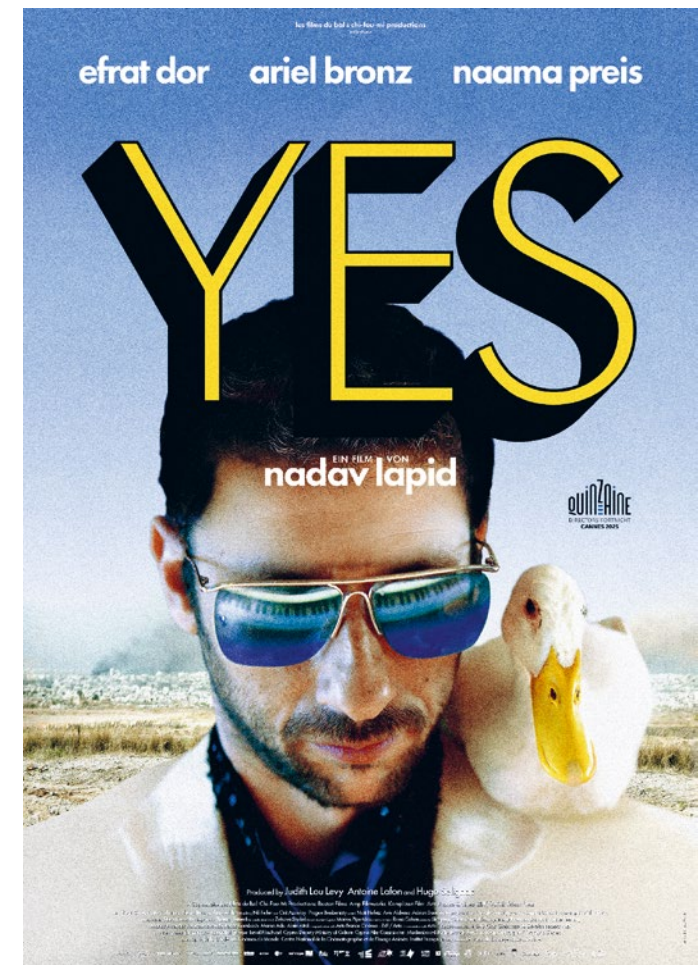
Qui doit représenter la souffrance de l'Autre et de quelle manière ? La question est complexe. En prétendant parler en leur nom, ne court-on pas le risque de les déposséder de leur regard ? À l'instar de Michel Khleifi, Mohammed Bakri, Nizar Hassan, Elia Suleiman ou Scandar Copti, les cinéastes palestiniens savent mieux

que quiconque faire le portrait du peuple palestinien, évoquer l'ampleur des injustices que ce dernier a subi et subit encore, sa résilience et la noblesse de son âme. La difficulté à représenter la souffrance des autres dans le cinéma israélien n'est pas nouvelle. Elle a déjà été commentée au sujet d'œuvres pourtant couronnées de beaucoup de succès évoquant les traumatismes occasionnés par la guerre du Liban de 1982 : « Beaufort » de Joseph Cedar (2007), « Valse avec Bashir » d'Ari Folman (2008) et « Lebanon » de Samuel Maoz (2009). Ces films ont servi à exorciser le malaise de toute une génération.

Keren Yedaya, Ronit et Shlomi Elkabetz, Amos Gitai, Eran Kolirin, Avi Mograbi, Raphaël Nadjari. Avec d'autres encore, Nadav Lapid est un des représentants les plus populaires du nouveau cinéma israélien. Comme le rappelle le critique et historien du cinéma Ariel Schweitzer, leurs films, apparus dès les années 2000, sont dotés de qualités esthétiques indéniables. Ils explorent la place de la femme dans la société, le multiculturalisme, le rôle étouffant de la religion, le refoulement de l'homosexualité, l'ampleur des inégalités sociales et économiques ainsi que les traumatismes engendrés par le bellicisme en Israël.

« Une filmographie d'une intensité vitale, comme autant d'œuvres d'art »

La rétrospective de ses films aux Cinémas du Grütli fin octobre et l'ouvrage « Nadav Lapid : description d'un combat », Éditions de l'œil, sous la direction de Morgan Pokée, préface de Juliette Binoche, Montreuil, 2025, permettent d'embrasser toute l'œuvre du cinéaste. Le livre a reçu d'excellents échos dans la presse. « La parole de Nadav est à la fois rare, précise et poétique », explique Morgan Pokée, éditeur du livre et programmeur aux Cinémas du Grütli. Morgan Pokée a été consulté pour le scénario de « Oui ». Il a eu l'occasion d'animer une trentaine de débats avec lui. L'auteur relève le privilège de l'amitié le liant au cinéaste. Appelé à faire date, « Nadav Lapid. Description d'un combat » contient des contributions des fidèles collaborateurs et proches du cinéaste. En lisant Judith Lou Levy, la productrice française de ses deux derniers films, on entrevoit l'impressionnante



adversité politico-administrative qu'il faut surmonter pour parvenir à financer ses films. Grâce à Shai Goldman, son chef-opérateur, on comprend l'importance cardinale que Lapid accorde à la lumière et au décor, sa créativité dévorante, son implication artistique totale, aux limites de la folie. Sa mère, Era Lapid, décédée en 2018, a consacré sa vie à une carrière de monteuse couronnée de succès. Nadav a eu le grand privilège de pouvoir collaborer avec elle intensément. Sa mémoire est honorée dans le livre. Son père, l'écrivain Haim Lapid, co-scénariste de plusieurs de ses films, évoque la richesse de la relation qui l'unit à son fils, faite de complicité créative. Les entretiens avec Morgan Pokée permettent de mieux comprendre ce qui relie les premiers films de Nadav, courts et moyens-métrages, aux longs-métrages plus récents et plus connus. Son rapport à la vérité et à la révolte est à la fois intranquille et lucide. Une critique politique et sociale très perceptible imprégnait déjà « Mahmoud travaille dans l'industrie » (2004), « Proyection Gvul » (2004),

« Road » (2005), « Ammunition Hill » (2014), « Why » (2015) et « Journal d'un photographe de mariage » (2016). Épris de poésie, Lapid s'intéresse depuis toujours au sujet de l'incommunicabilité. On retrouve ce thème traité avec finesse et profondeur par exemple dans le court-métrage « Mahmoud travaille dans l'industrie », le moyen-métrage « La Petite amie d'Emile » (2007) et les longs-métrages qui ont fait son succès et confirmé sa réputation : « Le Policier » (2011), « L'institutrice » (2014), « Synonymes » (2019, Ours d'Or à Berlin), « Le Genou d'Ahed » (Prix de la critique au Festival de Cannes, 2021).

« Ce moment singulier où deux personnes arrivent à se parler entre elles, que cela soit même pour un instant, est un moment de grâce divine et éphémère ».

Nadav Lapid, artiste en quête d'un art total, et Morgan Pokée, auteur de « Nadav Lapid : description d'un combat », ont su le prolonger très longtemps. 🌱



MUSIQUE

Balkan Beat Box: le cultissime!

Steve Krief

Tamir Muskat est un des membres fondateurs du Balkan Beat Box, groupe israélien mêlant sons balkans, comme son nom l'indique, mais aussi ceux issus d'autres rives méditerranéennes, orientales et occidentales. Déchainant les foules et ayant des fans dans des pays où ils n'auraient pas le droit d'entrer... En parallèle, Muskat poursuit une carrière de producteur pour des artistes aussi différents que *Salem*, Asaf Avidan et A-Wa. Il sort prochainement un nouvel album. Entretien.

Votre tutoiement de la musique débuta tôt, puisque votre père dirigeait un conservatoire en Israël.

Dès la maternelle, je passais mes après-midis au conservatoire, touchant à tous les instruments. Jusqu'au moment où mon père m'a dit de me concentrer sur un instrument en particulier. Cela a été la batterie. Peu motivé par l'école, mes parents ont tenté désespérément de m'y faire prendre goût. À 13 ans, ils ont accepté de m'acheter un petit studio d'enregistrement, conscients du sérieux de ma démarche. À 16 ans, j'ai quitté l'école pour produire à plein temps.

Quels genres d'artistes produisiez-vous ?

Si depuis un long moment déjà je ne produis plus que des artistes proches de mes univers musicaux, ado j'étais fier de produire n'importe qui (rires). Les premiers à frapper à ma porte ont été *Salem*, un groupe israélien culte de « death métal ». Ce qui m'a conduit dans les années 1990 à produire la crème de ce genre musical, comme Orphaned Land. Produire ce genre de sons était un défi en soi, d'autant plus que ce n'était pas trop mon style de musique.

Un défi financier aussi, puisqu'il ne s'agissait pas d'un grand marché musical en Israël...

Le plus petit même. Mais cela me permit de développer mes connaissances, aptitudes et goûts. Je faisais partie du groupe d'Izabo, dès l'âge de 16 ans. Trois ans plus tard, j'ai suivi le grand Shalom Hanoch dans ses tournées, en tant que batteur. Cette belle expérience m'a permis de devenir connu, mais cela m'a aussi encouragé à plus d'indépendance musicale et géographique. J'ai ainsi pris un aller simple avec mon groupe direction New York. Cela marchait bien, mais la vie était trop précaire. Le label ne payait que



© Roy Bear

← Tamir Muskat

les enregistrements, nous nous usions à tenter de survivre sur place. Les autres membres du groupe préférèrent rentrer en Israël.

Comment avez-vous fait pour tenir ?

J'ai ouvert un grand studio d'enregistrement dans le quartier populaire de Williamsburg à Brooklyn, où résident de nombreux Juifs orthodoxes et des Polonais. Quartier tendance aujourd'hui, à l'époque l'immense studio de 700 m² m'avait coûté une bouchée de pain. J'ai développé les enregistrements et sessions de travail, y accueillant de nombreux amis dans la difficulté. Depuis, malgré être devenu membre de Balkan Beat Box et d'autres groupes, je me consacre essentiellement à la production.

Comment êtes-vous arrivé à ces mélanges de styles musicaux si particuliers, pour lesquels le public s'est tant enthousiasmé dès le premier album de Balkan Beat Box sorti en 2005 ?

J'ai toujours su que j'étais un musicien de fusion et cela s'est concrétisé grâce aux tournées américaines de deux mois où l'on tente des choses et où l'on rencontre

ces publics différents. J'aime le son du jazz, le contexte de l'électro, l'énergie du punk, la mélodie de musiques obscures, l'avant-garde... C'était rare de mêler ces genres, en dehors des Beastie Boys, puis Beck et autres qui ont ouvert le champ des possibles. Ainsi, à la fois sur scène et dans ma vie de producteur, j'ai mêlé les sons et travaillé avec des artistes d'horizons différents tels Asaf Avidan ou A-Wa.

A-Wa, comme Ofra Haza qui a conquis le monde en 1987 grâce aux « samples » dans le morceau de rap « Paid in Full » d'Eric B. & Rakim, partage avec un public très enthousiaste son univers yéménite. Comment les avez-vous découvert ?

Tomer Yosef, le chanteur de Balkan Beat Box, les a découvertes en recevant un email des trois sœurs (Tair, Liron et Tagel Haim) qui composaient le groupe, puis leur démo. Il a produit leur premier album, *Habib Galbi* (2016) avec la participation de tout notre groupe. A-Wa a cartonné tout de suite. J'ai produit leur deuxième album, *Bayti Fi Rasi* (2019) qui contient de nombreux hits aussi. Tair, que je produis, poursuit depuis sa carrière en solo. La famille Balkan, composée de Tomer Yosef, Ori Kaplan, Itamar Ziegler...

et moi-même est restée unie sur scène, dans les projets en solo et dans la production. Une sorte de vaisseau-mère créatif. Jusqu'aujourd'hui, si l'un joue, un autre mix.

C'est étonnant de voir à quel point des fans, même de pays en guerre contre Israël, adorent votre style mêlant influences orientales, méditerranéennes et occidentales...

Balkan Beat Box a été le premier groupe israélien à jouir d'une carrière internationale. À New-York, nous avons collaboré avec des artistes originaires d'Iran, de Syrie, du Liban... Un brassage tout naturel dans cette ville, unis par la musique plus que séparé par la géopolitique. Néanmoins, lors des sorties d'album, nous étions parfois obligés de modifier le nom d'artistes qui craignaient que leur famille puisse subir des pressions. Aux festivals de Lollapalooza et Womex, nous avons parlé avec des groupes iraniens et libanais, nous regardant d'un air « B..., pourquoi devons-nous subir ces guerres de politiques, à qui le peuple n'a rien demandé ! »

J'ai assisté au concert de Liraz, artiste israélienne d'origine iranienne, au Café de la Danse, le 25 octobre 2025. Elle subit de nombreux appels au boycott et menaces. En tant que femme, talentueuse, encourageant les rencontres de ces deux cultures, chantant tout un spectacle en persan, elle gêne les faux pacifistes qui souhaitent que les haines survivent à la guerre. Liraz a cité Rumi sur scène, comme source d'inspiration face à ces haines...

Que je partage aussi ! Tom Armony, ma partenaire artistique depuis longtemps et de vie depuis 8 ans, a décidé de mettre sur pieds un projet sous le nom de groupe T&T, nommé « The World is too full to talk about ». Une phrase inspirée d'une formule de Rumi. L'album sortira cette année. 🌱

CULTURE EN VRAC

Raphaël Sigal: «Géographie de l’oubli» ou «Comment transmet-on les silences et l’oubli de génération en génération?»

Patricia Drai

Après des études de littérature yiddish à Paris et un doctorat à New-York, Raphaël Sigal a consacré un essai à Antonin Artaud. Aujourd’hui professeur de littérature dans une université américaine, il publie un ouvrage plus personnel consacré à l’histoire de sa grand-mère et la relation intense qui le liait à elle. En effet, avec elle, il découvrirait le théâtre, visiterait des musées et voyagerait. Il passera beaucoup de temps aux côtés de ses grands-parents...



© Laetitia d’Aboville

Dans ce livre bref mais d’une intensité impressionnante, l’auteur évoque le destin de cette grand-mère, enfant juive durant la Shoah. Il en a commencé l’écriture en 2013 alors qu’il travaillait sur sa thèse. Cet ouvrage est donc le fruit d’une longue réflexion. Il n’en a que plus de valeur.

Pour raconter la vie de son aïeule, l’auteur n’a pas mené d’enquête, il n’a pas eu non plus recours à des archives, soucieux de respecter le choix de sa grand-mère, son silence : « Je me suis rendu compte que ce silence est précisément ce dont j’avais hérité de son histoire. Je voulais écrire à partir de ce peu pour montrer, en quelque sorte, la réalité de la transmission : non pas les mots, mais ce qui se passe sous les mots », précise-t-il.

Un chapitre de l’ouvrage s’intitule « Shoalzheimer ». Avec ce mot valise, Raphaël Sigal a, d’une certaine façon, lié les deux oublis qui ont marqué la vie de cette grand-mère tant aimée, le silence sur la période de la Shoah et la maladie

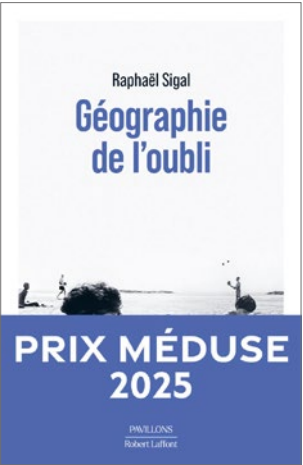
d’Alzheimer qui l’a frappée à la fin de sa vie. « Pour montrer que les deux oublis que je théorais n’étaient pas séparés mais formaient une seule masse qui devenait dès lors un lieu d’écriture. Je suis également un grand lecteur d’Hélène Cixous qui, dans ses livres, a souvent recours à ce genre de néologismes. »

Avec cet ouvrage, à la fois intime et universel, le souci de transmission va bien au-delà de la sphère familiale. On comprend dès lors que sa publication a fait naître chez son auteur autant de joie que d’anxiété. Il s’est en effet interrogé sur sa légitimité : « Je me suis demandé de quel droit je pouvais révéler cette histoire qui ne m’appartient pas tout à fait, de la rendre « publique » et qu’elle m’échappe aussi de ce fait. L’accueil extrêmement favorable du livre m’a aidé à me débarrasser de l’anxiété : les journalistes ont écrit de très beaux papiers à son propos ; des lecteurs que je ne connais pas m’ont écrit pour me dire l’émotion ressentie à la lecture. Puis tous les membres de ma famille m’ont aussi dit à quel point ils

avaient aimé le livre. Ça a évidemment beaucoup compté pour moi ».

Si parmi ceux qui ont vécu la Shoah, ils sont nombreux à avoir gardé le silence, pour survivre et pour vivre, certains ont pu témoigner bien des années plus tard.

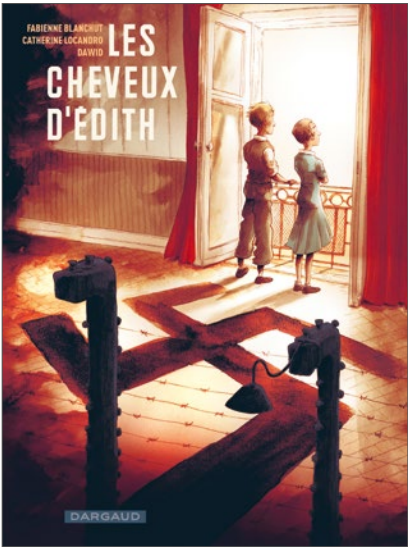
Assurément, « Géographie de l’oubli » demeurera un témoignage pudique et sensible qui traversera les générations. 🌱



CULTURE EN VRAC

Un récit poignant sur le retour à la vie après l’enfer

Dan Z.



Les Cheveux d’Édith

de Blanchut, Locandro, Dawid
Dargaud, 2025

Avec une délicatesse et une puissance rare, l’album *Les Cheveux d’Édith* s’impose comme un coup de cœur. Signé par le duo de scénaristes Fabienne Blanchut et Catherine Locandro, et mis en images par Dawid, ce généreux one shot raconte un pan souvent méconnu de l’après-guerre : le retour éprouvant des déportés des camps nazis.

L’Hôtel Lutetia : carrefour des retrouvailles et des traumatismes

Le récit nous plonge dans le Paris insouciant du 22 mai 1945, deux semaines à peine après la capitulation de l’Allemagne. Alors que les brasseries résonnent du son de Glenn Miller et que les cinémas projettent *Les enfants du paradis*, un parfum de liberté flotte sur la ville. C’est dans ce contexte que l’on fait la connaissance de Louis, un jeune lycéen de 17 ans qui travaille à temps partiel au cinéma Pax. Bouleversé par le silence de son père face aux atrocités de la guerre et aux rumeurs d’horreur, Louis est en quête de vérité. Il décide de s’engager comme bénévole à l’hôtel Lutetia, réquisitionné

sur ordre du général de Gaulle pour accueillir les rescapés des camps de concentration et d’extermination. Cet établissement, qui fut un temps le quartier général du renseignement allemand, devient alors le point de transit de milliers de survivants.

Louis et Édith : deux destins, une même quête d’humanité

Au Lutetia, Louis rencontre deux jeunes rescapées : la pétillante Sylvette et, surtout, Édith. Cette dernière, l’héroïne éponyme, revient d’Auschwitz, mais son esprit semble ne pas avoir quitté l’enfer. Elle incarne le traumatisme qui envahit la moindre pensée, gâchant l’instant de bonheur. À l’opposé, Sylvette symbolise l’envie folle de vivre et de jouir de la liberté retrouvée. L’histoire se concentre sur les douze jours qui vont changer la vie de Louis. Il se confronte à l’indicible, interrogeant la collaboration passive de son propre père et cherchant à comprendre l’ampleur de l’horreur.

Un graphisme tout en délicatesse pour un sujet brutal

Pour un récit aussi intense, le dessinateur Dawid (connu pour ses séries jeunesse comme *SuperS*, mais aussi son album adulte *Monsieur Apothéoz*) a opté pour un graphisme doux. Les visages des personnages, peu détaillés, traduisent à la perfection leurs émotions : la colère de Louis, la détresse d’Édith, la vitalité de Sylvette.

La couverture elle-même est un modèle d’évocation, montrant Louis et Édith regardant vers un avenir lumineux, mais portant l’ombre d’une croix gammée et les barbelés en premier plan. Le traumatisme est toujours insidieux...

La mise en couleurs est un élément narratif crucial. La teinte sépia, qui prédomine, installe une ambiance douce dans le présent. Elle tranche radicalement avec les souvenirs d’Auschwitz d’Édith, où le noir se fait plus agressif, le brun devient glauque, rehaussé du rouge vif des brassards nazis. À l’inverse, dans les souvenirs d’avant-guerre, seule Édith conserve sa teinte sépia, sur des décors crayonnés d’un gris-bleu clair. Cette dualité visuelle, ce trait à la fois doux et puissant, sert une narration poignante.

Un travail de mémoire intime et universel

Les scénaristes Fabienne Blanchut (auteure jeunesse prolifique, notamment de *Zoé princesse parfaite*) et Catherine Locandro (littérature, multi-récompensée pour *Clara la Nuit*) tissent un récit dur mais porteur d’optimisme, accessible dès 12 ans. Elles rendent un hommage vibrant aux rescapés et mettent en lumière des scènes d’une grande puissance, des marches macabres des nazis à l’attente angoissée des familles devant le Lutetia. L’album est également un travail de mémoire très personnel. Le nom de Louis, Giroud est, de fait, celui du grand-père de Fabienne Blanchut, et le grand-père de Dawid, résistant tué au massacre de Gardelegen, apparaît en portrait dans une case.

Les Cheveux d’Édith est un magnifique roman graphique qui, face à la barbarie, ravive l’Humanité. Un album intime et universel, à lire pour ne jamais oublier. 🌱

Un 13^e opus savoureux : Joann Sfar revient à ses fondamentaux

David Lev

Joann Sfar et son facétieux félin sont de retour aux sources pour le treizième tome de la série culte, *Le Chat du Rabbín*. Après un périple dans l'opus précédent, l'auteur retrouve le cocon chaleureux d'Alger la Blanche, s'inscrivant dans la tradition des albums d'Astérix, une influence majeure revendiquée par Sfar. C'est dans l'intimité de l'école de Talmud Torah de son maître, le Rabbín Sfar, que le chat philosophe reprend ses fondamentaux : moquer et expliquer les turpitudes humaines en puisant dans les textes bibliques les clés de notre mode de pensée contemporain.

Un plaidoyer pour le savoir contre l'obéissance

Au cœur de ce nouvel album, une question brûlante : pourquoi le savoir et la connaissance sont-ils regardés avec une telle méfiance par les religieux et sectaires de tous poils ? Le Chat a fait son choix dans cette lutte millénaire : il est un fervent partisan de la connaissance et un farouche adversaire de l'obéissance aveugle. Le ton est donné lorsque le chat profite de l'absence de son maître pour engager la conversation avec les élèves sur l'arbre de la connaissance et l'apparence de Dieu. Sa provocation habituelle, qui lui vaut un bain forcé dans une fontaine, ne fait que renforcer sa détermination.

Le Chat du Rabbín : L'arbre de la connaissance (tome 13)

de Joann Sfar



Cinq questions à Joann Sfar

Sur la planche 2, le chat dit :

« La religion, c'est l'école de
l'obéissance, pas du savoir ».

Cela donne le ton. Pourquoi être
allé dans cette direction pour
ce tome ?

Je me suis emparé de cette notion d'arbre de la connaissance, car c'est une légende commune aux mondes juif et chrétien. À travers elle, j'ai examiné le péché originel, le paradis, le savoir, et ce que ça veut dire quand on plonge dans les textes. Cette exégèse, cette interprétation des textes — exercice que j'aime beaucoup et qui est omniprésent depuis le début du Chat —, je la pratique régulièrement en lisant la Bible, pas en religieux mais en dramaturge. Étudiant, j'avais également été marqué par Quatre Lectures talmudiques d'Emmanuel Levinas, où le philosophe plonge dans l'exégèse biblique.

En lisant la Torah, le chat dit qu'il
n'y comprend rien. Le rabbin n'est
pas plus avancé mais il préconise
de lire les commentaires du texte,
et les commentaires
des commentaires...

Ils ont raison tous les deux. Ce que j'essaie de mettre en avant, c'est le rejet du littéralisme dans toutes les religions. Qu'est-ce que le littéralisme ? C'est quelqu'un qui prend le texte biblique et qui dit : « On va faire au mot près ce qu'il y a dedans. » La réalité, c'est que le texte est assez incompréhensible si on ne l'interprète pas. D'une certaine façon, que le chat ait raison ou tort n'est pas important. Il est là pour nous, c'est un animal qui regarde des êtres humains.



↑ Extrait du *Chat du Rabbín* Tome 13 de Joann Sfar, page 10

Un petit personnage plein de tendresse qui est face à l'enseignement religieux. Il a une lecture bizarre, provocante, qui met les êtres humains face à leurs incohérences.

À travers un rêve, le chat a une
façon toute personnelle
d'imaginer la création du monde,
où le félin joue un rôle majeur...

Oui, c'est une manière de raconter. Chaque fois qu'on entend une légende, qu'elle soit biblique ou autre, on s'imaginer que ça parle de nous, parce qu'on a envie d'être le héros de l'histoire. Le chat aussi ! C'est donc une manière de pousser jusqu'à l'absurde la tendance qu'on a d'imaginer qu'on est toujours le centre du monde.

Plus loin, il y a une courte scène
très poétique, quand le fils du
coiffeur sort la nuit pour aller jouer
de la guitare dans les clubs, à l'insu
de son père...

Chaque case du livre parle du péché, de l'interdit, de ce qu'on n'a pas le droit de connaître. L'intimité des femmes, la nudité, l'enseignement à l'école ou l'enfant qui désobéit à son père. Dans son cas, il n'a pas le droit de pratiquer la musique et de visiter le monde de la nuit. Tout ça est aussi lié à la connaissance.

La conclusion de l'album offre une révélation étonnante...

Le rabbin dit que le paradis terrestre, c'est quand on est dans le ventre de notre mère. À la naissance, on entre dans le monde de la connaissance. Sans le faire exprès, il énonce quelque chose d'absolument révolutionnaire. Il fait disparaître toute la culpabilité et il explique que ce dont on parle ici, c'est la naissance. Je trouve ça très beau que ça vienne du rabbin, car son but n'est pas de provoquer qui que ce soit. C'est juste qu'au moment où il fait ce qui lui semble être une découverte spirituelle, il la partage. En fait, le vrai révolutionnaire de cette histoire, c'est le rabbin. 🐱

Né à Nice le 28 août 1971, Joann Sfar est une figure majeure et prolifique de la création contemporaine française. Il est à la fois auteur de bande dessinée, illustrateur, romancier et réalisateur de cinéma. Diplômé d'une maîtrise de philosophie, il se lance dans la bande dessinée dans les années 1990 et s'impose rapidement. Il est notamment connu du grand public pour ses séries à succès, dont *Le Chat du Rabbín* (qu'il adapte lui-même au cinéma en 2011, remportant le César du meilleur film d'animation en 2012), *Petit Vampire* (qu'il a également adapté en film d'animation), *Donjon* (cocréé avec Lewis Trondheim), *Klezmer*, ses Carnets autobiographiques.

Son œuvre est caractérisée par une réflexion constante sur des thèmes existentiels, identitaires et philosophiques, interrogeant notamment les rapports qu'entretiennent les religions. À partir de 2010, il s'illustre également en tant que réalisateur avec le succès de son film biographique romancé, *Gainsbourg, vie héroïque*. Il est aussi professeur à l'École des Beaux-Arts de Paris.

Au cinéma ou sur les plateformes de streaming



The Performance de Shira Piven

Avec Jeremy Piven, Steven Berkoff et Robert Carlyle

Le film se déroule dans les années 1930 en Europe. Il suit l'histoire de Harold May, un talentueux danseur de claquettes juif-américain. Alors qu'Harold et sa troupe sont en tournée en Europe, ils sont repérés par un attaché allemand. On leur propose alors une opportunité unique et lucrative : donner une représentation privée exclusive à Berlin devant un public très particulier qui n'est autre qu'Adolf Hitler lui-même.. Harold, un homme ambitieux et désireux de succès, est confronté à un choix moral déchirant : accepter de se produire sur scène devant le Führer, un geste qui pourrait lui coûter son âme et sa dignité mais potentiellement assurer la gloire et une somme d'argent considérable pour sa troupe. Le film explore ainsi les thèmes de l'ambition, de la survie et de la boussole morale face à la montée du nazisme et à l'approche de la Seconde Guerre mondiale..



A Real Pain de Jesse Eisenberg

Avec Kieran Culkin, Jennifer Grey et Will Sharpe

L'histoire suit David, un homme aux angoisses bien gérées et à la vie structurée, et son cousin Benji, un électron libre exubérant et imprévisible. Après le décès de leur grand-mère, survivante de la Shoah, les deux cousins se retrouvent pour un voyage en Pologne. Ce pèlerinage, financé par la défunte, est censé être un retour aux sources, un « tour du patrimoine juif » dans la patrie de leur aïeule. Cependant, ce voyage mémoriel, qui les mène à travers des lieux chargés d'histoire, sert surtout de toile de fond à la réémergence de leurs vieilles tensions. Le contraste entre la personnalité anxieuse et réservée de David et la franchise débridée de Benji engendre un affrontement constant, mêlant humour gênant et moments de profonde émotion.



Come Closer de Tom Neshor

Avec Lia Elalouf, Darya Rosenn

Le récit se concentre sur Eden, une jeune femme impulsive et en difficulté, dont la vie est brisée par la mort subite de son frère adoré, Nati, dans un accident de voiture. Dévastée par la perte de la seule personne qui la comprenait, Eden sombre dans une forme d'obsession.

Sa quête pour combler le vide la mène à découvrir un secret : Nati avait une petite amie cachée, Maya, issue d'un milieu plus modeste que la famille d'Eden. Malgré leurs différences initiales, les deux jeunes femmes, unies par leur chagrin et leur amour pour le disparu, développent un lien dangereusement intense et complexe. Leur relation, à la fois sensuelle et fragile, devient une tentative de ramener Nati à la vie. Le film dépeint leur voyage émotionnel, qui est une course folle pour transformer le chagrin en une nouvelle forme d'amour et de connexion.



Guns & Moses de Salvador Litvak

Avec Mark Feuerstein, Neal McDonough et Dermot Mulroney

Le film suit l'histoire du Rabbin Mo, un chef spirituel discret et respecté dans une petite communauté du désert. La vie paisible de Mo bascule lorsque sa synagogue est victime d'une violente agression. Forcé de sortir de son rôle de guide spirituel, le Rabbin Mo se lance dans une quête personnelle pour découvrir les responsables et protéger sa communauté. Il est ainsi propulsé dans une spirale de danger et d'action qui remet en question ses valeurs morales et sa foi. L'intrigue se développe comme un mystère, parsemé de rebondissements, où le Rabbin Mo doit naviguer entre les codes de son héritage religieux et la réalité sombre du monde criminel.



All about the Levkoviches de Adam Breier

Avec Mark Feuerstein, Neal McDonough, Dermot Mulroney

L'histoire se déroule à Budapest et se concentre sur les Levkoviches, une famille déchirée par un fossé spirituel et géographique. Au centre de la tension se trouve Tamás, un entraîneur de boxe vieillissant, au grand cœur mais très têtu. Tamás s'entend bien avec tout le monde, sauf avec son propre fils, Iván. La relation entre père et fils est rompue depuis qu'Iván a choisi de s'installer en Israël pour mener une vie plus stricte au sein d'une communauté juive orthodoxe. Tamás n'a même jamais rencontré son petit-fils, Ariel. Le décès soudain de l'épouse de Tamás et mère d'Iván force ce dernier à revenir à Budapest avec son jeune fils pour les funérailles. Ce retour involontaire oblige les trois générations à cohabiter et à confronter leurs anciens griefs. Entre le père laïc et bourru et le fils ultra-religieux, le film déploie une chronique familiale douce-amère sur le chemin sinueux de la réconciliation.



Gagnez une Bande Dessinée en répondant à la question suivante :

Un nouveau tome du « Chat du Rabbin », signé Joann Sfar, vient de sortir. De quel opus s'agit-il ?

Envoyez votre réponse à hayom@gil.ch en indiquant sous objet « Concours décembre 2026 » avec votre nom, prénom et adresse

Salon

© Pierre Albouy



Salon du livre Du 18 au 22 mars 2026 Palexpo

À ne pas manquer : la 40^e édition du Salon du Livre (Palexpo-Halle 1, Route François-Peyrot 30 au Grand-Saconnex). Cette « édition anniversaire » promet un programme festif, riche en « surprises inspirantes » et en rendez-vous incontournables. Ce qui vous attend :

- Plus de 600 auteurs et autrices issu-e-s de la Suisse, de la France, de la Belgique, du Québec et de l'Afrique francophone...

- Un accueil chaleureux au stand de la CICAD
- Un éventail varié de genres : romans, BD, fantasy, poésie, jeunesse, polar, essais...
- Une palette d'animations : séances de dédicaces, ateliers créatifs, parcours d'énigmes, expositions thématiques, scènes de débats, espace jeunesse.
- Présence de prix littéraires, parmi lesquels le Prix Ahmadou Kourouma
- Découvrir les nouveautés littéraires, échanger directement avec des auteurs et autrices et obtenir des ouvrages dédiés.
- Pouvoir s'immerger dans l'univers francophone du livre, dans un cadre professionnel mais aussi convivial.
- Participer à des ateliers ou animations ciblés jeunes ou familles, si vous venez avec des enfants ou ados.
- Profiter d'un moment culturel majeur à Genève, célébrant la langue française.

Lire



« Enfant brûlée cherche le feu » de Cordelia Edvardson

Élevée dans la tradition catholique dans le Berlin des années 1930, Cordelia, fille de l'écrivaine Elisabeth Langgässer, découvre sa judéité par la froideur des lois nazies. Déportée à Theresienstadt puis à Auschwitz, où elle croise le chemin du Docteur Mengele, elle y survit. Son récit, écrit des années après sa libération et son installation en Suède, tente de comprendre l'horreur vécue et l'abandon cruel de sa propre mère qui a accepté sa déportation. L'auteure combine ses souvenirs des camps avec l'exploration de son enfance complexe, offrant un « conte de fées terrifiant ». Une œuvre littéraire majeure, redécouverte et saluée. Ce roman autobiographique est un témoignage sidérant sur la Shoah et une plongée glaçante dans une relation mère-fille toxique.

Théâtre



Le Tartuffe
Théâtre de Carouge,
Grande Salle
Du 3 mars au 2 avril 2026

Mise en scène signée
par Jean Liermier

L'intrigue, centrée sur l'hypocrite Tartuffe qui s'immisce dans la vie d'une famille bourgeoise pour mieux la ruiner et la déshonorer, offre une réflexion toujours pertinente sur la manipulation religieuse et sociale, la crédulité et l'aveuglement. Sous la direction de Liermier, on peut s'attendre à une relecture qui, tout en respectant le texte, saura souligner l'universalité des travers humains dépeints par Molière. Un classique à redécouvrir ou à faire découvrir, qui promet à la fois rire et matière à penser



Le Voyage de la Vénus Noire
La Comédie de Genève
Du 8 au 11 janvier 2026

La Comédie l'année 2026 avec un spectacle s'inscrivant dans son « Focus Créatrices ». Porté par la célèbre cinéaste et documentariste Alice Diop, ce projet promet d'être un moment de théâtre puissant et nécessaire. L'œuvre explore probablement le destin tragique de la Vénus Hottentote (Saartjie Baartman), cette femme Khoisan exhibée dans les « spectacles » et foires

européennes au début du XIX^e siècle. Il s'agit d'une histoire poignante de déshumanisation, de regard colonial et de l'exploitation du corps féminin et noir. Ce type de création à la Comédie de Genève est souvent à l'intersection du documentaire, de la performance et de la fiction, offrant au public une expérience scénique qui bouscule les mémoires et interroge les questions contemporaines d'identité, de race et de représentation.



Vidéo Club
Théâtre Alchimic
Du 16 janvier au 5 février 2026

Le Théâtre Alchimic propose une incursion dans l'univers de la comédie contemporaine avec la pièce Vidéo Club, une création de Sébastien Thiéry. Reconnu pour son sens aigu de l'absurde et ses situations décalées (on lui doit notamment Cochons d'Inde), Thiéry est un maître pour explorer les névroses de notre société à

travers le rire. Alors que l'ère des cassettes VHS et des clubs de location de films semble bien lointaine, on peut imaginer que cette pièce ne se contente pas d'une simple nostalgie. Que cache ce « Vidéo Club » ? Une comédie de mœurs, un thriller burlesque, ou une histoire sur l'érosion des liens sociaux à l'ère du numérique ? Avec l'ambition d'une « création », le Théâtre offre une plateforme pour rire de nos obsessions et des décalages de notre époque. Un spectacle idéal pour bien commencer l'année 2026.

*Le GIL a besoin
de Vous !*
**Sans votre générosité, notre mission ne
pourrait se poursuivre.**



Scannez* & Donnez
**avec votre application bancaire*

Bénéficiaire | Communauté Juive Libérale de Genève
IBAN CH05 0024 0240 2554 0200 U

Merci de tout coeur.



← Philippe Val

INTERVIEW EXCLUSIVE

Nous sommes tous juifs

Ilan Levy

Intellectuel engagé, l'ancien rédacteur en chef de Charlie Hebdo et directeur de France Inter, où il n'est plus souvent invité, Philippe Val est un homme libre. Essayiste prolifique, il scrute notre société et ses dérives en amoureux de l'Europe et vigie avancée contre l'antisémitisme.

Interview Exclusive

Aurions-nous, après les terribles pogroms du 7 octobre, basculé dans une nouvelle ère d'un antisémitisme décomplexé, voire tendance ?

Bien évidemment, nous assistons à l'accélération d'un processus existant. L'antisémitisme de la droite nationaliste, type Le Pen père, était connu, celui de la droite catholique n'est plus actuellement un sujet, il reste l'antisémitisme par essence de la droite païenne, mais l'antisémitisme de la gauche extrême est continu et virulent. Il est catalysé par la haine d'Israël et le soutien aux Palestiniens, bien avant le 7 octobre. Cette gauche est pro-arabe depuis la Guerre d'Algérie, ce qui est incompréhensible car elle en vient à soutenir des régimes théologico-politiques, des dictatures féodales où les femmes et les

homosexuels sont maltraités, mais peu importe. Cela relève d'un antisémitisme très politique, qui préfère des dictatures à la démocratie israélienne, et qui se cache derrière l'antisionisme. C'est totalement aberrant car le sionisme est un patriotisme de droite, comme de gauche. On ne peut fournir une explication rationnelle, on ne peut pas détester un pays, éventuellement sa politique. J'adore l'Italie, mais je n'aime pas sa 1ère ministre. J'aime Israël, même si je déteste certains de ses ministres. Ceux qui détestent Israël le font car c'est un pays juif, un pays de Juifs. J'aime Israël, comme j'aime l'Italie ou la Grèce, j'aime tous les pays d'égalité où la liberté d'expression est autorisée. C'est dans ces pays que j'aime voyager et où je me sens bien. Je préfère les démocraties aux dictatures, quelle drôle d'idée !

suite →



NOTRE MAGAZINE HAYOM
recherche un-e relecteur-trice bénévole !

Envie de participer à l'aventure et de contribuer à un beau projet éditorial ?

Contactez-nous : hayom@gil.ch

Un immense merci pour votre soutien !



↑ « La gauche et l'antisémitisme », Philippe Val, L'Observatoire

Ce qui a pu «surprendre», c’est le basculement de l’extrême gauche, et même d’une partie de la gauche de gouvernement dans l’antisionisme primaire. Comment cela peut-il s’expliquer ?

Il reste de la gauche quelques anciens maires ou députés perdus dans la solitude et deux personnalités insoupçonnables : Bernard Cazeneuve et Manuel Valls.

La gauche est antisémite quand elle s’allie à la gauche radicale, comme on le voit avec LFI, et que le Parti Socialiste est « digéré » par Mélenchon. C’est une alliance entre des électoralistes et des antisémites.

Les Olivier Faure, Boris Vallaud et consort sont des collabos de Mélenchon ; les alliés de la gauche radicale sont encore pire que cette gauche, car elle, au moins, on la connaît.

Je considère que le PS n’existe plus comme parti socialiste et démocratique digne.

Cela nous renvoie à l’époque des compagnons de route du Parti Communiste. Avec le PC, on savait à qui on avait affaire, les compagnons de route faisaient semblant de ne pas être pour Staline, tout en cautionnant ses crimes, comme Yves Montand, Edgar Morin, Jean Paul Sartre qui se voulaient les « gardiens du temple du bien ».

Globalement, ils ont soutenu l’indépendance algérienne, c’était leur grand combat qu’ils n’ont pas mené pendant la Seconde guerre mondiale.

L’indépendance de l’Algérie est quelque chose de noble, mais leur façon de faire le fut nettement moins.

Pour nombre d’entre eux, ce fut un moyen facile de recycler leur antisémitisme en haine d’Israël après 1948 ; ils ne pouvaient plus être antisémites, l’antisionisme apparaît alors comme une bénédiction pour eux, comme le disait déjà le grand professeur Jankelevitch en 1972 « l’antisionisme est la permission d’être démocratiquement antisémite ».

Selon vous, y aurait-il encore des intellectuels de gauche ?

Non ! A gauche, nous avons des avatars de Bourdieu. Il y avait chez lui un fond de « connerie intellectuelle » : l’homme est bon, la société est coupable !

Staline a essayé, 50 millions de morts environ. Il faut vraiment être aveuglés pour continuer à enseigner cela. D’ailleurs, quand certains intellectuels de gauche publient des tribunes dans le monde, c’est d’une immense pauvreté intellectuelle et personne n’y comprend rien. On trouve des intellectuels de droite infiniment plus brillants, je ne sais s’il faut regretter ou s’en réjouir. La gauche radicale veut épurer ceux qui ne pensent pas comme elle, nous avons eu la Terreur, les Bolchéviques, Mao, Pol Pot, l’humanité n’a pas vraiment besoin d’essayer à nouveau.

De quand peut-on dater l’antisémitisme de gauche ?

Dès le XIX^e siècle, il existe un antisémitisme intrinsèquement de gauche, qui fait référence à la Terreur. À gauche, vous trouvez deux courants de pensée et deux types de personnalités qui s’en réclament : un courant des lumières libérales avec Condorcet et un courant plus sombre avec Rousseau qui servira de référence à Robespierre, puis à Lénine, Marx, Pol Pot...

Pour ce courant, la vérité est dans la nature, c’est un paradigme, un idéal qui ne se discute pas, la nature remplace dieu chez Robespierre. C’est bien évidemment une pure folie.

Ces gens-là ont commis des massacres au nom de l’absolu et du progrès.

Ceux qui se réfèrent à la Terreur, les « grands penseurs » comme Fourier, Blanqui Proudhon, ont formé la gauche radicale et sont d’ailleurs illisibles actuellement.

Il ne faut jamais oublier que, bien que d’origine juive, Marx est antisémite dès son 1^{er} texte « Sur la question juive ». Ce qu’il décrit, servira plus tard à la propagande nazie. Pourtant Marx a toujours été lu et approuvé par le monde intellectuel. Les marxistes propageront ensuite une propagande antisémite, puis négationniste après la Shoah.

Il ne faut pas oublier Jacques Doriot, un communiste en contact avec Lénine qui fonde le Parti Populaire Français et traque les Juifs pendant la guerre.

L’histoire de la gauche radicale est consubstantielle à l’antisémitisme.

Comment expliquer la trahison des clercs ?

Il faut bien comprendre que les clercs ont besoin d’un public. Il est alors plus facile pour eux, qui maîtrisent le langage, de s’adresser à la bêtise, ça emmène à la foi. On séduit les gens par de jolies phrases...

Quand je tente aujourd’hui de relire Aragon, on sent dès ses premiers textes qu’il va trahir la poésie en mentant, il était virtuose dans le mensonge.

Plus tard, il rejoint le PCF et il vend des millions de livres, il est adulé en URSS, enseigné dans les écoles et reçu comme un chef d’état.

Des poètes comme Verlaine, Apollinaire, certes plus pauvres, eux, n’ont jamais trahi. Ils ont gardé leur liberté, comme Colette, et sont encore lisibles actuellement. Beaucoup de poètes du XX^e siècle ont trahi et sont illisibles désormais.

Les clercs trahissent la raison au profit d’une foi, suivent un courant qui les met en valeur. L’honneur d’un clerc est de servir la raison avec sa liberté de penser.

Je préférerais toujours Camus à Sartre, Aron à Sartre et je suis avec le Don Juan de Molière, qui dit 2 et 2 font 4. Le clerc dira ça fait 3 ou 5, car 4, c’est sioniste !

Vos deux passions sont l’Europe et Israël ; leur lien est-il indéfectible ?

C’est la même passion. L’Europe sans les Juifs, c’est comme les Juifs sans l’Europe : ça n’existe pas ! L’histoire de la pensée juive et de la pensée grecque est intimement liée depuis l’Antiquité ; c’est cette pensée qui fabrique de l’Europe et la culture européenne, qui a compris, après tant de guerre et de massacres, que l’Europe est un peuple.

L’Europe, c’est le droit et le respect de l’autre. Si on voyage, il est aisé de se rendre compte que l’Europe est un paradis par rapport au reste de la planète.

Je me sens toujours mieux à Oslo, Tel-Aviv, Paris ou Rome qu’en Afrique, en Asie ou même aux États-Unis actuellement.

L’Europe, c’est le « visage de l’Autre », selon Lévinas. C’est tout ce qu’Hitler a souhaité détruire. Il a exterminé les Juifs pour tuer l’Europe et la remplacer par une grande « Germanie ».

Certains Juifs en France ne voient plus le RN comme antisémite, il faut s’en méfier et surveiller son discours sur l’Europe. Les anti-européens sont secrètement antisémites et leur antisémitisme ressortira un jour par la haine de l’Europe.

L’Europe est né du combat entre Sparte et Athènes, combat des idées libérales contre l’obscurantisme ; en quoi ce combat est-il toujours au cœur de nos sociétés ?

Ce combat existe toujours même si, bien entendu, l’histoire ne repasse pas les plats. La pensée judéo-grecque, « L’Iliade », « l’Odyssée », raconte notre histoire, la vie de chacun d’entre nous. La guerre Sparte-Athènes n’a jamais cessé. Sparte, c’est Moscou ; Kiev c’est Athènes, dirigée par un président juif démocratiquement élu.

À l’instar de Montaigne, je suis un sceptique qui pense, quand même, que l’homme préfère être heureux, jouer du piano plutôt que faire la guerre.

Je pense qu’Athènes gagne au bout du compte mais que cette victoire n’est jamais définitive. Athènes doit sans cesse repousser Sparte qui existera toujours.

Les Européens ont la chance de connaître la paix depuis 1945, ils en ont presque oublié d’être une puissance. Nous devons devenir une puissance militairement et intellectuellement, car nous ne sommes pas des agresseurs. 🇺🇸



INTERVIEW EXCLUSIVE

Lawrence Bender: le producteur qui veut raconter Israël autrement

Nathalie Hamou

La tragédie du 7 octobre 2023 a modifié la trajectoire de ce producteur hollywoodien, associé aux œuvres culte du cinéaste Quentin Tarantino. Il a co-produit la série TV israélienne « Red Alert » consacrée à la résilience nationale lors des attaques meurtrières du Hamas.

→ Lawrence Bender lors d'une master class donnée cet été à Jérusalem

La rencontre a été fixée samedi 19 juillet, à 8h30, dans le salon d'un hôtel situé à quelques encablures de la Cinémathèque, haut lieu du Festival international du film de Jérusalem, dont le coup d'envoi a été donné l'avant-veille. Le producteur hollywoodien Lawrence Bender, 67 ans, qui a gardé l'allure d'un danseur – sa première vocation – s'est levé à l'aube pour travailler, enchaîner les interviews, avant de donner une « master class ». La venue de celui qui a produit les premiers films du cinéaste américain Quentin Tarantino – avec des œuvres culte telles que « Reservoir Dogs » (1990), « Pulp Fiction » (1994), « Inglorious Basterds » (2009) ainsi que « Une vérité qui dérange » (2006), le documentaire oscarisé autour du défi climatique de l'ex-vice-Président américain Al Gore – suscite un immense intérêt.

Son nom est certes moins connu du grand public que celui de l'actrice israélienne Gal Gadot, devenue symbole international. Mais lorsque Lawrence Bender est monté sur la scène de la Piscine du Sultan, juste avant l'interprète de « Wonder Woman », pour recevoir un prix récompensant sa carrière lors de la cérémonie d'ouverture du 42^e festival international du film de Jérusalem, il a eu droit à une standing ovation. Très marqué par les attaques du 7 octobre 2023, Lawrence Bender s'est exprimé devant le

public israélien sur son identité juive et son attachement à l'Etat hébreu.

« Je sais que vous vous sentez seuls », a-t-il déclaré, « mais je vous le promets : vous avez des amis en Amérique qui veulent vous écouter et vous aider à raconter vos histoires ». Joignant le geste à la parole, Lawrence Bender s'est investi depuis près d'un an en Israël, pour coproduire la série TV « Red Alert », consacrée à la tragédie du 7 octobre.

Entretien avec un producteur qui veut désormais mettre son savoir-faire au service de son peuple et de la lutte contre l'antisémitisme.

Qu'avez-vous ressenti lors de la cérémonie d'ouverture du Festival du film à Jérusalem ?

Recevoir un prix en Israël a eu une portée très particulière. J'ai pensé à mes parents disparus, à mes grands-parents venus de Hongrie, de Roumanie et de Biélorussie. Même si je ne suis pas né au Moyen-Orient, mon âme est ici.

Depuis le 7 octobre 2023, vous affirmez que votre rapport à Israël a changé. Comment ?

Ce jour-là, j'ai ressenti une colère et une tristesse immenses. J'ai eu le sentiment que des amis, des gens d'horizons différents avec qui j'avais travaillé toute ma vie, s'étaient évaporés. J'ai toujours défendu



↑ visuels de la série TV Red Alert.

la diversité, travaillé avec des Afro-Américains, des Latinos, des Asiatiques. Mais là, aucune de ces voix ne s'est manifestée. J'ai décidé qu'il était temps de me tourner vers mon peuple, de concentrer mon énergie pour lui.



↑ Lawrence Bender et Gal Gadot

Vous avez d’ailleurs passé plusieurs semaines en Israël au printemps pour le tournage de la série TV Red Alert...

Oui, un mois et demi en avril et mai. Nous avons filmé dans les localités frontalières de la Bande de Gaza, à Reïm sur le site du festival de musique Nova et à Beer Sheva. Survivants et familles endeuillées sont venus. Certains se rencontraient pour la première fois. Ils avaient besoin de partager leur douleur. Ces instants, parfois très durs, ont ressemblé à une thérapie collective.

Quelle est la trame de cette création ?

C’est une mini-série en quatre épisodes, produite avec Keshet et Green Productions, qui raconte des destins de gens ordinaires devenus des héros le 7 octobre. Nous avons parfois modifié des détails, toujours avec l’accord des personnes concernées. Mais l’essentiel est resté : un hommage à la résilience israélienne.

Vous reprochez au milieu du cinéma américain son silence après le 7 octobre 2023 ?

Oui, c’est une vraie déception. Certains se sont précipités pour critiquer la politique israélienne ou la guerre à Gaza. Mais pour moi, l’urgence était de dénoncer l’antisémitisme. Ce n’est pas le 7 octobre qui l’a créé, il existait déjà. Mais cette tragédie a libéré une parole hostile, une excuse pour attaquer les Juifs.

Comment répondez-vous à cette montée de la haine ?

J’ai décidé de développer un projet de « mockumentary » (documentaire parodique) sur l’antisémitisme et la méconnaissance du conflit israélo-palestinien, avec un ton satirique. L’humour peut ouvrir des portes, surtout auprès des jeunes...

Revenons à vos premières découvertes d’Israël. Votre premier voyage remonte à 2003, pendant la Seconde Intifada.

En effet. J’étais un peu honteux d’être venu si tard dans le cadre d’une mission pour la paix organisée par l’Israel Policy Forum. Nous avons rencontré des responsables israéliens et palestiniens,

mais aussi Hosni Moubarak au Caire. Et en revenant d’Égypte, nous avons appris qu’un attentat suicide venait de frapper un bus à Jérusalem. Ce fut un choc.

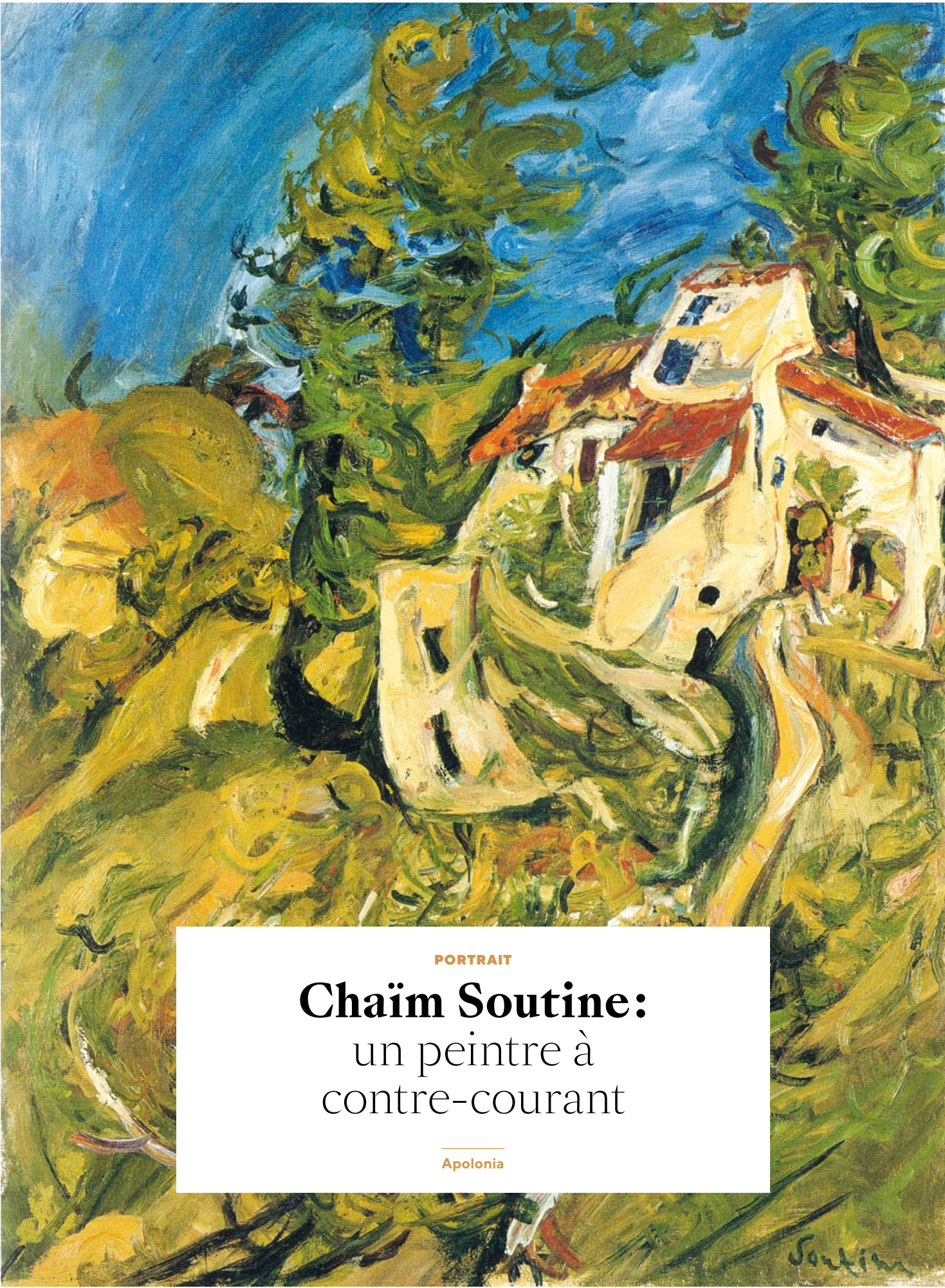
Pourtant, déjà en 1998, vous aviez eu une expérience marquante à Camp David...

J’y avais présenté le long métrage « Good Will Hunting » (co-écrit par Ben Affleck et Matt Damon) au président Bill Clinton. Voir l’endroit où Begin, Sadate et Carter avaient signé les accords de paix a été un moment très fort. Cela m’a poussé à réfléchir à l’impact que je voulais avoir sur le monde. Plus tard, cette prise de conscience m’a conduit à produire « Une vérité qui dérange », le documentaire d’Al Gore sur le climat.

Enfant, vous aviez aussi été confronté à l’antisémitisme. Est-ce que cela vous a façonné ?

J’étais le seul Juif de ma classe dans le New Jersey. On me bousculait, on m’insultait. Je me souviens encore du mot « kike » (NdlR : « Youpin »). Ces humiliations laissent des traces. Mais elles renforcent aussi le lien avec son identité. 🕊

© Sivan Pereg



PORTRAIT

Chaïm Soutine :
un peintre à
contre-courant

Apolonia



↑ **Chaïm Soutine**, À contre-courant, vue de l'installation, Collection d'art de Rhénanie-du-Nord-Westphalie, 2023



↑ **Chaïm Soutine**
1893, Empire Russe – 1943, France

Il y a des peintres qui ont connu des destins tragiques (tels que Van Gogh, le Caravage, Frida Kahlo ou Camille Claudel) et ceux qui ont connu gloire et beauté (Léonard de Vinci, Raphaël ou plus récemment Koons). Et il y a ceux qui ont réussi à se faire une place dans l'imaginaire du public, laissant à la postérité une ombre de leur présence, un sentiment impalpable ressortant à travers leurs toiles. Une impression de laideur, ou plutôt une angoisse. Mais pas vraiment de visage. Pas de passé. C'est le cas notamment de Chaïm Soutine. Un artiste qui n'existe pour beaucoup que pour ses visages déformés, ses villes nues et colorées, et sa raie hurlante et décharnée.

Berne lui a accordé l'an passé une rétrospective dans son Kunstmuseum, du 16 août au 1^{er} décembre 2024. L'exposition s'intitulait « Chaïm Soutine. À contre-courant ». Un titre parfait pour ce peintre qui a toujours refusé l'inertie, que ce soit exprimé à travers ses différents exils ou bien son œuvre inclassable.

Une enfance à contre-courant

Né dans un « Shtetl » près de Minsk en 1893, le petit Chaïm est le dixième enfant sur onze d'une famille de Juifs orthodoxes. Son père, tailleur (profession « typiquement » juive de l'époque qui mériterait qu'on s'y attarde dans un prochain article), nourrit l'espoir que son fils emboîte un jour ses pas. Toutefois, le jeune garçon se révèle indubitablement plus attiré par le dessin que par la surpi-qûre de revers. Vivre dans une bourgade qui, d'après ses dires, « n'aurait même pas connaissance de l'existence du piano », ne semble pas être un obstacle à son destin. Il montre d'ailleurs un tel enthousiasme à l'exercice de son art qu'il troque, faute de moyens économiques suffisants, des ustensiles de cuisine contre des crayons de couleurs. Ce malheureux épisode conduira un Chaïm Soutine de sept ans directement au cachot, à savoir la cave familiale, dans laquelle il restera deux jours.

Mais cette mésaventure ne décourage nullement le peintre en devenir. Il continue de braver l'autorité familiale et religieuse, et cela parfois au péril de sa vie. Un jour, pris d'une énième frénésie artistique, Soutine aurait fait le portrait du rabbin du village. Il n'est pas nécessaire de rappeler que la représentation du



↑ **Chaïm Soutine**, Le Groom, Huile sur toile, 98 x 80,5 cm, 1925

corps humain est perçue comme hérétique dans la tradition juive. En voyant le portrait, le fils du Rabbin, pris d'une rage incontrôlable, se serait jeté comme une furie sur l'artiste en herbe, le battant alors jusqu'au sang.

La famille de Chaïm porte naturellement plainte. L'auteur des crimes est alors condamné à dédommager pécuniairement le jeune garçon. Ironiquement, c'est grâce aux douze roubles versés par son agresseur que l'artiste sans le sou pourra suivre sa vocation. Après un court épisode initiatique à Minsk, il prendra la route pour Vilnius, la ville où tout commencera.

De Vilnius à Paris

En 1909, Soutine s'installe donc à Vilnius, une ville dont la moitié de la population est juive. Il s'inscrit à l'École des Beaux-Arts de la ville avec son ami d'enfance Kikoïne, et rate son entrée à cause d'une bête erreur de perspective. Il est toutefois admis l'année suivante et peint déjà avec le style tourmenté qu'on lui connaît aujourd'hui. Les paysages de misère profonde de son enfance ont vraisemblablement contribué à nourrir sa vision artistique...

Waldemar-George, essayiste et critique d'art d'origine polonaise contemporain de Soutine (et appartenant comme lui à cette catégorie de Juifs de l'Est partis pour tenter leur chance en France) a pu rendre compte dans un essai sur l'artiste d'une idée plutôt précise du « trou » dans lequel notre peintre est né : « [...] Routes défoncées par la neige ou la pluie, maisons lépreuses et effondrées, aux toits rasant le sol, maisons entassées les unes contre les autres et s'épaulant comme une escouade d'infirmeries. Baraques boiteuses aux fenêtres asymétriques, aux enseignes historiées et couvertes de graffitis informes [...] »¹. Le critique d'art décrit ici à s'y méprendre une toile de Soutine.

L'abeille voyageuse rejoint la Ruche

À 20 ans, Soutine fuit la Lituanie et sa misère pour Paris. Il n'a pas le sou, ne parle pas français et plus grave, son style n'est pas dans l'air du temps. Ses peintures aux sujets déformés ne correspondent pas à la norme alors en vogue. La peinture intellectuelle est ce qui prédomine la scène artistique française. Pourtant, moult artistes étrangers proposent dans la « Villa Médicis du pauvre » (la Ruche)

une vision artistique nouvelle. Parmi eux, on reconnaît Picasso, Modigliani, Kisling, Chagall...

Soutine était déjà perçu comme un grand original par ses contemporains. Des témoignages abondent sur ses allers-venues au marché, à la recherche de son prochain sujet. Son œil brillait à la vue d'une tête de veau qu'il trouvait « distinguée »² ou devant de beaux harengs qu'il voyait déjà en stars de sa prochaine nature morte. Un jour, on dit qu'il s'arrêta près d'un campement gitan pour peindre les yeux d'un cheval qui semblaient refléter « toute la misère du monde », ce qui bien entendu surprit le propriétaire de l'animal. Il demanda à le peindre, et étonnement, cette excentricité fut bien accueillie.

Parmi les grands artistes qu'il lui sera permis de fréquenter, on peut citer Amedeo Modigliani, un autre Juif en exil. Ce dernier, plus âgé, prendra le jeune blanc-bec sous son aile. En 1916, tous deux commencent à partager un atelier à la Cité Falguière. Leur vie de bohème est ponctuée d'épisodes de disette et de méchantes attaques de puces. Cette amitié durera jusqu'à la mort de Modigliani en 1920 à Cagnes.

Parmi d'autres rencontres décisives dans la vie de Chaïm, on peut citer le jeune marchand d'art Paul Guillaume, qui lui permit de louer un atelier rue Ravignan, Zborowski, courtier et marchand exclusif des œuvres de Modigliani, et aussi le Dr. Albert Barnes, collectionneur d'art états-unien qui rachètera plus d'une centaine de toiles de Soutine au marchand d'art. Et enfin Madeleine Castaing, décoratrice et mécène avec qui il finira par se brouiller définitivement vers la fin de sa vie pour une histoire de prix sur un tableau.

Le peintre s'éteindra en 1943, emporté par les suites d'une perforation d'ulcère à l'estomac... 🦋

¹ Waldemar-Georges, Soutine, Pris, éditions Le Triangle, 1928

² Dunow et Tuchman, « D'après nature : Soutine et ses thèmes », catalogue de l'exposition « Chaïm Soutine, l'ordre du chaos », Hazan, 2012, p.41-42

Steve Krief

BETTE MIDLER

Nous avons déjà présenté l’ascension fulgurante de Jonah Hill, passé de petit jeune comique à star de premier plan, comme dans « Le loup de Wall Street » aux côtés de Leonardo DiCaprio.



Cette fois-ci, il réalise un film, « Cut Off », dont la sortie est prévue en juillet 2026. L’histoire d’un frère et d’une sœur d’une famille aisée, obligés de se débrouiller lorsque les parents refusent de continuer à

payer leurs excentricités. Un film où Jonah joue aux côtés de l’immense Bette Midler. De la même génération que Barbara Streisand, elle est certes moins connue de notre côté de l’Atlantique. Née dans une famille juive à Hawaï en 1945, elle remporta un Golden Globe lors de son premier rôle dans le magnifique « The Rose » (1979). On la retrouve ensuite dans des comédies déjantées telles que « Down and Out in Beverly Hills » (1986) et « Ruthless People » (1986), dans une belle histoire d’amour aux côtés de James Caan dans l’émouvant film « For the Boys » (1991) ou en rupture brutale aux côtés de Woody Allen dans « Scenes From a Mall » (1991) avec tout autant d’humour. Alors, si vous voulez voir une incarnation de la yiddish Mama américaine pleine d’énergie, d’enthousiasme et de générosité, vous n’en serez qu’à un billet de cinéma.

KEREN ANN

En parlant de femmes artistes luttant face au silence et au manque de courage de leurs collègues depuis deux ans, nous avons plus près de chez nous, Keren Ann.

Cette merveilleuse folk singer qui capte dans sa guitare les voix et langues de toutes les populations qu’elle fréquente pour en faire sortir des notes. Celles-ci font renaître les sourires dans les ambiances feutrées, à mi-chemin entre la musique de Saint-Germain et celle des kibboutzim d’antan. Keren Ann non plus ne se laisse pas labelliser, catégoriser. Reprenant fièrement sa guitare en guise de bouclier de Wonder Woman, elle continue à se produire sur scène. C’est ainsi qu’on peut la voir partager tant de planches avec d’autres artistes ou en solo. Mais aussi lors de caméos dans des films, notamment israéliens. Et toujours cette présence, cette aisance, ce naturel, se fondant dans l’ambiance et la recréant pour rapprocher les convives avec sa guitare. Pour partager un moment et prolonger la nuit. Elle participe en 2026 à une grande tournée qui l’amènera dans de nombreuses villes françaises afin de présenter son nouveau disque « Paris amour ». Tout un programme...



STEVEN SPIELBERG

Souvent, l’enfant qui est en Spielberg lorsqu’il se désespère de l’avenir de l’humanité, s’envole sur un vélo avec E.T. dans le panier, vers la Lune, se rend à pied à la rencontre du 3^e type, ou en voiture DeLorean, traversant le temps entre passé et futur.

Prochainement, ce sera un ovni qui l’emportera. Un projet ciné mystérieux dont la sortie est prévue en 2026. Généralement, les films avec ovnis se déroulent dans les déserts américains. Les extraterrestres n’arrivent jamais à Los Angeles ou New York, atterrissant dans le Sud profond, chez des gens soupçonneux de toute personne originaire de plus de 100 km. Alors imaginez quelqu’un venu d’une autre planète ! Prudent, Spielberg a effectué son tournage dans le New Jersey, l’État des chaleureux Sopranos. Il s’agit du premier film de Spielberg depuis « The Fabelmans » (2022), une œuvre autobiographique. D’ailleurs, ne le sont-elles pas toutes chez Spielberg ? Entre crainte et espoir, réflexions sur les problèmes contemporains ou traumatismes historiques comme la Shoah ou celui de la ségrégation raciale qu’il vit enfant aux États-Unis, il permet au grand public de confronter et de tirer les leçons des sujets douloureux de l’Histoire tout en rêvant de Tikoun olam... et d’ovnis.



GAL GADOT

Il apparaît dans le conflit entre Israël et le Hamas, comme souvent et notamment il y a 85 ans, que les acteurs et promoteurs de la culture dite populaire ont plus de courage que ceux issus de la culture prétendument respectable.

Gal Gadot, la mannequin israélienne devenue une célébrité grâce au rôle de Wonder Woman, a subi de nombreuses attaques, des menaces, des boycotts... Parfois de la part de militants enivrés par une surexposition à des vidéos d’influenceurs. Et parfois d’actrices concurrentes. Comme cela arrivait d’ailleurs pendant la Seconde Guerre mondiale, quand, par exemple, un boucher faisait de la concurrence à un autre sur la même rue. Les lettres anonymes surgissaient afin de dénoncer et de se débarrasser du concurrent. Alors, telle Wonder Woman, Gal Gadot n’a pas baissé les yeux. Et certains producteurs et réalisateurs ne sont pas tombés dans le panneau, continuant à voir en elle son talent, sa présence et sa détermination. C’est ainsi qu’elle assure le premier rôle dans le film d’horreur « Runner » de Kevin Macdonald, qui sortira en 2026. L’histoire d’une avocate basée à Londres dont le fils est kidnappé et qui tente à tout prix de le sauver.

CHARLOTTE GAINSBORG

Alors, jamais 2 sans 3 !

Une autre grande artiste, elle aussi menacée, boycottée et stigmatisée : Charlotte Gainsbourg. Celle qui depuis maintenant 40 ans émeut par sa voix et son jeu d’actrice. Elle avait un nom et s’est fait un prénom, mêlant son talent personnel à celui inculqué et hérité de ses parents : Serge Gainsbourg et Jane Birkin. Eux dont les musiques et films voyagent encore n’ont pas empêché Charlotte de se consolider un prénom, une carrière. Au contraire. On ne compte plus les albums, les grands films de genres si différents. Charlotte, qui a été choisie pour incarner Gisèle Halimi au cinéma, est menacée par une foule haineuse car elle a osé signer une pétition condamnant l’antisémitisme. Mais comme son père, face à des racistes et antisémites de son époque qui lui reprochaient sa version de la Marseillaise chantée en mode reggae, une musique révolutionnaire, Charlotte lève le poing et continue sa bataille. Faisant d’elle une digne héritière non seulement de ses parents, mais des Gisèle Halimi et Simone Veil de tous bords.



↑ À gauche, l’avocate Gisèle Halimi en 1974. À droite, l’actrice Charlotte Gainsbourg le 18 mai 2025.

À 36 ans, le plus jeune fils de Shlomo Artzi, légende vivante de la chanson israélienne, s'avance sur le devant de la scène. Après des années passées à hésiter entre la philosophie, la psychologie et la musique, Yonatan Artzi a lancé début octobre son premier album, né dans la tourmente de la guerre. Guidé par Idan Raichel, qui fait ici ses débuts comme manager, il assume à la fois le poids d'un patronyme et la quête d'une voix singulière. Longiligne, d'un calme presque timide, il ressemble trait pour trait à son père, mais refuse de s'abriter derrière cette filiation écrasante. Rencontre.

« J'ai toujours écrit des chansons, mais après l'armée, j'ai suivi des études universitaires, confie-t-il, lors d'une rencontre estivale survenue dans un café au cœur de Tel-Aviv. Je pensais devenir thérapeute et ouvrir une clinique. » Service militaire dans une unité de renseignements, licence de psychologie et de philosophie à l'Université de Tel-Aviv, puis début de master : le jeune homme a longtemps hésité à s'exposer sur scène.

Pour autant, la musique n'a jamais cessé d'accompagner sa vie quotidienne. Avec son frère Ben, pianiste et chanteur, de treize ans son aîné, il se produisait déjà lors de concerts intimes, notamment pendant la pandémie de Covid. « Mais il te faudra choisir entre la musique et le reste, m'a dit un jour mon professeur de guitare. » Le véritable tournant survient à l'automne 2023, dans la foulée des attaques meurtrières du Hamas et de l'irruption brutale de la guerre, qui plongent Israël dans une douleur collective.

« Je me suis d'abord demandé à quoi bon continuer la musique dans un tel contexte », rappelle-t-il. Puis l'évidence s'est imposée. Quelques semaines plus tard, Yonatan rencontre Adva et Yossi, les parents de Noam Abramovich, une jeune

soldate assassinée ce jour-là à la base de Nahal Oz. Sa mère lui demande d'écrire un morceau en mémoire de sa fille, une observatrice de l'armée. De cette requête naît « Yalda Sheli » (Ma fille). « Cela m'a bouleversé, je me suis senti investi d'une mission. J'ai compris que la musique pouvait être plus qu'un divertissement : un outil de consolation et de mémoire. »

Avec le producteur Gilad Shmueli, il entame alors un travail intensif. En l'espace d'un mois, il écrit près de cent chansons. Dix sont retenues pour former l'ossature de son premier album. Parmi elles, « Giborim » (Héros), sortie en avril 2024, traite de la guerre et de ses cicatrices. « Yesh Mabul » (Il y a un déluge), dévoilée en juillet, évoque la destruction mais aussi la renaissance, tandis que « Maim Zormim » (L'eau qui s'écoule), partagée fin août, célèbre le mouvement et la continuité. « Je suis plutôt d'un tempérament introverti, explique-t-il. Mais j'ai découvert la puissance de la scène : les chansons que l'on écrit dans l'intimité peuvent toucher des inconnus. Et dans un pays meurtri, cette connexion devient essentielle. »

Son frère Ben occupe une place particulière dans ce processus. « Il m'a initié à la musique, en me faisant découvrir les

RENCONTRE

Yonatan Artzi:

La musique n'efface pas la douleur mais crée des ponts

Nathalie Hamou

Saül, une comédie musicale rock signée Shlomo Artzi

Shlomo Artzi n'en finit pas de se réinventer. Le chanteur le plus populaire du pays, qui a soufflé ses 76 bougies en novembre dernier, présente aussi son nouveau bébé sur la scène de Heichal Shlomo, à Tel-Aviv : « Saül » (Shaul en hébreu), une comédie musicale rock israélienne dont l'idée a germé il y a quatre décennies. L'œuvre offre une interprétation moderne et spectaculaire de la célèbre histoire biblique du roi Saül. Ce personnage, interprété par Tzachi Halevi, se lance dans l'aventure de sa vie à la recherche de trois motos volées à son père (l'équivalent de la quête des ânes dans la

Bible). Au cours de ce voyage Saul devient tombe amoureux et devient accro au pouvoir. Chaque soir, un narrateur différent mènera l'intrigue : Shlomo Artzi, Sasson Gabay, Lior Ashkenazi ou Yaniv Biton. La distribution comprend également Eli Danker et Michael Moshonov. Artzi décrit cette comédie musicale comme « entièrement israélienne, en harmonie avec le passé, avec l'ici et maintenant. Une histoire ancienne qui se réinvente et suggère qu'à travers elle, nous pouvons peut-être aussi comprendre quelque chose de nous-mêmes ».



©Shai Franco

“Luck shouldn’t be part of your portfolio.”

Beatles, Oasis, Yoni Richter ou encore Shalom Hanoach. » Sur « Yesh Mabul », Ben l’accompagne au piano, dans un dialogue fraternel chargé d’émotion. Quant à son père, Shlomo Artzi, il a choisi de respecter la démarche solitaire de son fils. Jusqu’au jour où cette année, lors d’un concert à l’amphithéâtre de Shuni, il l’a invité à chanter à ses côtés. « C’était une manière de me dire que j’étais prêt à voler de mes propres ailes. »

La famille entière est impliquée. Sa sœur Shiri, écrivaine reconnue, a été le lien avec la famille Abramovich. Son épouse, l’actrice Roni Schetkler, a été la première à l’encourager dans ce saut décisif. Ses proches, confie-t-il, découvrent toujours ses chansons en voiture, lors de trajets improvisés. « C’est comme cela que j’aime partager mon travail. »

Mais au-delà de la cellule familiale, c’est la rencontre avec Idan Raichel qui a consolidé son projet. Raichel, figure incontournable de la scène israélienne, connu pour ses collaborations internationales, n’avait jamais endossé le rôle de manager. « Je ne connaissais rien au marketing ni aux rouages de l’industrie, avoue Yonatan. Il me fallait un partenaire. Gilad Shmueli nous a présentés, et le lien s’est fait naturellement. Idan est sensible, attentif, et il est devenu un ami avant d’être un conseiller. Ensemble, nous avons compris que cet album devait être porteur d’un message collectif. »

« La musique n’efface pas la douleur, mais elle peut créer des ponts, rassembler des personnes qui n’auraient pas forcément échangé autrement », poursuit Yonatan Artzi, quelques heures avant de se rendre

à Netanya pour donner un concert au profit d’une association qui aide les déplacés et les familles frappées par la guerre à retrouver un emploi.

Sa voix douce, ses textes empreints de simplicité et d’espoir, résonnent comme un contrepoint à une atmosphère générale marquée par la fatigue et l’angoisse. Leonard Cohen écrivait : « Il y a une fissure dans toute chose, c’est ainsi qu’entre la lumière. » Yonatan s’approprie cette idée. « Mon album est né d’une fracture, conclut-il, mais il s’agit de transformer cette cassure en point d’appui. Les chansons sont là pour témoigner et consoler. Je l’ai composé en espérant qu’au moment de sa sortie, les otages détenus à Gaza auront été libérés. Nous avons tous besoin de ce retour pour commencer à guérir. » 🕯

HYPOSWISS
PRIVATE BANK

Expect the expected

Hyposwiss Private Bank Genève SA, Rue du Général-Dufour 3, CH-1204 Genève
Tél. +41 22 716 36 36, www.hyposwiss.ch



LE MONDE VA OÙ LES AUDACIEUX LE MÈNENT.

Chaque fois qu'un audacieux crée, c'est un monde possible qui naît. Nous sommes fiers des performances et réalisations du Gitana Team dans la course au large. C'est l'aboutissement d'une vision, le résultat d'une recherche de pointe et la réalisation d'un travail d'équipe remarquable.



**EDMOND
DE ROTHSCHILD**